

LE CREPUSCULE D'UNE VIE



Écrit par Bastien Liauty.

D'après une idée originale de Christophe Barbagalo.

Avec la courageuse participation de Muriel Pétropoulos pour la correction.

*Quatrième édition
Achevé d'imprimé en 2006*

NOTES DE L'AUTEUR

Je me nomme Victor Delladrière. Jusqu'à aujourd'hui, je n'étais qu'un individu ordinaire pris dans le flot d'une époque troublée. Mon nom restera peut être dans l'histoire aux côtés des martyrs ou des illuminés, mais il est plus probable que je ne sois déjà plus qu'un simple souvenir dans le cœur de ceux qui me sont chers. Cependant, mon histoire ne semble pas vouloir se terminer aux récents événements qui l'ont pourtant clôturée. Toutefois, je puis vous assurer que ma survie n'a rien de naturel, n'en prendrais-je à témoin que le coût auquel elle m'engage.

Ma vie ayant basculé dans les profondeurs indicibles des ténèbres, il semblerait donc que le choix qu'il m'ait été donné, comportait des conditions que j'avais alors sous-estimées. Je ne mesure encore qu'à peine toute l'étendue que cela implique, mais il se pourrait bien que le prix que je viens de payer soit le salut de mon âme. Et, bien que je me sois toujours appliqué à le réfuter, le concept d'enfer et de paradis semblerait bel et bien exister. A mon plus grand dame d'ailleurs, puisque je viens de franchir le mauvais côté de la barrière.

Si j'ai décidé de prendre la plume ce soir, malgré toute l'étendue de la peine qui m'accable, c'est afin d'éviter qu'un jour l'oubli embrume mes pensées. Car ce que je suis devenu m'entrouvre les portes de l'immortalité et, devant cet infini, je me perds à concevoir les limites de ce que je vais devenir. C'est pourquoi j'ai décidé de tenir ce journal qui contera ce que je fus et qui, je le pense, marquera à jamais mon existence. Je le dois pour ce corps fragile que j'ai longtemps tenu entre mes bras et du sacrifice que sa mort représente.

C'est pourquoi je déconseille aux esprits mortels de poursuivre cette lecture, car dans le récit de cette vie que je vais narrer, il y a des détails que je n'ai pas le droit de divulguer. C'est pourquoi il me faudra veiller à ce que le contenu de ce livre ne soit pas profané. Ainsi, vous qui lisez ces lignes sans en avoir la permission, remettez cet ouvrage où vous l'avez trouvé et partez sur-le-champ. Car là où sera entreposé ce manuscrit, vous trouverez aussi son auteur veillant à sa sûreté. Alors si vous tenez un tant soit peu à la vie, fuyez. Fuyez le plus loin, et le plus vite que vous le pourrez.

Victor Delladrière



Chapitre Premier

Liens de sang

Les sages resplendiront comme la splendeur du firmament et ceux qui ont enseigné la justice à un grand nombre seront comme les étoiles, pour toute l'éternité.

Daniel 12-3



UN AIR DE FAMILLE

Je me souviens de mes jeunes années, de ma solitude dans une famille dévouée à une monarchie depuis trop longtemps devenue obsolète. Du sinistre manoir Delladrière, perdu dans le comté d'Olivet. Mais aussi de mon désespoir face aux traditions impartiales qui m'ont cantonné à un rôle subalterne au sein de cette bien terne famille. Je n'ai pas honte de l'avouer, bien qu'ayant été élevé dans un milieu aux revenus confortables, ma jeunesse fut loin d'être des plus heureuse.

En effet, étant né le dernier des sept enfants que porta ma mère, je n'étais pas vraiment promis à un avenir glorifiant. Mon père, baron fidèle à la monarchie d'Orléans, était atteint d'une maladie incurable qui l'affaiblissait terriblement. C'est pourquoi, mon frère Alphonse se devait de s'occuper, un peu trop prématurément, de la régence du comté. Quant à ma mère, la comtesse Mastroiani, son mariage arrangé avait laissé son cœur dans sa Florence natale dont on l'avait arraché. Ce qui expliquait qu'elle passait le plus clair de son temps, l'esprit plongé dans l'un de ses innombrables écrits littéraires Italiens. Certainement gardait-elle ainsi un semblant de vie, en se noyant dans ce qui aura sans doute été les meilleurs souvenirs de sa vie. J'ai toujours été convaincu qu'elle adoptait cette attitude pour ne pas perdre la raison dans l'environnement malsain qui régnait au manoir. Sans imaginer aucunement d'ailleurs, car cette expression est à mon goût totalement évocatrice de ce que j'ai pu ressentir au cours de mon enfance.

Toutefois, je n'ai pas non plus vraiment été à plaindre, et ma position de dernier fils n'était pas la plus inconfortable de cette pitoyable famille. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'en ai jamais voulu à mes parents pour la pauvre éducation qu'ils m'ont donnée. Mais j'ai toujours eu un pincement au cœur en imaginant ce que nous aurions pu accomplir si mon frère Alphonse n'avait pas été un tel incapable. Je ne comprendrais jamais pourquoi père n'avait pas eu la volonté de passer outre les traditions archaïques, qui l'obligeaient à léguer son titre à un fils qui avait été pourvu de si peu d'intellect. D'autant que je suis sûr que malgré sa maladie, il était parfaitement conscient que Alphonse n'avait aucune des qualités requises pour diriger son comté.

Cette pensée tortura longtemps mon esprit, et ce fut certainement ce qui m'amena à passer du dédain que j'éprouvais pour ce dernier, à une véritable et profonde antipathie. C'est d'ailleurs pourquoi je me suis toujours senti beaucoup plus proche de mon autre frère aîné Isidore. D'autant qu'il avait, dès son plus jeune âge, démontré une grande capacité à diriger. Je ne dirais pas non plus que nous étions liés par une solide amitié fraternelle, mais un profond respect mutuel nous rapprochaient indéniablement. Il possédait une intelligence et un pragmatisme qui le faisait parfaitement incarner les valeurs des Delladrières. Famille qui s'était depuis

toujours, enorgueillie d'avoir des dirigeants aussi justes qu'impartiaux. Cela explique d'ailleurs pourquoi il fut nommé général de la garde royale de Louis-Philippe, dès l'âge de dix-neuf ans. Malgré cela, nos traditions avaient désigné le pitoyable Alphonse, qui n'aura finalement réussi qu'à ruiner un peu plus chaque jour le patrimoine de notre lignée.

Venant en dernière position dans l'ordre d'importance des membres de la famille, viennent mes quatre sœurs, Léa, Bernadette, Clémentine et Isa. Je dois avouer que j'ai toujours eu une sincère affection pour elles. Mais je ne me cache pas que ce sentiment devait être certainement guidé par la compassion que j'avais pour le triste destin qui leurs incombait. Cette émotion étant certainement renforcée par le fait qu'on ne pouvait pas vraiment dire qu'elles étaient nées sous les meilleurs auspices. Leurs traits n'étant pas des plus gracieux et notre patrimoine ayant beaucoup souffert de la révolution, elles étaient malheureusement condamnées à ne jamais être convoitées par les beaux partis du pays. Nos bonnes vieilles coutumes les cantonnaient ainsi à un rôle d'épouses fidèles pour nobles déchus, dont la seule valeur serait d'apporter la plus grosse dot possible aux caisses familiales. Tâche que notre cher frère Alphonse, semblait particulièrement empressé d'achever.

Quant à moi, je ne peux que contempler avec amertume la triste mascarade que forme ce tableau de famille. Né en 1830, ma position de troisième fils me prédisposait à entrer dans les ordres dès l'âge de cinq ans. Ayant donc passé la majeure partie de mon enfance dans le recueillement d'une église, il n'est pas difficile d'imaginer ma difficulté à m'intégrer parmi les membres de ma famille. Quoi qu'il en soit, mon séjour au monastère d'Olivet fut pour moi une véritable bénédiction. Car c'est dans ce lieu retiré et apaisant, que j'appris à lire et à écrire mais surtout, que je me découvris une soif intarissable de connaissance.

N'EST PAS SAINT QUI VEUT

Je passais donc les huit années qui suivirent à me plonger dans les nombreux ouvrages que renfermait la formidable bibliothèque du monastère. Vivre sous les règles rigoureuses de l'ordre Bénédictin ne fut pas toujours de tout repos, mais j'avoue en avoir retiré une certaine discipline dont je ne suis pas peu fier aujourd'hui. De plus, les enseignements ésotériques que je reçus m'en apprirent beaucoup sur la nature humaine. J'en retirais ainsi une certaine sagesse qui guida longtemps mes pas sur la route sinueuse que fut ma courte vie.

Mon esprit vif et ma capacité à assimiler rapidement les connaissances firent la joie et la fierté de l'abbé Julliard, le prêtre qui était en charge de mon éducation. L'abbé m'inculqua patiemment de justes valeurs, comme celle du contrôle de soi, du respect d'autrui, et de la réflexion avant toute action. Il s'affaira également à me donner les clefs de la foi chrétienne, mais en fut plus d'une fois pour son compte tant mes questions sur ce sujet finirent par le harasser. Pour résumer, l'abbé Julliard fut comme un père pour moi et resta longtemps un exemple de droiture et de sincérité. Et ce, même après la violente réaction dont il avait fait preuve après ma première vision.

C'était à l'aube de mes neuf printemps et comme à l'accoutumée, je priais avec ferveur pour la gloire de notre seigneur avant de m'étendre sur ma couche en quête d'un sommeil réparateur. C'est alors qu'une lumière aveuglante envahit subitement ma cellule. Au cœur de celle-ci apparue bientôt une femme à la beauté angélique. Et, bien que je ne souvienne plus de l'exactitude de ses traits, sa peau d'une blancheur immaculée et ses rayonnants cheveux d'or, resteront à jamais gravés dans ma mémoire. La sainte s'adressa directement à mon esprit, elle me récita les versets de l'apocalypse selon Saint-Jean dans ces moindres détails. Puis, une fois son récit terminé, sa silhouette s'évanouit soudainement, laissant place à la pierre rongée par le temps des murs de la pièce.

La réaction de l'abbé Julliard fut l'une de mes premières révélations sur la complexité des réactions humaines. Sans que j'en comprenne véritablement la raison, l'abbé interrompit ma confession en prétextant que mes propos n'étaient qu'hérésie blasphématoire. Et, lorsque que j'insistais pour défendre la véracité de mes dires, il se jeta sur moi pour me rouer de coups. Cependant, malgré les remontrances de l'abbé, qui me faisait sérieusement douter du bien être de ma santé mentale, les visions se répétèrent inlassablement. Cette perpétuelle contradiction finit par ébranler ma foi en l'église, et je finis par devenir complètement imperméable aux enseignements divins.

Alors, au fil des ans, le rythme des apparitions s'estompèrent. Je finis par n'entendre plus que la simple voix de la sainte et, à l'âge de treize ans, ces visions

m'abandonnèrent définitivement. A la même période, je devinais que le livre Saint n'était en réalité qu'un outil de manipulation de masse pour les esprits faibles, et que mes prières ne m'apporteraient jamais l'état d'éveil absolu dont j'aspirais tant. Ainsi, l'abbé Julliard comprit bientôt que je ne suivrais jamais son exemple, et me renvoya vivre au manoir Delladière sans avoir terminé mon enseignement. Je repartis donc en emportant tous ces formidables acquis, mais également ce dernier et terrible échec.

A mon retour, je ne fus pas réellement surpris de constater que l'état de santé de mon père était loin de s'être amélioré. De plus, mon frère Isidore s'étant enrôlé dans l'armée, ma mère avait plus que jamais décidé de se réfugier derrière son habituel comportement distant, et délaissait une fois de plus ses responsabilités. C'est pourquoi Alphonse, désormais libre de toute action, avait considérablement renforcé son autorité et de surcroît, l'irascibilité de son caractère. Mon arrivée interrompant une affaire de vol de bétail, qu'il tentait en vain de régler, je fus la cible immédiate du courroux provoqué par son incapacité. Malgré ma jeune expérience, les prémices de ma personnalité me dictaient aussitôt de réagir au plus vite avant de devenir l'esclave des humeurs de cet imbécile. J'entrepris donc de prendre les choses en mains afin de définir une fois pour toute ma place dans l'étrange équilibre qui s'était instauré depuis mon départ.

Tout en l'aidant à prétexter qu'il n'avait pas besoin de s'abaisser à s'occuper de ce genre d'affaire, je lui proposais de la régler à sa place. Bien entendu, il fut plus que ravi de se débarrasser de cette tâche, d'autant qu'elle prouvait un peu plus son incroyable incompétence. Cependant, il fut le premier surpris lorsque, après deux jours d'investigation au cœur du village concerné, je trouvais et lui ramenait le coupable du vol. Il n'eut alors plus qu'à se pavaner en jouant son rôle de magistrat afin de rendre justice dans le comté qui était le sien. Toutefois, je n'étais pas dupe, au vu des regards qu'il me lançait au cours de ce procès, mon message était indéniablement passé. Jamais plus il ne laissa prouver à quel point il était le moins capable des trois frères. D'autant que mon succès suscita l'intérêt de la plupart des membres de ma famille et même celui de ma mère qui sortit de sa torpeur pour m'accorder l'un des ses trop rares sourires. Depuis ce jour je n'eus quasiment plus de contact avec mon frère. Je m'amusais presque en le voyant prendre un soin tout particulier à m'éviter, ne serait-ce que pour m'adresser la parole.

Cette histoire me permit donc de faire valoir ma position au sein de la famille, et ce malgré mon récent échec à devenir prêtre. C'est ainsi que je pus tranquillement passer les années suivantes à parfaire mon éducation en autodidacte, grâce à la modeste bibliothèque familiale. Mon quotidien se résumait donc entre mes interminables heures d'études que j'entrecoupais par d'indispensables promenades qui me permettaient de me délasser l'esprit. Ces réguliers vagabondages sur les sentiers du comté, me permirent également de le connaître sur le bout des doigts, et c'est

d'ailleurs ainsi je finis par devenir la coqueluche des paysans avec qui j'aimais converser. Au fil des ans, j'appris à mieux les comprendre et à apprécier leur plaisante simplicité. Sentiment apparemment réciproque, puisque plusieurs d'entre eux me firent comprendre qu'ils auraient préféré me voir à la place de Alphonse. Me devant de préserver les apparences, je leur répondais généralement qu'ils ne devaient pas sous-estimer les capacités de mon frère. Mais il est vrai qu'imaginer l'avenir de ces pauvres gens dépendant de son incapacité, me glaçait littéralement le sang.

N'EST PAS SAINT QUI VEUT

Je passais donc les huit années qui suivirent à me plonger dans les nombreux ouvrages que renfermait la formidable bibliothèque du monastère. Vivre sous les règles rigoureuses de l'ordre Bénédictin ne fut pas toujours de tout repos, mais j'avoue en avoir retiré une certaine discipline dont je ne suis pas peu fier aujourd'hui. De plus, les enseignements ésotériques que je reçus m'en apprirent beaucoup sur la nature humaine. J'en retirais ainsi une certaine sagesse qui guida longtemps mes pas sur la route sinueuse que fut ma courte vie.

Mon esprit vif et ma capacité à assimiler rapidement les connaissances firent la joie et la fierté de l'abbé Julliard, le prêtre qui était en charge de mon éducation. L'abbé m'inculqua patiemment de justes valeurs, comme celle du contrôle de soi, du respect d'autrui, et de la réflexion avant toute action. Il s'affaira également à me donner les clefs de la foi chrétienne, mais en fut plus d'une fois pour son compte tant mes questions sur ce sujet finirent par le harasser. Pour résumer, l'abbé Julliard fut comme un père pour moi et resta longtemps un exemple de droiture et de sincérité. Et ce, même après la violente réaction dont il avait fait preuve après ma première vision.

C'était à l'aube de mes neuf printemps et comme à l'accoutumée, je priais avec ferveur pour la gloire de notre seigneur avant de m'étendre sur ma couche en quête d'un sommeil réparateur. C'est alors qu'une lumière aveuglante envahit subitement ma cellule. Au cœur de celle-ci apparue bientôt une femme à la beauté angélique. Et, bien que je ne souvienne plus de l'exactitude de ses traits, sa peau d'une blancheur immaculée et ses rayonnants cheveux d'or, resteront à jamais gravés dans ma mémoire. La sainte s'adressa directement à mon esprit, elle me récita les versets de l'apocalypse selon Saint-Jean dans ces moindres détails. Puis, une fois son récit terminé, sa silhouette s'évanouit soudainement, laissant place à la pierre rongée par le temps des murs de la pièce.

La réaction de l'abbé Julliard fut l'une de mes premières révélations sur la complexité des réactions humaines. Sans que j'en comprenne véritablement la raison, l'abbé interrompit ma confession en prétextant que mes propos n'étaient qu'hérésie blasphématoire. Et, lorsque que j'insistais pour défendre la véracité de mes dires, il se jeta sur moi pour me rouer de coups. Cependant, malgré les remontrances de l'abbé, qui me faisait sérieusement douter du bien être de ma santé mentale, les visions se répétèrent inlassablement. Cette perpétuelle contradiction finit par ébranler ma foi en l'église, et je finis par devenir complètement imperméable aux enseignements divins.

Alors, au fil des ans, le rythme des apparitions s'estompèrent. Je finis par n'entendre plus que la simple voix de la sainte et, à l'âge de treize ans, ces visions

m'abandonnèrent définitivement. A la même période, je devinais que le livre Saint n'était en réalité qu'un outil de manipulation de masse pour les esprits faibles, et que mes prières ne m'apporteraient jamais l'état d'éveil absolu dont j'aspirais tant. Ainsi, l'abbé Julliard comprit bientôt que je ne suivrais jamais son exemple, et me renvoya vivre au manoir Delladière sans avoir terminé mon enseignement. Je repartis donc en emportant tous ces formidables acquis, mais également ce dernier et terrible échec.

A mon retour, je ne fus pas réellement surpris de constater que l'état de santé de mon père était loin de s'être amélioré. De plus, mon frère Isidore s'étant enrôlé dans l'armée, ma mère avait plus que jamais décidé de se réfugier derrière son habituel comportement distant, et délaissait une fois de plus ses responsabilités. C'est pourquoi Alphonse, désormais libre de toute action, avait considérablement renforcé son autorité et de surcroît, l'irascibilité de son caractère. Mon arrivée interrompant une affaire de vol de bétail, qu'il tentait en vain de régler, je fus la cible immédiate du courroux provoqué par son incapacité. Malgré ma jeune expérience, les prémices de ma personnalité me dictaient aussitôt de réagir au plus vite avant de devenir l'esclave des humeurs de cet imbécile. J'entrepris donc de prendre les choses en mains afin de définir une fois pour toute ma place dans l'étrange équilibre qui s'était instauré depuis mon départ.

Tout en l'aidant à prétexter qu'il n'avait pas besoin de s'abaisser à s'occuper de ce genre d'affaire, je lui proposais de la régler à sa place. Bien entendu, il fut plus que ravi de se débarrasser de cette tâche, d'autant qu'elle prouvait un peu plus son incroyable incompetence. Cependant, il fut le premier surpris lorsque, après deux jours d'investigation au cœur du village concerné, je trouvais et lui ramenait le coupable du vol. Il n'eut alors plus qu'à se pavaner en jouant son rôle de magistrat afin de rendre justice dans le comté qui était le sien. Toutefois, je n'étais pas dupe, au vu des regards qu'il me lançait au cours de ce procès, mon message était indéniablement passé. Jamais plus il ne laissa prouver à quel point il était le moins capable des trois frères. D'autant que mon succès suscita l'intérêt de la plupart des membres de ma famille et même celui de ma mère qui sortit de sa torpeur pour m'accorder l'un des ses trop rares sourires. Depuis ce jour je n'eus quasiment plus de contact avec mon frère. Je m'amusais presque en le voyant prendre un soin tout particulier à m'éviter, ne serait-ce que pour m'adresser la parole.

Cette histoire me permit donc de faire valoir ma position au sein de la famille, et ce malgré mon récent échec à devenir prêtre. C'est ainsi que je pus tranquillement passer les années suivantes à parfaire mon éducation en autodidacte, grâce à la modeste bibliothèque familiale. Mon quotidien se résumait donc entre mes interminables heures d'études que j'entrecoupais par d'indispensables promenades qui me permettaient de me délasser l'esprit. Ces réguliers vagabondages sur les sentiers du comté, me permirent également de le connaître sur le bout des doigts, et c'est

d'ailleurs ainsi je finis par devenir la coqueluche des paysans avec qui j'aimais converser. Au fil des ans, j'appris à mieux les comprendre et à apprécier leur plaisante simplicité. Sentiment apparemment réciproque, puisque plusieurs d'entre eux me firent comprendre qu'ils auraient préféré me voir à la place de Alphonse. Me devant de préserver les apparences, je leur répondais généralement qu'ils ne devaient pas sous-estimer les capacités de mon frère. Mais il est vrai qu'imaginer l'avenir de ces pauvres gens dépendant de son incapacité, me glaçait littéralement le sang.

LA FIN DU CAUCHEMAR

Ma vie suivit alors tranquillement son cours. Mais, à mesure que le temps passait, je ne pouvais empêcher mon amertume de grandir. C'est pourquoi, pointait indubitablement en moi à l'idée de quitter une fois pour toute l'ambiance malsaine du manoir familial. Non pas que je ne me souciais pas du bonheur de mes proches ou encore du devenir des gens du comté, mais je savais les choses inévitables et n'avais aucun pouvoir d'y remédier. Mon impuissance me rongea littéralement de l'intérieur, au point qu'elle condamnait toute motivation à aller à l'encontre de cette implacable fatalité qui nous menaçait.

C'est alors que, peu avant mes dix-sept ans, un terrible drame familial se produisit. Ma sœur Isa affirma que mon frère Alphonse l'avait brutalement violé. Bien sûr, ce dernier s'empressa de nier la chose en prétextant que jamais il n'aurait pu accomplir un tel sacrilège, et l'affaire fut bien vite étouffée. Isa fut aussitôt envoyée chez notre tante à Bordeaux, et mon frère put reprendre le semblant de contenance qu'il avait jusque là pu maintenir. Seulement pour ma part, je ne doutais pas un seul instant que ce monstre ait pu commettre une telle atrocité. Je savais son cœur noir par la rancœur et je devinais son désir de tout corrompre autour de lui. C'est pourquoi je conclus qu'il avait commis cet acte odieux dans l'unique but de rabaisser ma pauvre sœur.

Depuis ce jour, à chaque fois que je devisageais mon frère pour essayer de sonder les profondeurs de son esprit, il ne cessa de fuir mon regard. Mais ce que je parvenais tout de même à lire au fond de son âme, était un profond et irrationnel dégoût. Aversion qu'il semblait ressentir autant pour les autres que pour lui-même. Toutefois, mon potentiel de compassion était épuisé et, malgré toute la pitié que j'aurais dû éprouver à son égard, je ne pouvais m'empêcher de le maudire. Seulement, mon courroux ne se limitait pas à sa seule personne, et ce tragique événement avait également mis à jour la faiblesse de mes parents. Ils m'avaient alors définitivement prouvé leur incapacité de faire évoluer les choses, voir même leurs complètes indifférences.

Quelques mois passèrent et mon désir de fuir ce cauchemar devint tellement pesant, qu'il m'obstruait toutes autres pensées rationnelles. C'est pourquoi je finis par me décider d'aller voir mon père pour lui demander l'autorisation de poursuivre mes études à Paris. Et ce, en sachant parfaitement que jamais il ne me laisserait vivre ma vie loin des obligations dues à notre rang. Heureusement, l'hypocrisie de mon frère facilita considérablement ma requête. C'est alors que je pris conscience que son envie de me voir partir du manoir était plus grande encore que la mienne. Ainsi Alphonse parvint à convaincre notre père et, sans une once de remerciement, je me préparais à partir au plus tôt.

Ce fut donc par un frais matin d'Août de l'année 1847, que je fis mes adieux à ma famille. La scène fut aussi courte que totalement dénuée de sentiment, mais je pus tout de même noter une légère note d'envie dans le regard de mes sœurs. Mon seul regret ce jour là, fut de ne pas avoir pu dire au revoir à Isa, pour qui j'avais une réelle affection. J'aurais tant aimé lui avouer que jamais je ne laisserais l'affront qu'elle avait dû subir impuni, et qu'un jour mon frère paierait pour son infamie. Mais, pour le moment, je devais me contenter d'enfouir encore un peu plus profondément la colère et la rancœur qui couvait en moi.

Une fois parti, je demandais au cocher de faire un petit détour en passant par le domaine Delaroche. Car, bien que Maxime était déjà au courant de mon départ, je ne pouvais partir sans lui avoir déclaré qu'il était pour moi le père que j'avais tant voulu avoir. Que son amitié était le plus précieux présent que l'on m'ait fait depuis ma naissance, et que je chérirais à jamais les valeurs qu'il m'avait enseignées.

Près d'une heure plus tard, je passais donc à travers la petite arche de pierre qui délimitait son domaine. Je ne fus pas vraiment surpris de le voir m'attendre assis sur son infatigable fauteuil, qu'il avait justement posé à côté de sa porte d'entrée. Il se leva et, au moment où je m'apprêtais à parler, il interrompit mon élan en m'enlaçant dans ses énormes bras. Il m'intima alors de me taire en prétextant que la fierté d'un homme interdisait que l'on fasse étalage de ses sentiments. Il relâcha son étreinte et, lorsqu'il toisa mon regard et qu'il découvrit mon visage en larmes, il se détourna en grondant de sa puissante voix que ce n'était pas une attitude à avoir pour un homme de mon rang. Cependant, ses émotions le trahirent et je sentis sa voix trembler. Alors, tout en détournant subitement le regard, il repartit en direction de sa maison.

Il en ressortit quelques instants plus tard avec un étrange objet à la main. Sans plus d'explications, il me tendit ce qui semblait être un bâton de marche emmitoufflé dans un linge précieux. Je pris l'objet et défit l'étoffe. Ce que je découvris alors, me stupéfia littéralement. J'avais tout d'abord cru, qu'il m'aurait légué son fidèle bâton de marche en bois de chêne, mais ce fut une superbe canne ornementée d'une magnifique tête de lion en argent qui s'offrit à mes yeux ébahis. Il m'expliqua alors que cette canne-épée avait appartenu à un ami, général des guerres coloniales, qui ne lui avait laissé que ce souvenir après sa mort sur le champ de bataille.

La bienséance aurait voulu que je refuse ce présent, mais je fus pour un temps complètement obnubilé par la beauté de cet objet. De plus, le discours de mon ami était si exceptionnellement emprunt d'émotion, que j'en perdis tous mes moyens. De toute façon, Maxime ne me laissa pas beaucoup le choix et déjà, il m'ordonna de partir en prétextant que mon cochet s'impatientait. Je tentais de le remercier, mais il me fit taire en posant son énorme main sur mon épaule. Il précisa alors que ce

présent était un gage du respect qu'il éprouvait pour ma décision de vouloir voler de mes propres ailes et qu'en cela, il se sentait plus redevable que moi. Puis, sans que je comprenne vraiment le sens de ses paroles, il se retourna et partit en direction de sa résidence. Mais avant cela, je crus entrevoir de longs sillons d'argent couler le long de ses joues. Je connaissais plusieurs facettes de la personnalité de mon maître et ami mais ce jour là, ce fut l'unique fois que je le vis faire étale d'autant d'émotions. C'est donc le cœur gonflé d'émotions, que je m'attardais quelques instants pour regarder sa silhouette s'éclipser une dernière fois. Puis, je parvins enfin à me décider à quitter ces lieux déjà chargés de nostalgie.



Chapitre Deuxième

Rêves brisés

Une vie d'aventure, d'honneur et d'héroïsme consiste généralement en une suite d'exploits accomplis chez les autres et qui vous eussent inmanquablement mené en prison si vous les aviez accomplis chez vous.

Boris Vian



UNE TRISTE RÉALITÉ

Sur la route de la capitale, je pris soudainement conscience que je fuyais ma famille comme si elle avait été la peste même. Toute l'amertume que j'avais jusqu'alors emmagasinée, disparaissait peu à peu en me laissant un arrière goût d'infinie déception. Pour ne pas sombrer dans la mélancolie, je décidais de projeter tous mes espoirs vers cette nouvelle vie qui commençait. Je m'imaginai déjà déambuler dans les rues pavées de Paris sous un chaud soleil d'été. Je me voyais visiter les grands monuments et toutes les curiosités de cette ville dont les grands écrivains et les poètes ne se lassaient d'évoquer la beauté. Je me plaisais à entrevoir un avenir brillant et joyeux, loin de toutes les déceptions que m'avait réservées la vie jusqu'à ce jour.

Cependant, la réalité me rattrapa bientôt. Ce qui s'offrit à mes yeux une fois que la voiture arriva à la périphérie de la capitale, me fit prendre conscience que tout n'allait pas forcément être aussi joyeux que je l'avais imaginé. En effet, des centaines de pauvres gens étaient agglutinés aux abords de la route, et leurs aspects en disaient long sur leurs conditions de vie. Je savais pourtant que la France se portait mal depuis quelques années. J'avais lu dans la presse que des mauvaises récoltes affamaient le peuple, et que le parlement ne parvenait pas à trouver de solutions constructives pour enrayer cette crise. Mais devant ce que je voyais, je pris soudainement conscience de toute l'horreur que se plaisaient à dénoncer les politiques en déclarant que les « barbares étaient aux portes de Paris ». La France se mourait. Les guerres coloniales avaient épuisé ses ressources et les décennies d'instabilité politique qui s'en étaient suivies, avaient rendu ses campagnes stériles.

Tous ces malheureux avaient sans doute voulu tenter leurs chances en se rapprochant de la capitale, mais leurs aspects illustraient immanquablement la futilité de ce choix. Soudain, mon cochet accélérera la vitesse pour empêcher l'un d'eux de s'accrocher à la voiture. C'est à ce moment que je pus croiser leurs regards, et ce que j'y lus me glaça le sang. On aurait pu croire qu'ils enviaient mes richesses ou encore qu'ils voulaient s'en prendre à moi par pure jalousie, mais au fond de leurs yeux ne brillait qu'une haine bestiale. Je pris alors conscience qu'ils ne me voyaient pas comme un être humain, mais plutôt comme un énorme morceau de viande. Réalisant que ce geste était une véritable insulte à leur condition d'être humain, je ne pus m'empêcher de porter un mouchoir à ma bouche. Mon impuissance me laissait sans défense face à leurs situations dramatiques, et mes nerfs ne purent supporter une telle vision bien longtemps.

Même lorsque nous eûmes passés les portes de la ville, la désolation se répandait encore. Et, bien que les grandes avenues étaient propres et dégagées, on pouvait voir la misère se réfugier dans les moindres recoins. Les miséreux semblaient contraints de

se cacher, comme si leurs présences pouvaient souiller la surface des pavés. Bref, tous les efforts évident du gouvernement à masquer les apparences ne désignaient qu'une seule chose ; Paris était malade et son corps pourrissait de toute part.

Notre voiture traversa ainsi la capitale jusqu'à arriver au petit Châtelet. Au fur et à mesure que nous nous enfoncions au cœur de la ville, la misère devenait moins évidente. Il suffisait cependant de jeter un coup d'œil dans une ruelle, pour se rendre compte qu'elle ne disparaissait jamais totalement. Après avoir traversé la Seine et le quai saint Michel, nous arrivâmes enfin devant l'hôtel où j'allais séjourner pendant mon année d'étude. J'eus à peine le temps de mettre pied à terre, que je me fis haranguer par un jeune garçon âgé d'une dizaine d'année à peine. Ce dernier me demandait simplement l'aumône, mais son attitude dynamique ne manqua pas de m'interpeller tant elle tranchait avec le malaise que j'avais ressenti jusqu'alors. Je me rendis soudainement compte que, malgré la misère qui régnait partout, la vie arrivait tout de même à suivre son cours.

Le jeune garçon avait assez bonne mine. Bien sur, il était particulièrement maigre et accumulait une incroyable quantité de crasse, mais l'intelligence que je lus dans ses yeux me redonna quelque peu espoir. Je sortis alors quelques pièces de ma bourse et lui tendis autant par charité, que pour le remercier de cette lumière qu'il m'apportait en ces instants de doutes. Il sembla assez surpris de ma générosité, ce qui ne l'empêcha pas de faire disparaître mes pièces en un rien de temps, et m'en remercia maladroitement. Puis, après m'avoir révélé qu'il se nommait Renaud, il s'éclipsa rapidement en jetant des regards inquiets autour de lui. Je m'aperçus alors que d'autres enfants de son âge espionnaient la scène avec avidité. Toutefois, lorsque Renaud disparut au détour d'une petite ruelle, ils semblèrent de ne pas le suivre. Je me surpris alors à me demander si leur choix avaient été dicté par la peur du garçon ou plutôt du lieu vers lequel il se dirigeait. Ce petit épisode clos, je m'en retournais à ma préoccupation première.

HOME SWEET HOME

Une fois à l'intérieur de l'hôtel, je fus accueilli par une femme d'une quarantaine d'année se nommant Simone Grandier. La dame était manifestement aigrie. D'après son ton hautain et son attitude nerveuse, je devinais qu'elle était encore vieille fille. Cette conclusion étant étayée par son physique peu charmeur, allant de pair avec son attitude faussement bourgeoise. Elle m'informa qu'elle était la maîtresse de maison, et tint à préciser que son établissement était un lieu prestigieux où l'on ne tolérerait pas les écarts de tenue. Puis, après m'avoir indiqué le numéro de ma chambre, elle retourna à ses occupations sans même m'accompagner à l'étage pour me montrer les lieux. Je m'acquittais donc de cette tâche seul et, eus la surprise de constater qu'un homme semblait déjà habiter les lieux. Perplexe autant que désorienté, je vérifiais plusieurs fois que le numéro de chambre corresponde bien, mais je finis bientôt par me résoudre à accepter le fait qu'il y avait bien méprise.

J'entrepris alors d'engager un dialogue avec le locataire des lieux, mais ce dernier se montra fort peu réceptif à mes propos pourtant courtois. Sans même quitter son journal des yeux, il m'invita sèchement à régler ce problème directement avec Mme Grandier. Impuissant face à une réaction faisant montre d'aussi peu de civisme, je partis donc en quête de la maîtresse de maison afin d'en terminer avec cette curieuse affaire au plus vite. Je ne fus cependant pas au bout de mes efforts, puisqu'il me fallut alors une bonne demi-heure pour mettre la main sur la dame, qui avait alors mystérieusement disparue. Sans compter qu'une fois lui avoir exposé mon problème, cette dernière m'avoua le plus simplement du monde avoir effectivement louée la chambre qui m'était destinée. Cela faisait donc maintenant une semaine que l'actuel locataire avait emménagé, et la seule excuse qu'elle put me présenter, était qu'elle n'avait pas reçu confirmation de ma venue. Pour couronner le tout, elle refusait catégoriquement de me rendre l'avance que lui avait envoyée mon père.

Malgré la moutarde qui commençait à me monter au nez, je lui expliquais calmement que ma famille avait payé des arrhes pour toute une année, et qu'il lui fallait donc trouver une solution. Elle prétextait alors qu'il était courant sur la capitale, de louer une chambre à deux personnes afin d'être certain qu'elle soit bien occupée. Sentant que cette histoire absurde allait finir par me faire perdre mon sang froid, je me fis un peu plus menaçant. C'est donc face à mon ton qui ne souffrait d'aucune ambiguïté, qu'elle finit par accepter de prendre enfin ses responsabilités. Abandonnant alors son naturel arrogant, elle m'affirma qu'elle allait régler personnellement ce problème avec le jeune homme qui occupait la chambre.

Une fois de retour sur le palier de la chambre, Mme Grandier lui présenta les faits d'un ton plutôt brusque et manifestement supérieur. Puis, sans même lui proposer une solution d'hébergement, elle lui demanda simplement de quitter les lieux sans

préavis. J'en fus moi-même bouche bée. Se cacher derrière une telle assurance alors que tous les torts lui revenaient, les mœurs parisiennes étaient vraiment déstabilisantes. Évidemment, le jeune locataire refusa des conditions aussi inacceptable, alors la maîtresse de maison se tourna vers moi en déclarant que nous étions dans une impasse et que l'affaire n'était plus de son ressort. Puis, prétextant qu'il lui fallait tout de même s'occuper de ses autres clients, elle s'éclipșa rapidement. Le jeune parisien conclut alors qu'il nous faudrait régler cela d'une manière plus catégorique, et me proposa un duel aux poings. En cet instant, j'eus véritablement l'impression de débarquer tout droit de ma campagne. L'attitude de ces gens me décontenançait totalement, et j'en vins à me demander sérieusement si mon quotidien allait toujours être aussi singulier.

Cependant, la situation était effectivement figée et, si je voulais passer la nuit au chaud, il me fallait la débloquer. C'est pourquoi, malgré mes réticences à employer des moyens aussi primitifs, mais tout de même désireux de défendre mes droits, j'acceptai le défi. Je comptais bien m'appuyer sur ma connaissance du combat pour me défaire rapidement de mon adversaire, mais devant l'excellente maîtrise qu'il avait de la boxe, la chose ne fut pas aussi aisée que je l'avais cru. Notre affrontement s'éternisant, je profitais d'un instant de répit pour tenter une ultime fois de régler l'affaire à l'amiable. Lui-même, visiblement épuisé après notre interminable joute, parut être séduit par cette opportunité et me tendit la main en signe d'accord pour une trêve. Le bougre profita alors de ma rémission pour m'assener un coup salement placé. Ma réponse fut immédiate, et il fut tout aussi surpris de la recevoir que de me voir encore debout après sa vicieuse attaque. Dans sa trahison, il avait bafoué les valeurs d'honneur que je chérissais tant. J'avais donc versé le premier sang à l'aide de ma lame, sans en éprouver le moindre remord. Le message était désormais clair, soit il abandonnait, soit nous continuions cet affrontement sur un terrain qui m'était plus familier. Sans hésiter, il baissa les bras en signe de résignation. Pour ma part sa trahison était impardonnable, et il n'était désormais plus question de compassion. Sans plus de cérémonie, je lui donnais donc un ultimatum de trente minutes pour débarrasser ma chambre des ses affaires.

Le délai écoulé, et n'ayant entendu aucun bruits me laissant sous-entendre un quelconque déménagement de la pièce, je passais le seuil de la porte, les nerfs légèrement à vifs. C'est ainsi que je découvris le jeune homme étendu à même le sol dans un état apparent d'inconscience. Suspectant une autre trahison, je m'approchais de lui avec méfiance, mais c'est avec culpabilité que je m'aperçus qu'il ne feignait pas. C'est donc avec gêne que je tentais de le réveiller, puisqu'il semblait que sa perte de connaissance était due à la douleur que lui avait causée sa blessure. Il se réveilla au bout de quelques instants et parut véritablement désorienté.

Peut-être perçut-il ma gêne et essaya-t-il de m'amadouer ou bien, le coup qu'il avait reçu lui avait vraiment sapé toute envie de rébellion, en tous cas il me parla

désormais avec le ton résigné d'un enfant que l'on aurait grondé trop fort. Il me fit alors comprendre que malgré le fait qu'il allait quitter la chambre, il ne récupérerait certainement jamais l'avance qu'il avait dû payer à son arrivée. Cette déclaration allant de paire avec les menaces que Mme Grandier m'avait proférées un peu plus tôt, je ne pus masquer bien longtemps mon désarroi. Je finis donc par lui proposer de l'héberger le temps qu'elle lui rende son argent. Surpris, il m'en remercia mais m'avertit qu'il valait mieux m'habituer à sa présence. Il m'avoua alors que, connaissant bien les mœurs parisiennes, il était persuadé que la maîtresse de maison allait tout faire pour que cela n'arrive jamais. Après tout, deux locataires pour la même chambre, c'était une véritable aubaine pour elle.

PARIS NOCTURNE

Après cette rencontre pour le moins originale, mon co-locataire se présenta d'une façon plus traditionnelle. J'appris ainsi qu'il se nommait Louis Renard et que par un incroyable hasard, nous suivions les mêmes cours de lettres classiques à l'université de la Sorbonne. Louis était un peu plus âgé que moi, mais je pouvais déjà sentir que son parcours avait été bien différent du mien. De ce que j'avais pu en juger, son tempérament énergique m'amena à penser qu'il était quelqu'un de passionné, mais l'attitude qu'il m'avait jusqu'alors montrée m'intima la prudence. Après tout, il n'avait pas hésité à employer des méthodes peu flatteuses pour arriver à ses fins, et rien ne me prouvait qu'il n'allait pas recommencer.

Sentant mon manque de réceptivité à l'égard de ses excuses, il tenta de briser la glace en me demandant ce qu'un noble comme moi faisait dans un si petit hôtel. Ne voulant lui faire sentir que j'avais été touché par l'état dans lequel je l'avais retrouvé tantôt, je lui répondis d'un ton aussi sec que le sien à mon arrivée. Mais il contourna ma mauvaise humeur en philosophant sur le fait que seul un noble déçu ou alors déchu pouvait atterrir ici. Je lui répondis sur un ton égal mais je notais cependant que j'avais sous-estimé son intellect et ses capacités d'observation.

Louis, semblant vraiment désireux de se faire pardonner, tenta une autre approche en me dévoilant ses origines. Il m'expliqua d'un ton presque neutre, qu'il n'avait pas connu ses parents. Sa mère avait été pendue lors de la restauration de Louis XVIII, quant à son père, Louis portait le nom du premier mari de sa mère, qui lui-même, était mort sur-le-champ de bataille de Waterloo. Je savais bien qu'il me racontait tout cela pour m'attendrir mais, n'arrivant pas à déceler de mensonge dans ses propos, je ne pus m'empêcher de ressentir une profonde compassion à l'égard des épreuves qu'il avait dû surmonter. Je me surpris à l'examiner sous un autre regard et à la lumière de ce qu'il venait de m'avouer, je ne pus m'empêcher de constater la ressemblance qui nous rapprochait. Après tout, nous étions tous deux des enfants qui avaient été élevés sans l'amour de leurs parents, et qui avaient appris à faire face seuls à l'adversité. J'arrivais presque à mieux comprendre ce qui avait motivé sa réaction hautaine de tout à l'heure.

Ravalant ma rancœur, j'acceptais sa subtile armistice. Louis me semblant être un Parisien de pure souche, je lui demandai s'il accepterait d'être mon guide pour la soirée. Il ne s'en étonna pas, mais me mit vivement en garde sur le fait d'éviter de traîner dans les rues de la capitale aux heures tardives. Je suivis donc ses conseils avisés et mis de côté mon impatience à découvrir le beau Paris. La conversation reprenant un ton plus banal, il me demanda d'où je venais et je lui décrivis alors brièvement le conté d'Olivet. Je lui expliquais le contexte dans lequel je fus élevé et, lorsque j'en vins à lui parler de mon soucis à être le plus proche possible des gens du

peuple, son expression se fit étrangement sérieuse. Me demandant les raisons de ce désir, je lui avouais naturellement que j'appréciais la simplicité des relations que j'avais entretenues avec les gens d'Olivet. Je me permis également de lui faire comprendre que j'aurais bien aimé être né quelques années plus tôt, ce qui m'aurait permis d'obtenir le pouvoir de les protéger. Son changement d'attitude se fit un peu plus flagrant. A brûle point, il me demanda si tout compte fait, j'étais prêt à le suivre dans les rues de Paris en pleine nuit. Je fus assez surpris de sa subite réaction, mais, mon envie de voir un visage de la capitale différent de celui qu'elle m'avait jusqu'à présent montré, m'ôta toute méfiance.

C'est ainsi que nous quittâmes peu de temps après et, aussi discrètement que possible, l'enceinte de l'hôtel Grandier. Mais, à peine avions-nous mis les pieds dehors, que j'eus l'étrange impression d'être observé. Je cherchais vaguement d'où cela pouvait provenir et je crus apercevoir une silhouette disparaître dans la pénombre d'une ruelle. J'en fis immédiatement part à Louis, mais ce dernier se rit de moi. Ce n'est que lorsqu'il fut lassé de se moquer de mon air ébahi, qu'il finit par mettre ses doigts à sa bouche pour émettre un long sifflement. C'est alors que Renaud, le petit garçon que j'avais rencontré plus tôt dans l'après-midi, sortit de l'ombre de la ruelle. Louis m'expliqua qu'ils étaient amis, et qu'il ne me fallait pas le craindre. Puis, aussi surprenant que cela puisse paraître, Louis le chargea de veiller à ce que notre route se passe sans encombre. Le petit Renaud disparut alors au détour d'une des innombrables rues du quartier, non sans m'avoir lancé un clin d'œil complice au préalable.

Sur le route, Louis m'avoua qu'il désirait m'emmener dans un endroit où je pourrais rencontrer des amis à lui. Il m'expliqua qu'il nous faudrait pour cela éviter la garde nationale, qui veillait au respect couvre feu le long des grandes avenues. C'est pourquoi nous empruntâmes un chemin détourné. Seulement, à l'embouchure de la ruelle je fus soudainement pris d'un étrange malaise. Les lointains réverbères des avenues n'arrivant que trop peu à percer son obscurité menaçante, la rue avait un aspect particulièrement lugubre. Elle était si ténébreuse qu'elle me fit penser à un long couloir menant tout droit vers les abysses méphistophéliques. Je dus alors lutter contre la frayeur qu'elle m'inspirait, pour ne pas prendre mes jambes à mon cou. Seulement, le temps que j'amasse assez de courage pour pouvoir poursuivre, Louis avait pris une certaine avance et il me fallut presser le pas pour le rejoindre.

Soudain, alors que j'avais parcouru près de la moitié de la distance qui me séparait de lui, une main invisible m'agrippa la jambe. Son étreinte osseuse m'évoquant aussitôt celle d'un squelette ramené à la vie, je m'en arrachais dans un réflexe brutal d'effroi. M'apercevant qu'il ne s'agissait que d'un misérable, je pris subitement conscience que la ruelle était entièrement peuplée de malheureux prostrés le long des murs. Louis, me rejoignant alors, me conseilla vivement de rester bien au milieu de la rue et d'accélérer le pas. Mais, malgré ses avertissements, d'autres mains

se tendirent bientôt vers moi, et je fus rapidement submergé par un nombre incalculable de crève-la-faim qui m'avaient encerclé. Les pauvres gens semblaient particulièrement intéressés par mes atours, et plusieurs d'entre eux essayèrent de m'en détrousser.

Au cœur de telle cohue, je ne pus refouler longtemps un sentiment de panique grandissant, qui m'obstruait toute pensée rationnelle. Et soudain, ce fut le drame. Dans un réflexe incontrôlé, j'avais dégainé mon arme et porté un terrible coup à l'un de mes assaillants. Je ne pris conscience de mon acte, que lorsque je sentis ma lame s'enfoncer profondément dans sa chair. Déjà, les miséreux s'écartaient à la vue du sang qui coulait à flot de la poitrine de leur frère, et la frayeur que je lus dans leurs regards me glaça le sang. Louis m'attrapa alors par le bras et me tira loin de la cohue.

Notre course effrénée ne prit fin qu'une fois arriver au bout de la ruelle. Nous étions de nouveau entourés de la lumière rassurante des réverbères à gaz de l'avenue et déjà, je parvenais à retrouver mon calme. Ma réaction avait été brutale, mais je savais que le coup que j'avais porté n'était pas mortel. Je n'éprouvais donc pas beaucoup de remords à mettre défendu contre mon agresseur. J'arrivais même à me convaincre que nous pouvions être heureux que cette histoire ne se soit pas terminée dans un bain de sang. Louis m'incita alors de ne pas trop traîner dans les parages, et nous reprîmes aussitôt notre route. Puis, alors que nous marchions en direction du centre de la capitale, Louis me mit en face d'une implacable vérité. De but en blanc, il déclara que sans soins médicaux immédiats, l'homme que j'avais blessé ne passerait pas la nuit vivant. Le voile que j'avais égoïstement réussi à dresser devant ma culpabilité tomba aussitôt. Toute l'horreur de cette réalité me frappa alors de plein fouet, et les blessures qu'elle m'infligea marqua profondément, et pour longtemps, les abîmes de ma conscience.

UNE BIEN AGREABLE RENCONTRE

Ce n'est qu'après une bonne demi-heure de marche que nous arrivâmes enfin à destination. Louis me désigna alors un petit bar que l'enseigne nommait « Le café du pont ». Ce dernier, situé à l'angle du Boulevard Sébastopol et des quais de la Gesvres, faisait face au vieux Paris célèbre pour la cathédrale de Notre-dame. Louis m'expliqua qu'il s'agissait d'un lieu de discussion qu'il aimait particulièrement fréquenter. Ainsi, puisqu'il avait été surpris de me voir partager ses idéaux, il avait jugé bon de m'y emmener afin de me faire connaître de ses amis.

Une fois à l'intérieur, il me présenta à Horace, le tenancier de l'établissement. Je lui rendis son salut avec un sourire amical, mais j'étais intérieurement horrifié par son physique repoussant. L'homme était si gras qu'en ces temps de famine, cela frisait le scandale. Les traits de son visage, trahissant ses origines italiennes, étaient littéralement déformés par la graisse. En m'approchant de plus près, je pus noter qu'un nombre incalculable de pustules parsemaient son visage révélant une indéniable mauvaise hygiène. Pour combler le tout, le bougre avait une haleine digne des monstres antiques tellement, elle regroupait les pires odeurs de la création. Cependant, il semblait très proche de mon nouveau compagnon et les paroles intimes qu'ils échangèrent, illustraient une franche et profonde amitié. J'en conclus donc, hâtivement peut-être, que Horace devait être l'homme qui s'était occupé de l'éducation de Louis.

En un rien de temps, Louis devint le point culminant de l'attention des habitués. Tandis qu'il passait un moment à discuter avec chacun d'entre eux, je m'imprégnais de l'ambiance qui se dégageait des lieux. Je me laissais porter par la douce chaleur qui y régnait, mon regard s'envola de table en table afin d'en découvrir un peu plus sur la petite assemblée qui m'entourait. L'aspect bourru des clients et leurs vêtements usés, me fit comprendre que ce bar devait être le point de ralliement des ouvriers travaillant dans le quartier. Je ne prêtai pas longtemps attention aux regards méfiants qu'ils me jetaient, d'autant que Louis semblait s'affairer à les rassurer. Je constatais d'ailleurs que ce dernier semblait connaître chacune des personnes présentes ce soir. Et, à en croire les rires graveleux qui ponctuaient leurs conversations, Louis semblait plutôt doué pour se les mettre dans la poche.

Quelques minutes passèrent et Louis s'aperçut que, malgré nos efforts conjugués, je ne parvenais pas à m'intégrer parmi ses amis. Il me rejoignit alors et m'emmena vers une salle annexe en expliquant qu'il voulait me présenter quelqu'un. La pièce n'était pas réellement différente, mais son mobilier et son office étaient tout autre. En effet, de nombreuses tables de jeu avaient été installées et un escalier donnait sur ce qui semblait être des chambres de passe. C'est sur ce même escalier que je vis pour la première fois la femme qui changea le cours de ma vie. Dès l'instant où mes yeux se

posèrent sur elle, je fus pris sous le charme de la beauté et de la délicatesse qui se dégageait d'elle. Ses traits fins lui donnaient des allures de princesse et son regard la rendait aussi captivante que si elle avait été une déesse. Sa peau au teint rosé et sa bouche sulfureuse, éveillaient en moi des sentiments passionnés dont je n'avais jamais eu le moindre soupçon. Toutefois, malgré mon enchantement, je n'étais pas dupe. Je devinais qu'elle était sa fonction en ce lieu, et ne pouvais nier qu'elle avait sûrement appris à jouer de son image pour provoquer une telle fascination chez les hommes. Seulement, en cet instant, j'avoue que je m'en moquais totalement.

Louis nous présenta puis s'éclipsa rapidement afin de rejoindre ses compagnons de buvette. Elle s'appelait Berthe et, contrairement à ses consœurs qui avaient des noms de fleur, les consonances du sien tenaient plutôt de celles d'une reine. Malgré ma gêne certainement manifeste, elle m'accorda quelques instants pour faire plus amples connaissances. Je découvris ainsi que, malgré son métier dégradant, Berthe était une femme qui pouvait faire preuve d'autant d'intelligence que de raffinement. Je tentais alors de m'essayer à l'art de faire la cour et, à mon plus grand plaisir, elle se laissa prendre au jeu. Ceci dura un temps, à mon goût trop court, mais cela me fit l'effet d'une brise fraîche venant souffler la grisaille qui m'avait jusqu'alors embrumé l'esprit.

Cependant, lorsqu'elle comprit que je ne débourserais pas un sou, elle me fit gentiment comprendre qu'elle se devait de reprendre son travail. Ma déception fut à la hauteur de mon échec mais, je me surpris toutefois à la désirer d'autant plus. Toutefois, lors de cet entretien j'avais également découvert une chose qui me fit méditer un moment. Apparemment, elle vouait une véritable admiration pour Louis. Nous n'avions pas conversé longtemps, mais elle avait tout de même réussi à m'avouer qu'elle serait prête à mourir pour lui. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'une manœuvre pour me faire comprendre que son cœur était déjà pris. Mais sentant ma déception elle avait aussitôt ajouté qu'elle lui était redevable de beaucoup de choses, et notamment de son embauche au « Café du pont ». J'en conclus que le peu de confort de ce lieu, devait tout de même lui offrir une certaine liberté qui ne devait pas lui être coutumière.

Peu après le départ de ma ravissante interlocutrice, un groupe de trois hommes fit irruption au café. Horace vint aussitôt à leurs rencontres et son attitude zélée éveilla ma curiosité. Toutefois, ce sentiment se transforma bientôt en inquiétude lorsque deux d'entre eux me dévisagèrent gravement. Heureusement, Louis les rejoignit également et, après une courte conversation dont j'étais apparemment le sujet principal, ils détournèrent le regard et se dirigèrent en direction du fond de la pièce. Un mouvement de foule plus tard, et ils disparurent de ma vue. D'après la taille de la pièce, je compris qu'ils avaient dut passer une porte dérobée et qu'une réunion privée allait avoir lieu. De nouveau seul, et toujours aussi mal accueilli par la population locale, j'attrapais machinalement un journal qui traînait sur le bar et

partis à la recherche d'une table inoccupée. La seule disponible étant également la plus isolée, c'est avec l'espoir de trouver un peu de tranquillité que je m'y asseyais pour commencer ma lecture.

De prime abord, je m'étonnais de constater que ce journal n'avait rien d'officiel. De part les idées franchement révolutionnaires qu'on y prônait, j'arrivais à la conclusion que cet endroit devait être le point de ralliement d'un groupe d'insurgés. Il est vrai que ce bar, étant principalement côtoyé par les travailleurs affamés par la monarchie de Louis-Philippe, était un endroit rêvé pour ceux qui voulaient organiser une révolte. Cependant, le fait de laisser traîner une presse interdite à la vue de tous, m'incitait à avouer que ces insoumis ne manquaient vraiment pas de courage.

Au cours de ma lecture je remarquais plusieurs articles signés de la part d'un mystérieux L R. Je fis aussitôt le rapprochement avec les initiales du nom de Louis, et fus assez surpris par le ton vindicatif qu'il employait. Ces articles étaient particulièrement brutaux. Son auteur incitait la populace à littéralement prendre les armes non seulement pour faire tomber la monarchie, mais aussi afin d'éradiquer définitivement la classe des nobles. Ils nous pointaient ainsi du doigt en déclarant que les terres devaient être redistribuées au peuple, et prenait pour exemple la révolution de 1789 comme moyen d'y parvenir.

Je partageais en partie son point de vue, mais je ne pouvais m'empêcher de trouver ses méthodes agressives. A mon goût, la révolution française était justement le parfait exemple de ce qui arrivait lorsque les révoltes prônaient la violence. Car en fin de compte, le régime de terreur qui s'en était suivi n'avait profité qu'aux puissants, leur rendant ainsi le pouvoir que le peuple leur avait arraché des mains. Toutefois, j'aimais assez les idées républicaines que défendaient ce journal. Seuls me choquaient les propos haineux de Louis. Surtout de la part de quelqu'un d'aussi intelligent. Mais après tout, s'il m'avait amené jusqu'ici, il savait pertinemment que ses idées me seraient connues. Peut-être me faisait-il ainsi comprendre que le débat était ouvert, ou bien encore me mettait-il en garde contre cette révolution qui ne tarderait pas à pointer, m'incitant ainsi à choisir un camp avant le chaos. Quoi qu'il en soit, je pris la décision d'en discuter avec lui le plus rapidement possible afin de tirer toute cette histoire au clair.

UN PIED DANS LA TOMBE

Plusieurs semaines s'écoulèrent, et je commençais à prendre doucement mes marques dans ma nouvelle vie à Paris. Je passais généralement mes journées en compagnie de Louis, avec qui je conversais autour du sujet qui le passionnait : l'instauration d'une République. Comme je me l'étais promis, je finis par aborder le sujet des articles qu'il signait dans les journaux officieux. Et contrairement à ce que je m'étais imaginé, il fut plutôt intéressé d'écouter mon point de vue. S'ensuivit donc de nombreux débats qui opposaient ses idées expéditives, aux miennes quelques peu plus modérées. Ce sujet de discussions finissant par nous rapprocher, nous ne tardâmes pas à devenir de véritables amis. Pour tout avouer, bien que mes efforts pour tempérer ses ardeurs révolutionnaires étaient souvent vains, j'admirais tout de même chez lui son incroyable ténacité.

Bien sûr, nous allions de plus en plus souvent au « Café du pont », et je commençais à être doucement intégré au sein de ce petit groupuscule réfractaire à la royauté. J'eus également plus d'occasions de pouvoir discuter avec Berthe, et je devins bientôt féru de ces entretiens si rafraîchissants. Mes sentiments pour elle devinrent de plus en plus forts et quelque chose me disait qu'elle en était parfaitement consciente. C'est sans aucun doute pour cette raison que notre relation devint si intéressante. Nos conversations étaient toujours légères et des subtiles allusions sur son métier et mes modestes ressources revenaient régulièrement. C'était d'ailleurs devenu comme un petit jeu entre nous.

Ces semaines passèrent pour moi en un clin d'œil. Cependant, la rentrée approchant à grand pas, je passais plus de temps au foyer Grandier pour étudier. Mes visites au « Café du pont » se firent donc de plus en plus rares. C'est pourquoi, lorsque Louis rentra un soir avec une mine aussi défaite que s'il revenait d'un enterrement, je ne manquai pas de m'en inquiéter. Il m'apprit alors qu'un accident touchant son organisation était survenu. Trois de ses camarades avaient été arrêtés alors qu'ils affichaient des tracts révolutionnaires. Marquant alors une pause et me scrutant droit dans les yeux, il ajouta que Berthe faisait partie du lot. Leurs jugements avaient déjà été rendus, et ils seraient exécutés dès le lendemain. J'eus alors la soudaine vision du visage de Berthe maculé de sang, qui pourtant ne cessait de me sourire. Le sentiment de tristesse qui me frappa alors ne tarda pas à se transformer en une brutale sensation de colère qui galvanisa tout mon être. Ma réponse fut donc immédiate lorsque Louis me demanda de l'accompagner pour une mission d'évasion.

Rien de ce que j'avais vécu auparavant ne m'avait préparé à ce que je ressentis au moment où nous courrions à travers les rues de Paris, comme si la peste était à nos trousses. Pour la première fois de ma vie, je ne ressentais pas le besoin d'agir avec réflexion et discernement. Je courrais simplement vers un but qui m'était clair, et peu

m'importaient les moyens que j'utiliserais pour y parvenir. En jetant un coup d'œil vers lui, je devinais que mon ami Louis ressentait la même chose. Mais ce dernier semblait bien mieux maîtriser cette étrange force qui prenait le contrôle de nos corps. Peut-être était-ce donc cela qu'il avait tant de fois tenté de me décrire en parlant de fougue dévastatrice qui valait la force de cent hommes.

Nous arrivâmes bientôt aux portes de la prison où ma bien-aimée écoulait ses dernières heures. N'ayant à peine eu le temps d'échafauder un plan sérieux, notre maigre stratégie était aussi fébrile que la santé des malheureux qui peuplaient la capitale. Je me présentais donc devant l'entrée du sinistre cachot, tandis que Louis se cachait à mes côtés afin de surprendre les gardes dès que la porte serait entrouverte. Dissimulant le gourdin de fortune que je m'étais confectionné, je hélai les officiers de garde. Je me fis alors passer pour Antoine De Saint-Denis, le troisième fils de l'une des plus prestigieuses familles nobles de Paris. Improvisant à moitié, j'incitais l'un des grades à me laisser entrer afin de vérifier si un éminent membre de la jeune noblesse n'avait pas été arrêté par mégarde. Ce dernier ne se laissa tout d'abord pas berner mais, il devint plus coopératif lorsque je lui rappelais à quel point les répercussions qu'engendrerait son zèle, pouvaient être néfaste pour sa carrière.

Toujours méfiant, il accepta néanmoins de m'ouvrir. C'est à ce moment que tout se précipita. Après m'être masqué le visage, je l'assommait rapidement tandis que Louis se faufilait pour s'occuper de son compagnon. Seulement, nous avions sous estimé le nombre de leur effectif et un troisième garde nous menaçait déjà de son fusil. Tout se passa ensuite si vite que j'ai encore du mal à faire le point sur ce qui s'est réellement passé. Je me vois encore en train d'essayer de désarmer le troisième homme alors qu'au même moment, l'écho d'un coup de feu résonna dans l'antichambre exigüe. S'en suivit alors, une extrême douleur qui me transperça la jambe droite. Je réussis ensuite à garder suffisamment le contrôle de la situation, pour assommer mon adversaire. Puis, ce fut le néant.

Je ne repris conscience que plusieurs minutes plus tard. C'est également à ce moment que l'enfer déferla dans ma tête. C'est sans doute pourquoi ce qui survint ensuite n'est sans doute que le reflet d'une vérité filtrée à travers les brides de mes souvenirs déformés par la fièvre. Je me souviens que Louis tentait d'ouvrir la cellule de ses amis. Je me rappelle ensuite m'être traîné vers le premier garde qui nous avait ouvert la porte. Puis, tout en diminuant la distance qui nous séparait, je pris doucement conscience qu'il avait été le seul à voir clairement mon visage. Me contrôlant à peine je me saisis d'un objet tranchant et, sans plus de cérémonie, je l'égorgeais froidement. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à comprendre la raison de ce geste. Peut-être la fièvre m'avait-elle fait délirer au point de me rendre paranoïaque. Ou bien peut-être encore, la rage que j'avais éprouvée lors du précédent combat n'était pas complètement retombé. Quoi qu'il en soit, ma conscience porta longtemps le poids de cette responsabilité et l'horreur de cet acte transfigura à jamais ma raison.

*T*outefois, mon séjour en enfer n'était pas encore terminé. Tandis que Louis et l'un de ses camarades me portèrent pour fuir ce lieu maudit, nous constatâmes rapidement que la garde nationale était déjà à nos trousses. De plus, malgré la grande connaissance qu'avait Louis en la topographie de Paris, nos poursuivants ne lâchaient pas prise. La poursuite s'éternisa et il était clair que nous perdions de plus en plus de terrain. Sans compter le fait que mes compagnons devaient traîner le poids mort que je représentais, ce qui n'arrangeait rien à l'affaire. C'est pourquoi l'issue de cette évasion ne tarda donc pas à s'imposer de façon évidente.

*E*tant moi-même dans un état second, les images qu'il me reste de cette poursuite demeurent aussi floues que terrifiantes. Pourtant, un souvenir resta gravé dans mon esprit de façon curieusement précise. J'étais certain d'avoir aperçu les contours d'une silhouette, dissimulée derrière l'angle d'une ruelle. Cette dernière observait chacun de nos faits et gestes avec la patience d'une statue. Ce souvenir ne serait certainement demeuré aussi précis dans ma mémoire, s'il ne se superposait pas à tout un tas d'autres du même type. En fait, pendant ces quelques semaines passées dans la capitale, j'avais constamment l'impression d'être épié.

*Q*uoi qu'il en soit, il allait de notre survie à tous de trouver rapidement une échappatoire à cette situation. C'est pourquoi, Louis prit la décision d'entrer dans les catacombes. Curieusement cette décision semblait lui coûter beaucoup, et à voir la frayeur qui se lisait dans les yeux de ses compagnons, je commençais moi-même à me demander si c'était une si bonne idée. Heureusement, au fur et à mesure que nous nous enfoncions au cœur des couloirs ténébreux, nous entendions de plus en plus faiblement les voix de nos poursuivants. L'espoir coulant de nouveau dans nos veines, nous nous permîmes une courte halte afin de pansées nos blessures.

*L*ouis me posa au sol, près d'un petit halo de lumière que laissait filtrer un interstice donnant sur l'une des rues qui nous surplombait. Berthe s'affaira à nettoyer la plaie sanguinolente qu'était devenu mon genou, tandis que mon ami tentait de me tenir éveillé. C'est alors que ce dernier s'étonna de ne pas voir son camarade révolutionnaire. S'en inquiétant, il l'interpella aussi discrètement que l'écho des catacombes le permettait, mais son appel resta en suspend. C'est alors que Berthe, qui s'était quelque peu éloigné pour partir à la recherche du disparu, se mit soudainement à hurler de terreur.

*N*os regard se dirigèrent de concert vers l'endroit où elle se tenait, et le sentiment de frayeur qu'elle nous témoignait se répandit parmi nous à la vitesse d'une trainée de poudre. Son corps était couvert de sang de la tête au pied. Je crus tout d'abord qu'elle était blessée, mais il s'avéra en réalité qu'elle avait été aspergée par de nombreux filets rougeâtres qui coulaient le long des voûtes, et qui se répandaient sur les murs. Jeus à peine le temps de réaliser toute l'horreur de la situation que

subitement, le corps de l'autre compagnon de Louis disparut sous mes yeux. Il me semblait qu'on l'avait tiré en arrière, mais le geste avait été si rapide que s'en devenait inconcevable. Ce fut ensuite un véritable chaos. Louis se précipita vers moi et me prit sur ses épaules. Il se mit ensuite à courir frénétiquement vers la sortie, suivi de très près par Berthe qui semblait avoir retrouvé un semblant de lucidité. Quant à moi, je ne tardais pas à perdre conscience sous le poids de toutes ces horreurs.

Je me réveillais dans un lit d'hôpital, et découvris que Louis était à mon chevet. Il m'expliqua qu'un ami médecin, qui était affilié à son organisation révolutionnaire, m'avait opéré et que j'étais désormais hors de danger. J'avais du mal à parler et son silence gêné pesait lourdement dans l'atmosphère anesthésiante de l'hospice. C'est pourquoi, après avoir échangé quelques banalités, il ne tarda pas à s'éclipser. Ce n'est que bien plus tard que nous reparlâmes de ce qui nous était arrivé. Mon ami, apparemment plus habitué que moi à vivre ce genre de mystères, me sembla assez peu échoqué d'avoir vécu une aussi étrange expérience. Par contre, il culpabilisait énormément pour la mort de ses deux camarades. Preuve que malgré ses propos souvent violents, il n'en restait pas moins philanthrope.

Quant à moi, le long mois de convalescence qui me fut imposé, me fit longuement méditer sur l'atrocité du geste que j'avais commis. L'homme que j'avais froidement assassiné n'avait pas mérité une telle mort. Même si ma main avait été guidée par un sentiment de peur irrationnelle, cela n'excusait rien. Quoi qu'il en soit, cette première expérience de révolte marqua à jamais mon sinistre parcours de part sa singularité et son atrocité. Ce n'est pourtant pas pour autant que je fus au bout de mes surprises.



Chapitre Troisième

Lenvers du décor

Dieu seul reste roi dans la guerre. C'est ainsi.

L'indigence mène à la bassesse, ce n'est pas ici que réside la richesse.

Ce portique de chair, Dieu le percera.

Comme il nourrit les cœurs, il brisera les bras.

Et fi de la distance, qui restera toujours ce que les riches acceptent et que les pauvres regardent.

Seule la révolte nous fera retrouver la beauté.

Bernie Bonvoisin - Blanche



L'AUBE D'UN NOUVEAU JOUR

A ma sortie de l'hôpital, ma guérison était quasiment achevée. Ma jambe avait été soignée avec attention, et ne me faisait désormais souffrir que lorsque je la sollicitais un peu trop. Ma rééducation fut donc assez rapide, et il ne fallut que quelques semaines de plus pour que je puisse marcher sans l'aide de ma canne. Seulement, après avoir passé près d'un mois de convalescence, je mourrais d'envie de pouvoir à nouveau reprendre pied dans mon petit quotidien de parisien. Ayant manqué la rentrée des classes depuis plus de deux semaines, je me devais de traiter mon entrée à l'université de la Sorbonne en priorité. Toutefois mon désir de revoir ma bien aimée, se fit plus fort que mon sens des responsabilités. C'est pourquoi je me rendis, le soir même, au « Café du pont ».

Dès mon entrée, je fus chaleureusement accueilli par l'ensemble des habitués. Ils me voyaient désormais comme l'un des leurs et même Horace m'offrit à boire, ce qui était aussi rare que de le voir sourire. Mais comme disait Monsieur de la Fontaine : « La rareté du fait donne du prix à la chose ». Je fus si rapidement grisé par cette chaude ambiance de franche camaraderie, que j'en oubliais un peu les remords qui m'accablaient à propos du pauvre homme que j'avais froidement assassiné. Louis, ne tardant pas à me rejoindre, se fit un malin plaisir de me faire quelques remarques sur la joie que l'on ressentait en pareille occasion. Il est vrai, qu'en cet instant, je ne pus trouver les arguments pour le contredire.

Ce n'est qu'en milieu de soirée que Berthe vint finalement à ma rencontre. La seule vue de son visage radieux et souriant, me fit oublier tous les reproches que je lui avais préparés sur le fait qu'elle ne m'ait rendu aucune visite pendant la durée de ma convalescence. Notre entretien fut particulièrement agréable mais, à mon grand dam, tout aussi court. Elle se contenta donc de m'offrir un doux baiser de remerciement avant de s'éclipser en prétextant qu'elle avait beaucoup de travail. Toutefois, avant de disparaître, elle me murmura au creux de l'oreille que mon intervention l'avait agréablement surprise. Elle ajouta cependant qu'il lui en faudrait plus pour gagner son cœur. Je la regardais donc s'enfuir, tout en savourant ses paroles alors que la chaleur de son baiser humectait encore mes lèvres. Le reste de la soirée passa alors agréablement entre les conversations salaces et les innombrables litres de bières qui coulèrent à flot.

Le réveil du lendemain fut donc plutôt difficile. Toutefois, mes obligations ne pouvant souffrir d'aucun retard, je me faisais violence pour me lever, tout en regrettant amèrement d'avoir veillé si tard. Je me vêtis ensuite de mes plus beaux atours, et partis en direction de l'université de la Sorbonne. Dès mon arrivée, je fus présenté à Charles Rigot, le maître d'études qui allait me suivre pendant l'année, et je pus ainsi m'excuser personnellement de ma longue absence. Ce dernier ne m'en tint

aucunement rigueur, mais je devinais que sa clémence avait plutôt été motivée par les apologies que lui avait fournies Louis. Il m'engagea alors à profiter des quelques heures qu'il me restait avant le début des cours, pour me familiariser avec les lieux. M'exécutant, je ne tardais pas à être rejoint par Louis qui m'avait attendu.

Il me fit alors visiter les différents bâtiments et jardins qui composaient l'université. Ce mélange de grandeur et de magnificence me séduisit aussitôt, et je ne pouvais que m'incliner devant ce nouveau visage de Paris qui s'offrait à mes yeux ébahis. Jamais encore je n'avais vu un tel souci de finesse architecturale sur une aussi impressionnante surface. Chacun des bâtiments avait été construit pour qu'il s'apparente à son voisin et pourtant, ils avaient tous quelque chose qui les rendait unique. Cet endroit était tout simplement sensationnel et je fus bientôt envahi par un inattendu, sentiment de bonne humeur. Après tout, ces quatre prochaines années n'allaient peut-être pas être aussi ténébreuses que ces derniers mois me l'avaient fait pressentir.

Le reste de la journée s'écoula tranquillement entre les heures de cours et les nombreuses notes que je me devais d'accumuler. Le programme de première année était aussi basique que rigide, et les professeurs débitaient leurs cours sans grande dévotion. Ce qui avait pour fâcheuse répercussion d'étirer irrémédiablement le temps. Ayant déjà lu de nombreux ouvrages académiques, je m'étais préparé à ce triste constat et n'en fus donc pas trop surpris. Louis par contre, semblait exécuter cette politique éducative au plus au point. Bien qu'il se tenait correctement en cours, il était rare de le voir ne serait-ce qu'attentif. Après en avoir discuté avec lui, je compris qu'il s'était fait une fausse idée du système académique. Il s'attendait plutôt à participer à une sorte de débat d'idée entre la classe et le professeur, où il pourrait briller d'éloquence en confrontant différents points de vue. Sa déception fut donc à la hauteur de ses illusions.

Les cours se terminèrent en fin d'après-midi. Mon départ de l'université fut alors emprunt d'un certain soulagement, tant la journée fut éreintante. Les heures de cours s'étaient enchaînées à un rythme tellement effréné, qu'elles nous donnaient l'impression d'avoir été gavés, tant la quantité d'informations était indigeste. D'autant que la petite demi-heure qui nous était allouée pour la pause repas, était bien trop juste pour que nous ayons le temps d'en profiter pour nous reposer. Sans compter que mes ressources limitées, ne m'avaient autorisé qu'une simple pomme en guise de repas. En résumé, ma tête me semblait sur le point d'exploser et mon estomac criait littéralement famine. J'étais donc ravi de pouvoir rentrer à l'auberge et ce, malgré le climat franchement caustique qu'y faisait régner Mme Grandier.

Le destin semblait toutefois en avoir décidé autrement. Car, à peine fus-je sorti de l'enceinte de l'université, qu'un fiacre de très belle manufacture me coupa la route. Un jeune nobliau à l'allure mondaine s'empressa alors d'en sortir et se précipita vers

moi. L'opportuniste me salua gracieusement et se présenta sous le nom de Jacques-Henri de Phillipet. Bien qu'à peine plus âgé que moi, il semblait vouloir se donner les airs d'un notable, malheureusement le résultat n'était guère impressionnant. D'un physique assez standard, son manque de prestance et ses manières arriérées le rendaient déjà antipathique. Malgré un goût vestimentaire certain, et une remarquable éloquence, il me fit aussitôt l'impression d'être un individu aussi inintéressant que superflu.

Il me déclara être le digne représentant chargé de me présenter ses excuses au nom du haut Paris. En effet, n'ayant eu vent de mon arrivée que depuis peu, il m'avoua s'en vouloir de ne pas m'avoir présenté aux gens de notre rang, plus tôt. Il m'informa alors que j'étais invité à une grande soirée organisée dans le domaine de Louvois, situé non loin du château de Versailles. Bien que cela ne m'enchantait guère, je me devais d'accepter son invitation afin de représenter ma famille. Visiblement satisfait, Jacques-Henri m'expliqua qu'il mettrait donc un fiacre à ma disposition pour le voyage. Désireux d'en finir au plus vite avec ce personnage stérile, je le remerciais rapidement puis prétendis devoir partir, afin d'avoir le temps de me préparer pour l'occasion. Le noble se fendit alors en diverses révérences révélatrices de son profond narcissisme, et repartit en direction de son fiacre.

A peine arrivé à mes appartements, je m'empressais de faire une toilette soignée, et me vêtis de mon plus beau costume. Je ne prenais pas particulièrement un vif plaisir à rencontrer la noblesse parisienne, d'autant que depuis quelques temps on m'en peignait un tableau peu réjouissant, mais je ne voulais pas risquer de mettre ma famille en porte-à-faux à cause d'une faute d'étiquette. Cette soudaine agitation n'échappa cependant pas à Louis, qui se fit un malin plaisir d'essayer de me tirer les vers du nez. N'ayant rien à lui cacher, je lui expliquais les raisons de mon empressement, mais ma franchise ne l'empêcha pas de se rire de moi. Je me trahis avec quelques remarques acérées, et il devina aussitôt mon appréhension à aller à cette soirée. Coupant court à sa raillerie, il prétextait qu'après tout, il seiait à ceux de mon rang de se pavaner dans des soirées mondaines. Préférant ignorer ses propos narquois, je quittai sans plus attendre notre chambre. Cependant, il me mit tout de même sérieusement en garde sur l'habituel vice dont faisaient preuve les individus que j'allais rencontrer.

CEUX QUE CELA CONCERNE

A peine fus-je descendu dans la rue, qu'un cochet de fiacre me hêla promptement. Montant à l'intérieur de la voiture, j'eus la surprise de constater que Jacques-Henri de Phillipet m'y attendait déjà. Il m'expliqua alors que, désireux de me mettre à l'aise avec les us et coutumes de la noblesse parisienne, il avait décidé de m'accompagner pendant le voyage jusqu'à Louveciennes. J'eus alors à peine le temps de le remercier, qu'il partit dans une pompeuse palabre où il m'avoua avoir tout de suite compris que je n'étais que trop peu habitué à ce genre de mondanité. Il m'expliqua ensuite que la soirée avait été organisée par un certain Richard de Saint-Denis, et que ce dernier avait émis le vœu de me rencontrer personnellement. Son père, le Duc de Saint-Denis, étant un ami très proche du roi Louis-Philippe, sa famille était à la tête d'une fortune et de titres qui provoquaient une grande convoitise. D'après Jacques-Henri, Richard était un individu possédant un esprit d'une rare vivacité et malgré son jeune âge, il représentait déjà l'un des grands espoirs de la noblesse française. Il me glissa alors subrepticement qu'être invité à l'une de ses soirées était un véritable prestige, et que nombreux étaient ceux qui se damneraient pour pouvoir y participer.

Tout le reste du trajet, Jacques-Henri ne cessa de vouloir parfaire mon initiation de ce monde qu'il prétendait si bien connaître. Il me semblait même qu'il en retirait un certain plaisir. Par contre, il passa complètement à côté du fait que son discours m'ennuyait terriblement. La seule chose digne d'intérêt que je pus toutefois en retenir, fut que lui-même descendait d'un duc également proche du roi. Apparemment, ce dernier avait gagné ce titre honorifique après avoir remporté quelques victoires en Algérie, au côté du Général Bugeaud. Au cours de son interminable monologue, Jacques-Henri finit par me déclarer vouloir en savoir plus sur mon compte. Cependant, peu désireux de me dévoiler, je lui répondis aussi évasivement que possible. Non pas que je voulus le froisser, mais je n'avais tout simplement aucune confiance en ce garçon. De plus, je n'étais pas assez naïf pour croire qu'un nobliau de campagne comme moi, éveillait réellement son intérêt. J'en étais plutôt arrivé à penser qu'il recueillait ces informations, dans le seul but de pouvoir s'enorgueillir en les divulguant. D'ailleurs, je commençais à me préparer à ce que le reste de la soirée soit du même acabit. C'est pourquoi, une fois résigné à être le bouffon de cette soirée, je me jurais de ne pas me laisser abattre et de garder la tête haute.

Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard, que nous arrivâmes enfin à la résidence des Saint-Denis. Les jardins, tenus avec beaucoup de goût, et l'architecture du manoir me faisaient estimer que la demeure datait du siècle dernier. Afin de contrer les ténèbres tombantes, les diverses lampes à gaz déversaient une omniprésente lumière qui ornementait merveilleusement la sublime résidence. La voiture s'arrêta au bout d'une large allée de gravier où de nombreux carrosses étaient déjà garés. Nous

descendîmes et je ne pus m'empêcher d'être frappé par l'imposante taille de la bâtisse. Non seulement ses proportions étaient démesurées, mais chaque mètre de son enceinte semblait posséder sa décoration, gravée à même la pierre. Tout en suivant mon guide, je montais les énormes marches de marbre de l'entrée principale, et pénétrais dans la salle principale qui regorgeait déjà d'invités. La pièce était tout simplement resplendissante. De nombreuses œuvres d'art y étaient exposées et de sublimes meubles décoraient l'ensemble avec harmonie. Mais, ce qui me frappa le plus, étaient les énormes et magistraux lustres de cristal, qui noyaient l'assemblée d'une chaleureuse lumière ondoyante.

Jacques-Henri, me présentant à quelques convives, ne tarda pas à apercevoir Richard de Saint-Denis au loin. Il lui fit alors signe et ce dernier fit mine nous rejoindre. Il fut aussitôt talonné par un autre homme que Jacques-Henri s'empressa de me décrire en murmurant. Il s'appelait Jules de la Rozière, et était le fils d'un grand général. Apparemment, il était passionné par les armes et il était convenu qu'il était un bretteur affirmé. Sa démarche d'une droiture militaire et les artifices grossiers dont il se paraît, semblaient assez déplacés au milieu d'un tel contexte. Ce dernier affichait clairement son amour des arts de la guerre, et retirait certainement une quelconque satisfaction à l'imposer à son entourage. En tous cas, le moins que l'on puisse dire, était que sa grande taille le démarquait du commun. Ses cheveux châtain coupés courts et son front avancé, renforçaient la dureté de son regard noyé dans ses orbites enfoncées. Il donnait également un air de sévérité à son allure atypique, en fronçant inlassablement les sourcils. Concernant l'hôte de ces lieux, ce que je pouvais désormais en voir fut plutôt décevant. D'une vingtaine d'années apparentes, il avait un physique assez quelconque. Seuls ses vêtements de riches confections donnaient du relief à ses traits somme toute ordinaires. Ses cheveux noirs tirés en arrière, contrastaient avec son teint outrageusement badigeonné de fard. Pourtant, ses yeux couleur d'ébène en ressortaient d'autant plus, ce qui leurs donnaient une énigmatique profondeur.

Les deux hommes arrivèrent à notre hauteur et Jacques-Henri commença les présentations. Jules me jeta aussitôt un regard où se mêlaient dédain et curiosité. Il me jaugéa un instant puis, esquissa un léger sourire narquois. Ce qui me fit comprendre à quel point il se sentait supérieur. Il ne cessa alors de me fixer droit dans les yeux avec une expression qui se voulait certainement d'être inquiétante. Effet totalement manqué. Et ce n'est pas son imposante carrure et l'arsenal d'armes d'apparat qu'il arborait, qui allaient non plus m'ébranler. Car s'il est bien une chose que j'avais appris, c'était que les adversaires qui avait trop confiance en eux étaient souvent les plus faciles à déstabiliser. Je décidais de rester stoïque face à sa petite provocation en l'ignorant purement et simplement.

Richard de Saint-Denis, quant à lui, se contenta de me toiser de haut en bas. Je compris alors qu'il cherchait à se faire une idée de ma personnalité, rien qu'en

étudiant mon attitude et ma tenue. Je pus alors lire dans son regard une expression étrange qui mêlaient intelligence, pragmatisme et une certaine malignité. De plus, à en juger par l'expression effrayée de Jacques-Henri, il semblait également posséder un certain magnétisme. Certainement avait-il pour habitude d'en user pour assouvir les esprits faibles. En tout cas, la prestance de ce dernier me mit bien plus mal à l'aise que la force brute que dégageait son compagnon. Il me faisait l'effet d'un lion se délectant du spectacle de sa proie prise au piège, avant de décider à la dévorer. Ses racines nobles étaient indéniables, il les portait autant sur ses riches parures qu'à travers sa fierté dépravée. En un mot, Richard était la parfaite incarnation de l'image que l'on pouvait se faire du noble dans toute sa splendeur et sa décadence.

Il attendit qu'un petit auditoire se soit regroupé autour de nous, pour enfin m'adresser la parole. Se sachant alors sur son terrain, l'humiliation put commencer. Il se lança donc dans un long monologue où il décrivit la déchéance de ma famille ainsi que les grandes lignes de l'histoire de ma jeunesse. Je fus tout d'abord surpris par la précision des informations qu'il possédait, mais je n'en laissais rien paraître. Il alla jusqu'à parler de ma carrière ratée de prêtre, et m'insulta ouvertement en précisant le déshonneur que cela représentait pour mon nom. Puis, à brûle point, il me questionna sur les raisons de ma venue à Paris. Je décidais de lui répondre honnêtement, mais il rebondit immédiatement sur mes propos en précisant qu'une fois encore, je ne faisais pas honneur à mon rang. D'après lui, le fait de mener de modestes études de lettres classiques m'abaissait au niveau de la fange populaire. Il se complut alors dans une métaphore comparant ce rythme de vie à celui des pores. Ces propos furent bien sur, accompagnés d'un concert de rires hypocrites.

Cette dernière réflexion me choqua profondément. J'étais jusqu'alors arrivé à supporter les insultes sur mon honneur et celui de ma famille. Mais, lorsqu'il s'amusa à injurier le peuple de Paris qui se mourrait chaque jour un peu plus de famine, alors que sa « petite soirée » regorgeait de nourriture destinée à des invités d'une opulence clairement affichée, je ne pus retenir ma colère plus longtemps. Je lui rétorquais alors, que les pores on se donnait au moins la peine de les nourrir. Son auditoire s'en outrageât immédiatement, et un vent de murmures commença à s'élever du groupe de courtisans. Apparemment, la plupart d'entre eux considéraient ma rhétorique comme une attaque directe envers Richard de Saint-Denis. Ma remarque leurs paraissait tellement absurde, qu'ils passaient complètement à côté du message que je m'étais employé à divulguer. Cela m'irrita d'autant plus. J'eus toutefois à peine le temps de préciser ma pensée, que Richard remit immédiatement le pied à l'étrier. Il sauva alors son orgueil avec l'une de ses pirouettes verbales, où il dénongait mes idées en les qualifiant de déplacées pour un homme de mon sang. Puis, détournant habilement l'attention de ses dévoués aristocrates, il les invita à passer à de plus réjouissantes distractions. Non sans, bien évidemment, m'avoir lancé un dernier regard haineux avant de partir.

UNE BRISE FRAICHE

Je passais donc le reste de la soirée totalement exclus du reste des invités. Ce qui, soit dit en passant, n'était vraiment pas pour me déplaire. Je restais encore quelques temps dans la demeure de Saint-Denis puis, ma solitude commençant à me peser lourdement, je décidais de m'éclipser dans les jardins. A ma grande surprise, je fus rejointes quelques minutes plus tard, par une charmante jeune fille. Elle se présenta sous le nom de Lise de Rochefort, et me demanda la permission de l'accompagner dans les dédales du parc. J'acceptais bien volontiers, d'autant que sa candeur contrastait agréablement avec le reste des convives de cette soirée. Âgé de seize petits printemps, la fraîche beauté de Lise avait un charme exquis. De petite taille et de fine constitution, elle affichait une certaine fragilité pleine d'innocence. Ses yeux gris et les traits épurés de son visage soulignaient la délicate blancheur de sa peau. Ses cheveux clairs, coupés courts, laissaient échapper quelques mèches rebelles qui retombaient sur son long front lisse. Mais le détail que j'appréciais le plus, était que lorsqu'elle parlait, je pouvais parfois voir briller une pointe de malice dans son regard.

Tout en déambulant à travers la végétation assouvit, Lise m'avoua avoir été surprise de mon audace face à Richard de Saint-Denis. D'après elle, peu nombreux étaient ceux qui avaient osé le défier, et plus rare encore étaient ceux qui le faisaient pour une noble cause. Je lui rétorquais que mon action n'avait rien d'héroïque, et qu'elle avait simplement été guidée par la haine que j'avais pour les gens de son espèce. Toutefois ma modestie demeurerait inutile, car je lus dans ses yeux que, quoi que je puisse dire, je n'entamerais pas l'admiration qui commençait à la gagner. Cela me gênait tout de même un peu puisque, après tout, je n'avais fait que donner mon ressenti face à une injustice flagrante. D'autant que mon message avait complètement été noyé dans l'absurdité de la situation. La preuve en était ainsi faite que la noblesse n'était vraiment faite que d'apparences et de faux-semblants.

Quoi qu'il en soit, mon petit entretien avec Lise fut des plus rafraîchissant et je ne dissimulais pas l'attirance toute particulière qu'elle éveillait en moi. Bien sur mes sentiments pour Berthe étaient toujours aussi forts, mais la venue de Lise jetait un voile de doute sur les certitudes que j'avais jusqu'alors éprouvées. En fait, bien que Berthe soit la parfaite incarnation de mon idéal féminin, Lise était plus proche de la femme avec qui je m'étais imaginé passer le reste de mes jours. Il n'était donc pas improbable que, si mon arrivée à Paris s'était déroulée autrement, mon cœur aurait sans doute penché pour cette jeune muse.

Nous marchâmes ainsi pendant près d'une heure. Nous discourions de choses et d'autre sans vraiment nous soucier de ce qui nous entourait. C'est ainsi que j'appris que son père, Henry de Rochefort, faisait parti d'un corps militaire. Lise tint à

préciser qu'il avait été l'un des rares gradés, à avoir tenu tête au duc de Saint-Denis lors des célèbres conflits en Algérie. La comparaison me fit sourire, et je compris désormais pourquoi elle avait trouvé mon audace si courageuse. Lise semblait sincèrement aimer son père et devait le tenir en très haute estime. Elle s'attarda alors quelques instant pour me le décrire en détails.

Grand homme de savoir, M. de Rochefort se complaisait dans la lecture et l'érudition. Sa bibliothèque faisait d'ailleurs toute sa fierté, et il est vrai qu'à sa description, je ne pus m'empêcher de désirer déambuler au milieu de ses étagères. Lise réussit alors à forcer mon admiration, mais aussi à titiller ma curiosité, pour cet homme respectable. Nous en vîmes ensuite à parler de mes propres études. Lise me fit ainsi comprendre à quel point j'avais de la chance de pouvoir être inscrit à l'université de la Sorbonne. Sachant que les femmes n'avaient pas hérité du droit à l'éducation, j'en conclus qu'elle devait beaucoup souffrir de ne pas pouvoir suivre la voie spirituelle qu'avait choisit son père.

Un petit silence gêné s'installa alors entre nous lorsque notre petite promenade vint à toucher à sa fin. M'appêtant à prendre congé pour lui éviter l'embarras de ma présence au milieu des autres invités, je fus soudainement stoppé dans mon élan lorsqu'elle me proposa de me raccompagner jusqu'à Paris. Sa gêne évidente était agréable à contempler, et je me surpris à ressentir une certaine fierté de constater qu'elle semblait éprouver quelques sentiments pour moi. Quoi qu'il en soit, sa demande tombait à pic, ou que je n'avais aucune envie de retourner parmi les commensaux de Richard de Saint-Denis. J'acceptais donc, avec un plaisir non dissimulé, sa charmante invitation. Et puis, il faut quand même avouer que sa présence était de loin, préférable à celle de Jacques-Henri.

Nous dirigeant en direction des carrosses, nous croisâmes alors l'inopportun Jules de la Rozière. Ce dernier était en compagnie de deux courtisanes, et sa présence en ces lieux me faisait penser qu'il attendait quelque chose. Je fus rapidement fixé sur ces objectifs puisque, à peine fussions-nous arrivés à sa hauteur, qu'il me lança quelques grossières provocations. Décidant de l'ignorer, je pris Lise par le bras afin que nous hâtions le pas. Il m'insulta alors franchement, en déclarant que j'étais un homme sans honneur. Malgré une soudaine envie de lui apprendre la réelle signification de ce mot, j'engageais ma compagne à continuer calmement notre route. Non pas que cet odieux individu ait réussi à m'impressionner, mais je ne voulais pas mettre Lise dans l'embarras. Et puis, mon orgueil avait été suffisamment entaché au cours de cette soirée, sans que j'en vienne à un règlement de compte avec un homme d'aussi peu de valeur morale.

C'est ainsi que je repartis de la résidence de Saint-Denis en compagnie de la charmante, et toute intimidée, Lise de Rochefort. A peine étions nous entrés dans son fiacre, qu'elle me félicitait de ne pas avoir répondu aux provocations de Jules.

Elle tint alors à me préciser que, fier de vivre par les armes, ce dernier n'avait cessé de provoquer les hommes en duel pour flatter sa vanité. Elle me confia qu'elle était heureuse que je ne me sois pas frotté à lui, car jamais personne ne l'avait vaincu à ce jeu. Sa sollicitude me toucha mais en toute sincérité, je ne m'étais vraiment pas inquiété d'avoir à confronter ce pitre. Avec les innombrables heures d'entraînement qui avaient fait de moi un duelliste accompli, je me sentais totalement capable de venir à bout de n'importe quel adversaire en combat singulier.

Le chemin du retour se passa alors sans plus d'encombre. Durant le trajet, Lise s'évertua à essayer d'en connaître un peu plus sur mon compte. Toutefois, n'étant pas particulièrement fier de mon parcours, je préférerais rester assez évasif sur le sujet. Je réussis toutefois à détourner son attention en évoquant les différents écrits qui m'avaient marqué. Lise vint ensuite à m'expliquer qu'elle non plus, n'était pas particulièrement habituée à participer à ce type de soirée. Cependant, en tant que femme de sang noble, elle se devait à certaine obligation qui justifiait sa présence dans ce genre de mondanité. Au passage, elle me glissa que Jacques-Henri avait plusieurs fois tenté de la courtiser, puis elle ajouta avec empressement qu'elle s'était toujours évertuée à refuser ses avances. J'eus alors tout le loisir de noter le sous-entendu que masquait cette révélation.

Lorsque nous fûmes arrivés au « petit châtelet », Lise brisa une nouvelle fois mon élan interrompant au moment où je m'apprêtais à lui dire au revoir. Elle me tendit alors un mouchoir de soie et, avec un petit sourire malicieux, me fit promettre de le lui rendre au plus tôt. À peine eus-je le temps de m'exécuter, qu'elle ordonna subitement à son cocher de reprendre la route. Son geste, certainement provoqué pour tenter de masquer la gêne que lui provoquait son audace, ne manqua pas de me faire sourire. Tout en regardant son fiacre s'éloigner, j'en vins alors à penser que cette soirée n'avait finalement pas été si inintéressante.

UN NOUVEAU DEPART

Plusieurs semaines passèrent et ma petite vie suivit tranquillement son cours. Mes études avançaient doucement, hormis le fait que le programme demeurait toujours aussi indigeste. J'eus toutefois la surprise de constater que, parmi les différentes disciplines sportives proposées par l'université, une section d'escrime avait été fondée. M'y inscrivant, je pus continuer à m'exercer à cet art, tout en maintenant ma forme physique à son modeste niveau. Du côté du « Café du pont », les événements semblaient se bousculer. L'agitation au sein de l'activité révolutionnaire semblait battre son plein, et nombre de ragots confirmaient qu'un événement important allait bientôt se produire. En tous cas, depuis mon acceptation au sein de ce petit groupuscule, il était courant que l'on me prenne à parti afin que je glose sur les principes fondamentaux d'une démocratie.

Mes idées républicaines semblant avoir quelques adeptes, Horace me proposa bientôt d'écrire quelques articles dans sa presse officieuse. J'acceptais volontiers, d'autant que je n'étais pas le dernier à critiquer ce journal pour son manque d'objectivité. Je ne demordais pas du fait qu'on y prônait des méthodes un peu trop expéditives. C'est pourquoi, je m'efforçais de faire passer un message plus modéré. J'essayais de faire comprendre qu'un combat qui visait à créer des failles dans les murailles qui nous faisaient face, me semblait plus efficace que de s'y ruer dessus tête baissée en espérant qu'il s'effondre. Dans l'ensemble, mes idées étaient assez bien reçues, il n'était d'ailleurs pas rare de les retrouver citées dans les débats qui animaient le café. Je dois avouer que j'en retirais une certaine fierté, d'autant qu'elles étaient souvent opposées à celles de l'impitoyable Louis. Mon pas que je veuille lui faire de l'ombre où encore lui porter du discrédit, mais j'étais persuadé qu'il fallait guider le peuple vers sa liberté et non pas se servir de lui pour arriver à cette fin. Heureusement Louis était un garçon intelligent, il prenait très bien le fait que je veuille m'investir dans leur combat. Il respectait mes idées, et semblait particulièrement apprécier que quelqu'un lui donne la réplique pour relancer le débat. Cela semblait comme un jeu pour lui. Une sorte de défi qui prouverait lequel de nous deux possédait réellement la vérité.

Durant à lui, mon ami avait réussi un petit exploit qui ne manqua pas de me rassurer sur la vertu de ses valeurs morales. Pour tout expliquer, le jeune Renaud venait de temps à autre au « Café du pont ». Seulement, sa présence était rarement appréciée. Ses « talents », étant connus de tous, forçaient les habitués à constamment avoir un œil rivé sur lui tout en gardant l'autre sur leur bourse. Donc, malgré son incroyable dextérité, Renaud finit par se faire prendre en train de détrousser un ouvrier. La réaction de Horace fut alors immédiate. Il empoigna l'un de ses longs couteaux de cuisine, et se jeta sur le jeune garçon en hurlant que personne ne se ferait voler chez lui. La scène aurait presque pu être drôle, si Horace n'avait pas eu l'air

aussi déterminé de nous concocter un ragoût d'enfant. Heureusement, Louis s'interposa et finit, non sans mal, à régler l'affaire en faisant jurer au jeune voleur de ne plus jamais se « servir » sur un habitué de la brasserie. Il négocia ensuite une sorte de dédommagement envers Horace, et Renaud dut s'engager à lui rendre régulièrement des petits services. C'est donc ainsi que le jeune garçon devint l'un des maillons actifs de l'organisation révolutionnaire du « Café du pont ».

Quelques semaines plus tard, Louis me confia que ma petite participation à leur journal avait fini par éveiller la curiosité des organisateurs de son mouvement. Il m'informa donc qu'ils étaient désireux de me rencontrer. Je fus ainsi admis à passer la fameuse porte dérobée qui avait tant de fois éveillée ma curiosité. Cette dernière donnait sur une ancienne remise aménagée en petite salle de réunion. À l'intérieur étaient déjà présents les deux mystérieux hommes que j'avais maintes fois aperçus, mais jamais encore approchés. Le premier se présenta sous le nom de Jules Riou. C'était un homme d'une trentaine d'années dont le visage, déjà bien marqué par les années, était enjolivé d'une modeste moustache finement taillée. Assez grand et plutôt bien bâti, il reflétait une certaine prestance mais également une indéniable sévérité. Il portait un long imperméable en cuir fermé qui masquait entièrement son buste, et ce jusqu'au cou. Je ne manquai alors pas d'être surpris de constater que, malgré la douceur de ce début d'automne, il allait garder ce dernier solidement fermé pendant toute la durée de notre entretien. J'en conclus qu'il devait certainement cacher une arme ou quelque chose du même acabit. Quant au second homme, il se présenta sous le nom de Édouard. Manifestement bien plus vieux que son collègue, il me semblait issu d'un milieu beaucoup plus modeste. Avec sa salopette rafistolée pleine de taches graisseuses, il semblait tout droit venu de l'usine. Son parler et son attitude franche me confirma aussitôt qu'il devait être l'intermédiaire entre l'organisation et le milieu ouvrier.

Ce fut Jules qui prit la parole. De part son éloquence et son pragmatisme, je pus deviner que son rôle dans l'organisation devait être assez important. Quant à Édouard, bien que semblant n'être que son second, sa façon de me jauger m'amena à penser qu'il avait certainement son mot à dire sur beaucoup de choses. L'entretien fut assez bref. Jules me demanda simplement qu'elles étaient mes motivations, et à quel point je pouvais m'investir dans leur combat. Je lui expliquais alors que j'adhérais au principe d'une idéologie républicaine, et que ma participation avait pour but de partager mon savoir. Je lui précisais que c'est ainsi, que je fus amené à faire valoir un point de vue qui me semblait avoir été mis de côté. Nous échangeâmes alors nos idées sur la question, et Jules finit par me déclarer qu'il était prêt à m'accepter au sein de son organisation. Je le remerciais pour sa confiance, mais lui expliquais que je considérais mon avenir sous un angle plus pacifique. C'est pourquoi je refusais son offre, en précisant que je ne désirais pas prendre plus en avant part dans ce conflit. Il se montra compréhensif mais précisa que, si je changeais d'avis, je n'aurais qu'à le faire savoir par l'intermédiaire de Louis.

Mes hôtes me firent alors comprendre que l'entretien était désormais terminé, et m'invitèrent à prendre congé. Je m'exécutais sans plus attendre toutefois, au moment où je m'apprêtais à passer l'embrasure de la porte, je sentis comme une présence à mes côtés. Je m'immobilisais alors quelques instants pour confirmer cette sensation, mais elle disparut aussitôt. Poursuivant ma route, mais le doute qu'avait laissé cette impression ne me quitta pas si facilement. J'avais appris à faire confiance à mon instinct, et ce dernier me dictait avec certitude que nous n'avions pas été que quatre dans cette pièce. Dubitatif, je dus en rester là, pour le moment mais mon ego ne fut pas près d'oublier de si tôt cette petite mascarade.

UNE AUTRE NOBLESSE

Deux semaines plus tard, je reçus un courrier me déclarant que j'étais invité à la résidence de Henry de Rochefort, pour y dîner. Cette nouvelle ne me surpris que peu. Je me préparais donc à revoir la douce Lise, avec une certaine allégresse, mais aussi à rencontrer ce curieux personnage qu'était son père. Je m'habillais avec élégance, tout en ajoutant une certaine note de sobriété afin de laisser transparaître une facette fidèle de ma personnalité. Au moment où je m'apprêtais à partir, j'eus soudainement un bref moment d'hésitation. Une idée saugrenue venait de se frayer un chemin à travers les pensées rationnelles qui occupaient habituellement mon esprit. Me laissant prendre au jeu, je pris la décision de ne pas emmener le mouchoir que m'avait confié la jeune noble. Puis, sans pouvoir me retenir de sourire, je pris la route pour me rendre à la résidence De Rochefort.

Voyageant, grâce à l'une des calèches qui sillonnaient la ville, j'arrivais dans le beau quartier du vieux Paris, une vingtaine de minutes plus tard. Je me laissais alors aller à la contemplation des prestigieuses battisses qui témoignaient du riche passé de notre Pays. Et, bien que j'avais conscience que ces monuments avaient été construits alors que le peuple se mourrait de faim, je ne pus m'empêcher de m'émerveiller devant leurs splendeurs. Une fois rendu, je me présentais devant la porte de la résidence De Rochefort, tout en ajustant quelque peu mes atours. J'y fus accueilli par un domestique qui me débarrassa le temps que l'amphitryon de ces lieux vienne à ma rencontre. Le Général était un homme assez grand mais de stature assez fine. Il me semblait qu'il devait approcher la cinquantaine, mais je ne pus en jurer tant il supportait admirablement le poids des ans. Je ne manquais également pas d'être frappé par la rare intelligence que laissait transparaître son regard. Il me présenta alors à sa femme Margaret. Une femme dont le temps avait fait payer un lourd tribut à sa beauté, mais qui semblait d'une douceur et d'une gentillesse qui n'était pas sans me rappeler celles de sa fille.

Puis, comme le voulait les us et coutumes, M. de Rochefort me fit ensuite faire le tour de sa demeure. Sa résidence était plutôt modeste, si on oubliait bien sûr qu'on était en plein cœur de la ville, dont les logers avaient depuis longtemps dépassé les limites de la convenance. Les pièces étaient décorées avec goût et, étrangement, le Général ne laissant rien transparaître de son métier à travers le choix de ses œuvres d'arts. Ce qui m'amena à penser que cette maison devait être pour lui, une sorte de havre de paix qui exorcisait les démons de son quotidien. Il ne manqua pas de sentir mon admiration lorsque nous arrivâmes ensuite, à pénétrer dans sa bibliothèque. La pièce était tout simplement immense. Tout au long des quatre murs s'allongeaient d'imposantes étagères vitrées qui regorgeaient de savoir. Afin de préserver les ouvrages, les volets de la pièce avaient été fermés. Nous n'étions donc éclairés qu'à l'aide de petites lampes à gaz qui avaient été disposées un peu partout le long de la

pièce. Je pris quelques instants pour admirer l'étendue de sa collection et je me pris à l'envier d'avoir pu amasser tant d'œuvre de qualité dans des éditions aussi prestigieuses.

Lui faisant part de mon intérêt, il se laissa alors aller à quelques commentaires. Il m'expliqua que, depuis une trentaine d'années, il passait son temps libre à chiner dans les librairies et les brocantes en quête d'un volume rarissime oublié. Il m'avoua que je serais certainement surpris de savoir à quel prix il avait dégoté ses plus belles pièces. A cette réflexion, on aurait pu croire qu'il se vantait, mais je perçus en réalité tout son dégoût face au peu d'intérêt que montrait la majeure partie des gens devant la beauté de la connaissance. Nous passâmes ainsi un moment à discourir sur notre passion commune, jusqu'à ce qu'un domestique vienne prévenir le maître de maison que le repas était servi.

Une fois rendu dans le salon, je pus enfin revoir le radieux visage de la douce Lise. Cette dernière, élégamment habillée, avait un peu mal à contenir sa joie. Tout au long du repas, nous échangeâmes un petit jeu de sourire qui se voulut d'être discret. Mais il est certain qu'il ne passa pas longtemps inaperçu aux yeux avisés du couple De Rochefort. Quoi qu'il en soit, ils n'en montrèrent rien et le dîner se passa on ne peut plus agréablement. Au cours de la conversation, Henry me confia qu'il avait été surpris d'entendre sa fille parler d'un jeune homme répondant au nom de Delladrière. Il précisa alors qu'il avait lui-même instruit un homme du même nom, à son école militaire. J'en conclus qu'il devait s'agir de mon frère Isidore et, à la mention de son prénom, Henry m'offrit un sourire entendu. Il m'avoua alors qu'Isidore avait été un élève très prometteur et qu'il avait récemment été promu au grade de capitaine de la garde nationale. La nouvelle me fit vivement plaisir. J'avais toujours considéré que mon frère méritait de voir ses efforts récompensés. Cependant, je pris soudainement conscience que si je continuais à défendre mes petites idées libérales, nos chemins pourraient finir par se croiser de façon plutôt fâcheuse.

Puisque nous en venions à parler de son métier, j'en vins à demander au Général ce qu'il pensait des événements qui ébranlaient la capitale. Sa réponse fut alors des plus surprenante. Il m'avoua être sincèrement désolé de voir la misère se répandre comme une traînée de poudre dans les rues et, bien que ces propos étaient sujets à interprétation, je compris qu'ils étaient guidés par un véritable sentiment altruiste. Tout de même interloqué, je décidais de lancer le débat pour tenter de déceler le fond de sa pensée. Il me fit ainsi comprendre, à travers un jeu de réponses subjectives, qu'il n'approuvait pas vraiment les méthodes qu'on lui faisait appliquer au sujet des révoltés. J'en fus véritablement décontenancé. C'était bien la première que j'entendis parler d'un officier militaire qui critiquait, même subtilement, l'ordre établi. Toutefois, sa franchise ne pouvait signifier qu'une chose. Il avait certainement déjà compris de quel bois j'étais fait, et ne voulait pas insulter mon intellect en se cachant

derrière une image idoine. Il me fit également comprendre qu'il savait pertinemment comment aboutissaient de telles périodes de trouble, et ses yeux trahirent alors toute son inquiétude.

Le repas se termina sans que, bien heureusement, d'autres révélations de ce genre viennent perturber mon fragile équilibre mental. Les Rochefort étaient des hôtes remarquables, et leur table était un réel plaisir pour les sens. Après le dîner, Henry s'éclipsa en prétextant qu'il avait quelques affaires urgentes à terminer et sa femme ne tarda pas à disparaître à son tour. M'appêtant alors à partir, je fus retenu sur le perron par la fringante Lise. Après avoir échangé quelques politesses de convenance, je lui avouai avoir malencontreusement oublié de lui ramener son mouchoir. Elle s'empourpra légèrement et me rétorqua qu'il nous faudrait donc nous revoir pour que je puisse m'acquitter de ma dette. J'acquiesçais d'un sourire qui se voulait d'être charmeur, et quittai la résidence des Rochefort. Je pris alors doucement conscience que je jouais un jeu dangereux avec la charmante Lise. D'autant que c'était certainement elle qui allait finir par payer le plus cher tribut de ce petit ludisme. Mais après tout, je n'étais qu'un jeune homme de dix-sept ans qui ne pouvait s'empêcher d'être flatter qu'une jeune femme, aussi distinguée que Lise, puisse lui porter de l'intérêt.

A TÂTONS

Plusieurs semaines s'écoulèrent paisiblement, ce qui nous menait désormais à la mi-octobre de l'an 1847. Un jour, Jules Riou vint me voir afin que nous puissions avoir une petite conversation privée. Je le suivis aussitôt, tout en me questionnant sur le soudain intérêt qu'il me montrait. Surtout que c'était la première fois qu'il m'adressait la parole depuis la fois où nous nous sommes présentés. Il m'apprit alors que la suractivité qui régnait depuis quelques temps au « Café du pont », était due à l'organisation d'une grande révolte qui aurait lieu le samedi 27 de ce mois. Il m'expliqua que son groupe, qu'il nommait désormais clairement « L'international », comptait soulever plusieurs quartiers de Paris afin de pouvoir faire front à la garde nationale. Étant devenu leur meneur le plus efficace, ils avaient placé tous leurs espoirs sur la participation de Louis. Ce dernier avait reçu l'ordre d'enflammer la population du « petit châtelet », et de la mener tout droit vers les quartiers riches afin d'y faire entendre la colère du peuple. Louis se devait alors d'être suffisamment convaincant, pour que les meneurs des autres quartiers se servent de son exemple afin d'inciter le maximum de personne à les suivre. Tout Paris se rebellerait alors et, à l'instar de la révolution de 1789, rien ne pourrait empêcher la monarchie de Louis-Philippe de tomber. Cette nouvelle était plutôt bonne, mais elle promettait également une période trouble où de nombreux conflits verraient certainement le jour. J'étais néanmoins assez content que la tyrannie des monarques de France, puisse enfin prendre fin.

Jules m'avoua cependant être assez inquiet. Il craignait que le cri de guerre de Louis ne soit pas suffisamment entendu, et que seul le quartier du « petit châtelet » se soulève. Mais plus que tout, il avait peur que dans son ardeur, mon ami n'ait pas la sagesse de rebrousser chemin au cas où leur révolte échouerait. Étant lui-même l'un des meneurs des autres quartiers, Jules était donc dans l'incapacité de guider Louis dans cette épreuve. C'est pourquoi il me demanda de seconder ce dernier afin qu'en cas extrême, il ne commette pas une erreur qui pourrait compromettre l'avenir de la révolution. Cette proposition m'ayant littéralement pris de court, je lui demandais quelques instants de réflexion avant de lui donner ma réponse. Mais je devais avouer que sa requête avait un côté prévisible. Je connaissais bien ce défaut qu'avait Louis de pas admettre sa défaite. J'en avais d'ailleurs suffisamment fait les frais lors de notre première rencontre. Je partageais donc le point de vue de Jules concernant l'inéluctabilité de la décision qu'allait prendre Louis si sa révolte ne n'élatait pas comme il le souhaitait.

Ma décision prise, j'assurai à Jules qu'il pouvait compter sur ma participation à cette émeute. Je précisais toutefois que c'était uniquement pour aider mon ami en cas d'incident. Satisfait, Jules m'intima d'en discuter avec ce dernier afin qu'il me prépare au mieux pour le jour de révolte. L'affaire entendue, nous nous apprêtâmes

à nous quitter lorsque je remarquai un détail fort troublant sur l'aspect de mon interlocuteur. Cela faisait un bon moment que nous discourions, et la température avait considérablement augmenté dans l'espace exigü de la pièce. Jules avait ainsi, sans s'en rendre compte, déboutonné le col de son long imperméable laissant entrevoir quelques centimètres de peau nue au-dessous. Je n'y avais tout d'abord pas pris garde, mais je finis par m'apercevoir qu'il paraissait être couvert de cicatrices. N'étant pas un spécialiste je ne sus pas vraiment à quoi m'en tenir, mais cela ressemblait fort à de l'auto-scarification. Jules finit par remarquer mon intérêt et referma aussitôt son col en se détournant de mon regard. Par politesse, je décidais de m'éclipser, mais j'eus ensuite beaucoup de peine à chasser cette troublante révélation de mon esprit.

Ce n'est que bien plus tard, alors que nous discourions calmement avec Louis, que je pus aborder le sujet avec sérénité. Nous venions de convenir de la marche à suivre lors de la révolte de Samedi, et mon ami avait été heureux d'apprendre que je me joignais à lui pour cet événement qu'il qualifiait de « tant attendu ». Pour ma part, je modérais mes sentiments. N'ayant pas réussi à lui avouer les réelles motivations qui m'avaient poussé à l'accompagner, j'avais en quelque sorte l'impression de trahir notre amitié. Quoi qu'il en soit, Louis m'avoua qu'il avait lui aussi déjà remarqué d'étranges cicatrices sur le corps de Jules. Il ajouta que, lorsqu'il lui arrivait d'en apercevoir, elles étaient souvent purulentes. Comme si elle se réouvrait continuellement. Pour sa part il avait toutefois décidé de ne pas y prêter plus attention, et remarqua que nous avions tous nos petits problèmes personnels. Alors, puisqu'il m'affirmait que cette vilaine habitude n'avait jamais affecté sa valeur au sein de « L'international », je décidais de faire confiance en son jugement.

Ce détail réglé, il restait encore un chose qui m'interpellaient. La révolte avait pour but d'amener le peuple de Paris face aux hommes qui l'appauvissait. Cela impliquait donc que les principales émeutes allaient se dérouler dans le centre de la capitale. Seulement, il se trouvait qu'il avait là-bas des personnes qu'il m'aurait déplu de voir maltraitées par les foules en colère. Mon inquiétude se faisant sentir, Louis me demanda ce qui me tracassait tant. Ayant déjà trop de secrets à lui cacher, je pris la décision de lui avouer ma relation ambiguë avec Lise de Rochefort. Il ne cacha pas sa surprise mais, mes sentiments pour Berthe ne lui étant pas inconnus, il eut toutefois la courtoisie de ne pas m'en faire la remarque. Il se montra par contre, bien plus préoccupé d'apprendre que je côtoyais la fille du général de la garde nationale, que de m'aider à trouver une solution pour la préserver des émeutes. Ce n'est qu'après plusieurs minutes de débats houleux, qu'il convint qu'il me revenait la charge d'essayer de la prévenir. Néanmoins, il souligna avec insistance le fait que Henry de Rochefort ne devait à aucun prix deviner nos plans.

C'est donc ainsi que, deux jours plus tard, je réussis à obtenir un entretien secret avec la douce Lise. Cela se passa en début de soirée dans un petit parc public près de

la cathédrale Notre Dame. Lise était emmitouflée dans une écharpe qui lui masquait la majeure partie le visage. Elle semblait aussi surprise que désespérée de devoir se présenter à ce rendez-vous. Elle m'assaillit donc d'une multitude de questions sur mon engouement soudain. Ne voulant pas faillir à mon devoir, je décidais d'ignorer ses interrogations pour en venir directement au fait. Je lui expliquais que notre entretien n'avait rien d'un rendez-vous amoureux. Qu'elle devait, sans plus attendre, partir avec sa famille aussi loin que possible de la capitale. Elle ne comprit bien évidemment pas pourquoi je lui faisais une telle requête, d'autant que mon ton insistant n'alla pas pour la rassurer. La voyant au bord de la panique, je lui posais une main amicale sur la joue, et lui avouais que j'aurais vraiment voulu lui éviter cette situation. J'ajoutais qu'il lui fallait néanmoins me faire confiance, en lui jurant que ce n'était que pour son bien. Elle détourna alors son regard et je sentis des larmes couler le long de ma main. Ce n'est qu'après un silence, qui me sembla durer une éternité, qu'elle me promit de faire tout son possible pour accéder à ma requête. Elle me refit alors face en me déclarant l'avoir énormément déçu. Elle me rappela que j'avais toujours un objet lui appartenant, et qu'il me faudrait le lui rendre au plus vite. L'instant d'après, elle se détourna et s'enfuit sans même m'avoir regardé. Sa remarque me troubla profondément, et je ne savais trop qu'en penser. Cependant je me sentais désormais rassuré. Alors, tout en la regardant s'éloigner, j'en vins à espérer que j'avais au moins pu réussir à la préserver.

UN COMBAT JUSTE ?

Le matin du samedi 27 arriva enfin. Louis était en pleine effervescence, et je dois avouer que je me sentais moi-même grisé par la perspective de ce que nous allions accomplir. Ces derniers jours, notre amitié s'était trouvée renforcé par cette cause que nous allions mener, pour la première fois, de concert. Pour mon ami, il ne faisait aucun doute que la révolution était en marche et qu'enfin, la France allait être libérée du joug des monarques. Il ne cessait de me répéter que la misère et les injustices allaient prendre fin grâce à nos actes héroïques, et son engouement finit par devenir communicatif. Toutefois, les avertissements de Jules retenant toute mon attention, je m'efforçais de garder mon naturel pragmatisme en vue des épreuves qu'il nous faudrait surmonter.

C'est ainsi qu'en ce matin d'automne 1847, nous nous mîmes en route le cœur gonflé d'espoir. Au fur et à mesure de notre avancée, plusieurs membres appartenant à « L'international » vinrent nous rejoindre en emportant avec eux des dizaines de miséreux dans leurs sillages. Si bien qu'avant d'arriver à la place St Michel, nos rangs emplissaient déjà la large avenue St Germain. Pour ma part, je n'avais jamais vu autant de personnes réunies en un seul endroit. Je dois avouer que le spectacle était véritablement impressionnant. Alors, tandis que Louis montait sur la fontaine et commençait un discours passionné, je pris soudainement conscience que nous avions une véritable armée à nos côtés. Les paroles de mon ami devenant de plus en plus cinquantales, j'arrivais presque à sentir la fureur grandissante des miséreux emplir l'atmosphère. Je ne tardais alors pas à être, à mon tour, galvanisé par les protestations libertaires que vociféraient Louis.

L'allocution de mon ami étant arrivée à son point culminant, il déclencha alors l'assaut. Soudain, il fut illuminé par un rayon de soleil qui parvint à filtrer à travers les épais nuages qui nous menaçaient de leurs déluges. Devant cette étrange vision de Louis baigné de lumière pointant son drapeau rouge vers le Louvre, je fus alors pris d'une étrange léthargie. D'indéfinissables sons me parvinrent subitement aux oreilles. Ils se transformèrent bientôt en une voix féminine qui éveilla aussitôt des souvenirs que ma raison avait depuis longtemps choisi d'oublier. Cette voix invoquait les vers de l'apocalypse selon St-Jean et, à ma grande surprise, il me semblait être le seul à les entendre. La foule se mit alors en marche. Je la suivis tout en me faisant bercer par cette mélodie macabre, qui avait tant bouleversé ma jeune enfance. J'étais comme hypnotisé. A la fois conscient de cette force en mouvement qui grondait sa colère, et en même temps totalement détaché de cette menace qu'on m'avait chargé de contenir. Louis vint à mes côtés et me pris par le bras. Nous menâmes ainsi, de concert, la foule vers le pont Neuf. Louis semblait être à l'apothéose du plaisir. Tout son être rayonnait de cette étrange ferveur qu'il nous avait transmise. Moi-même, je me sentais comme libéré. Les cantiques religieux qui

résonnaient dans mon crâne réveillaient ma foi perdue, et me redonnaient espoir quant aux puissances qui veillaient sur nos pauvres âmes égarés.

Puis, alors que nous traversions enfin le pont qui nous séparait de notre destination, ce fut la désolation. Se dressaient devant nous une centaine d'homme de la garde nationale. Ils étaient parfaitement alignés en nous mettant en joue de leurs fusils à baïonnette. Cela me glaça aussitôt le sang, et me fit oublier par la même occasion la soudaine ferveur qui m'avait envahi. Me tournant alors vers Louis, les pires craintes que je nourrissais quant à l'issue de cette révolte, rejallirent aussitôt. Je vis dans ses yeux se refléter l'image des centaines de miséreux en train de se jeter sur les fusils crachant leurs flammes mortelles. Angoissé, je jetais des coups d'œil anxieux autour de moi et constatais que la foule était tout aussi terrifiée que moi. Le lourd silence fut alors brisé par la puissante voix dominatrice de Louis. Il les incitait à ne pas faillir. Il prétextait que leur nombre écraserait leurs adversaires, qu'il suffisait de charger comme un seul homme. Le pire fut alors qu'ils semblaient tous prêts à le croire.

Sans perdre un instant de plus, je pris l'un des drapeaux couleur sang et sautais sur l'un des parapets du pont. Tout en l'agitant, j'ordonnais à la foule de se disperser. Je leur hurlais que la lutte était vaine et que chacun devait préserver sa vie pour un combat à venir. A ma grande surprise, ma voix surmonta celle de Louis et mes paroles semblèrent être entendues. S'ensuivit alors un moment d'hésitation où chacun semblait peser chacune des deux alternatives. Ce fut la raison qui l'emporta. Les miséreux se dispersèrent et la foule sembla alors s'effondrer sur elle-même. Louis me lança aussitôt un regard horrifié. Un regard où l'on pouvait lire toute la trahison que mes actes signifiaient. Un regard qui me blessa plus profond qu'une lame finement maniée ne l'aurait fait. Louis sortit alors son pistolet et sembla être prêt à se vouloir se dresser seul, face à la centaine de soldat qui nous faisait face. Sachant qu'il en était tout à fait capable, je me jetais de tout mon poids sur lui. Nous tombâmes à terre mais Louis, plus déterminé que jamais, se releva aussitôt pour refaire face à nos ennemis. M'agrippant à lui, je tentais vainement de le raisonner mais dans sa folie, il ne put rien entendre. Je dus alors me résigner à demander de l'aide parmi les autres membres de « L'international ». Ils parurent tout d'abord réticents d'avoir à barrer la route de leur meneur. Mais ma panique dut se faire sentir et, devant le ton dénoué de compromis que j'employais alors, ils finirent par s'exécuter. Saisissant ensemble Louis, nous pûmes enfin fuir ce chaos.

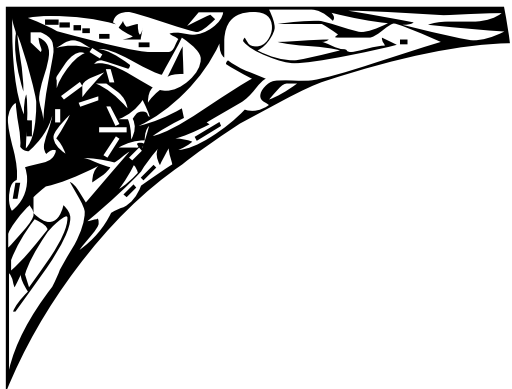
Mon attention fut soudainement attirée par une silhouette familière qui se démarquait du reste de la foule. Je crus tout d'abord avoir eu une hallucination, puisqu'il m'avait semblé reconnaître le si caractéristique manteau de cuir de Jules Riou. Afin d'en avoir le cœur net, je décidais de m'approcher de l'inconnu. Ce dernier s'éloigna précipitamment, alors qu'il ne me restait plus que quelques mètres à parcourir pour le rejoindre. Toutefois, même à cette distance, et malgré la foule

délirante qui s'agitait autour de nous, je n'avais désormais plus aucun doute sur l'identité de l'individu. Ce même homme qui m'avait chargé de veiller sur le bon déroulement de cette révolte, en prétendant ne pouvoir être présent aux côtés de Louis. J'étais complètement désespéré, je n'arrivais pas à comprendre les motifs de son mensonge. D'autant que ce mystère venait s'ajouter à celui de l'arrivée si rapide de la garde nationale, sur les lieux de l'émeute. Je n'y comprenais plus rien, mais une chose était sûre, il me faudrait rapidement avoir des réponses. Toutefois, l'heure n'étant pas à la spéculation, je rejoignis mes compagnons qui escortaient Louis jusqu'à notre retraite.

C'est ainsi que nous rentrâmes au « petit Châtelet » tout en soutenant le pauvre Louis, tellement désespéré, qu'il n'arrivait plus à tenir debout. Une fois au calme dans notre petite chambre au foyer Grandier, je m'efforçais de lui remonter le moral. Ce fut d'ailleurs loin d'être chose aisée, tant ce dernier reprit rapidement du poil de la bête. Il était remonté comme un lion qu'on aurait dérangé en plein repas. De son point de vue, j'avais trahi sa confiance et étais le seul responsable de l'échec de la révolte. Je défendis alors ma cause et le débat qui s'ensuivit fut des plus houleux. Ce ne fut qu'après plusieurs heures de polémique, que je pus enfin parvenir à lui faire accepter la situation de façon objective.

J'étais complètement exténué mais, ne voulant pas le laisser culpabiliser, je lui fis alors part de mes doutes sur les motivations de « L'international ». Je décidais de lui avouer en détails le contenu du petit entretien privé que j'avais eus avec Jules quelques jours avant l'émeute. Je lui affirmais ensuite être certain d'avoir aperçu ce dernier parmi la foule, juste avant de nous enfuir. Louis ne comprenait pas plus que moi les raisons de tous ces mystères. Toutefois, il ne faisait aucun doute qu'il avait une entière confiance en la dite organisation. Il m'expliqua que son véritable dirigeant se nommait Paseal, et que Jules n'était que son subalterne. Louis m'avoua qu'il n'avait lui-même eu directement affaire à lui, qu'en de rares occasions. D'après lui, cet homme étant à l'origine de tout, et il nous faudrait donc remonter jusqu'à lui si nous voulions avoir de plus amples explications.

Une soudaine intuition me fit alors me souvenir de l'étrange impression que j'avais ressentie, lorsque j'avais passé la porte de la pièce secrète du « Café du pont ». Je m'étais senti comme observé, et avais conclu qu'une tierce personne était présente lors de mon entretien. Il se pourrait donc bien que ce soit ce dénommé Paseal, qui m'ait épié dans l'ombre. Louis m'avoua alors connaître son adresse, et précisa qu'en nous y rendant au plus tôt, nous aurions sans doute une chance « d'obtenir un entretien ». La soudaine et respectueuse bienséance de Louis éveilla aussitôt ma curiosité. Je m'étais plutôt attendu à l'entendre déclarer que nous enfoncerions sa porte à mains nues, si ce dernier ne voulait pas nous entendre. N'étant pas dans ses habitudes de le voir faire preuve d'autant de convenance, mon intérêt pour cet énigmatique Paseal s'en retrouva donc d'autant plus grandi.



Chapitre Quatrième

Tumultueux quotidien

Nous oeuvrons dans le noir.

Nous nous efforçons de combattre le mal qui ne vise qu'à nous détruire.

*Mais, si le destin est le moteur d'un homme, ce combat n'est pas un choix ;
c'est un devoir.*

*Parfois le poids de cette charge nous fragilise, brisant alors la fragile
forteresse de notre esprit, ouvrant la porte aux monstres de l'enfer.*

*Et nous nous retrouvons seuls face à l'abîme, devant le visage grimaçant de
la folie.*

Howard Gordon - Le visage de l'horreur (X Files)



LE MYSTÉRIEUX PASCAL

Ce ne fut que tôt dans la soirée que nous arrivâmes devant la demeure du fameux Pascal. La bâtisse tenait plutôt du manoir en comparaison avec les autres résidences du quartier. Son architecture du XVIII^{ème} siècle n'était d'ailleurs pas sans me rappeler celle de la résidence Delladrière. Jules Riou était posté devant la porte d'entrée et son attitude montrait clairement qu'il attendait quelque chose. Ainsi, lorsque nous approchâmes, il nous héla sans ménagement tout en affichant une évidente joie. Surpris nous cessâmes d'avancer, mais il vint quand même à notre rencontre. Toujours aussi heureux de notre venue, il entreprit d'enlacer amicalement Louis. Après leur accolade, qui semblait avoir quelque peu revigoré mon ami, il lui présenta des excuses pour ne pas lui avoir fait entièrement confiance. Puis, malgré le regard haineux que je lui lançais, il me félicita pour ma participation au bon déroulement de l'émeute. Je m'apprêtais alors à le bombarder de questions, mais il m'interrompit en déclarant que le temps des explications allait bientôt venir. Pour le moment, il se contenta de nous avouer qu'il était particulièrement satisfait de l'aboutissement de la révolte. Cette révélation venant s'ajouter à ses explications évasives, je commençais à sentir la moutarde me monter au nez. Jules dut alors s'en apercevoir puisqu'il s'empressa d'ajouter qu'il était temps pour moi de rencontrer Pascal. D'après lui, ce dernier serait le seul à même de répondre clairement à mes questions.

Jules se posta alors devant l'énorme porte en chêne de l'entrée et fit jouer la cognée afin que quelqu'un vienne nous ouvrir. Un étrange personnage apparut alors dans l'embrasure d'un portillon qui avait été taillée à même la porte. Je m'étais naturellement attendu à rencontrer un major d'homme habillé du costume traditionnel de cet office. Nous nous retrouvâmes pourtant en face d'un jeune garçon d'une douzaine d'année à peine, dont la simple robe de bure noire donnait une connotation spectrale à son teint blafard. L'habit n'était d'ailleurs pas s'en me rappeler celui que j'avais moi-même porté lorsque j'étais dans les ordres. Les traits de son visage étaient fins et lisses comme ceux d'un chérubin. Mais ce qui dénotait le plus chez cet enfant, était son regard. On pouvait y déceler une vive intelligence, doublée d'une grande perspicacité. En bref, cet angelot possédait un étrange magnétisme qui me faisait complètement oublier la singularité de son apparition. Lorsqu'il nous invita à entrer, je pus noter que Louis semblait lui aussi vivement impressionné par la prestance du garçon. Il est vrai que ses yeux avaient une façon de vous fixer qui mettait indéniablement mal à l'aise. C'était comme si, par ce simple regard, il arrivait à lire au plus profond de votre être.

Après avoir traversé le hall, le jeune garçon nous guida jusqu'à un vieil escalier de bois massif et commença son ascension. Nous arrivâmes alors dans une immense bibliothèque qui semblait occuper toute la surface de l'étage. D'après le rapide coup

d'œil que je pus jeter, les ouvrages dont regorgeaient les étagères devaient tous être aussi vieux que la bâtisse qui les abritait. La décoration murale, principalement constituée de tableaux et de tapisseries de grands maîtres, décrivaient des scènes champêtres de plusieurs époques différentes. Les couleurs dominantes étaient le bordeaux, l'or et le bleu roi. Ce qui n'était d'ailleurs pas sans rappeler les décorations nobles, de la période pré-révolutionnaire. Une forte odeur de poussière et de papier moisi venait ajouter une note de vétusté à l'ensemble. Par endroit l'odeur était d'ailleurs si oppressante, qu'on aurait pu croire qu'un animal était mort dans un coin de la pièce. Mais le plus dérangent, restait sans nul doute la myriade d'oiseaux empaillés qui étaient accrochés au plafond. D'autant que leurs regards livides portaient tous vers l'unique bureau de la pièce. Derrière celui-ci, se détachait une silhouette massive et voûtée qui semblait absorbée dans son travail.

Peu après notre arrivée, l'homme posa sa plume et demanda au jeune garçon, qu'il nomma Séraph, de bien vouloir nous laisser. Ce dernier s'exécuta immédiatement en refermant la porte de la pièce derrière lui. L'homme se présenta sous le nom de Pascal Guyodt et semblait visiblement ravi de faire ma connaissance. La pièce n'étant éclairée que par quelques lampes à gaz réglées sur une faible intensité, j'eus le plus grand mal à discerner les traits de notre interlocuteur. Néanmoins, je jugeais qu'il devait être âgé d'une soixantaine d'année, et semblait plutôt bien portant. Il arborait une barbe blanchâtre mal entretenue. Il était vêtu d'une façon très rudimentaire qui ne reflétait aucune référence particulière. L'épaisse couverture de laine, qu'il resserrait sur sa poitrine, renforçait un peu plus une certaine attitude casanière. Toutefois, son regard était empli de condescendance et le ton calme de sa voix avait quelques chose d'apaisant. Par contre, son hygiène semblait plutôt mauvaise. J'en conclus cependant qu'il devait préférer concentrer son énergie à son travail plutôt qu'à son confort personnel.

En m'asseyant, je jetais un rapide coup d'œil à mes compagnons et fus assez surpris de constater que Jules était littéralement figé. Son regard anéré et sa posture raide le faisaient ressembler à un soldat au garde à vous. Quant à Louis, il semblait vivre un véritable cauchemar. Complètement livide, il se dandinait maladroitement sur sa chaise. À sa façon d'éviter le regard de Pascal, il était évident qu'il nourrissait une véritable crainte envers lui. En y regardant plus en avant, je pus même remarquer qu'il se tenait nerveusement le pénis. Tout à fait à l'instar d'un enfant se faisant gronder par son père. De son côté, Pascal semblait rassembler ses pensées. Ce ne fut qu'après un long silence, apparemment pesant pour chacun d'entre nous, qu'il commença à parler. Il fit un résumé précis du déroulement de la révolte, en insistant fermement sur le drame qu'avait faillit engendrer Louis. Son récit était rude et sa description des faits sanglante. Si bien qu'au cours de son discours, je sentis un frissonnement glacial me parcourir l'échine. Quant à Louis, il se tordait de plus en plus nerveusement sur sa chaise. Alors, lorsque Pascal le fixa droit dans les yeux, mon ami parut comme écrasé sous le poids de la culpabilité. Au

même moment, une odeur d'urine se fit cruellement sentir. Horriblement gêné pour mon ami, je commençais à me demander où tout cela allait finir par nous mener. Toutefois, le ton de Pascal se radoucit subitement lorsqu'il expliqua qu'il voulait juste qu'il prenne conscience de la pleine étendue de son échec. Il ajouta qu'il lui faudrait rapidement mûrir, car l'avènement de la République ne devait souffrir d'aucune erreur de jugement. Il marqua ensuite une courte pause puis, d'un revers de la main, l'enjoignit à se changer en indiquant la direction de la porte. Il ajouta alors à l'attention de Jules, qu'il désirait avoir un entretien privé avec moi.

Après s'être rassit derrière son bureau, il entama la conversation en me demandant qu'elles étaient mes motivations face au combat qu'il menait. Je lui répondis que je partageais son désir de voir les différentes castes sociales mises au même niveau, en ajoutant qu'un régime républicain me paraissait assez bien adapté pour cela. Toutefois, tout comme je l'avais précédemment fait avec Jules, je lui précisais que je ne me sentais pas encore près à prendre une part active dans une révolution. Il ne cacha alors pas sa profonde déception, mais resta néanmoins attentif à mes questions. Je lui fis donc part de mes doutes sur les méthodes qu'employait son organisation. Sans gêne, il m'avoua alors que la récente révolte avait été organisée dans le seul but de tester les réactions de Louis. Il m'expliqua qu'il comptait beaucoup sur le talent de mon ami, et qu'il voulait être certain qu'il pouvait être vraiment digne de confiance. Ayant eut vent de l'amitié qui nous unissait, Pascal avait alors misé sur ma participation afin de savoir si j'étais capable de le retenir. Il me confia d'ailleurs avoir été très satisfait de mon intervention, et me félicita de la droiture de mes actes. Pour ma part, j'étais beaucoup moins euphorique. Cette mise en scène me laissant un arrière goût de tromperie, je lui rétorquais que la marge d'erreur de sa petite machination me paraissait plutôt audacieuse. Il me rétorqua alors qu'il avait justement demandé à Jules d'être présent, afin de rattraper la situation en cas de bévue de notre part.

Satisfait de sa rhétorique, il en revint au cas de Louis en me déclarant que ses actes n'avaient toutefois pas entaché sa valeur au sein de « L'international ». Il connaissait désormais mieux les limites de son jugement, mais ne remettait en cause ni son talent, ni sa dévotion. Seulement, pour des raisons obscures qui échappent à tout raisonnement censé, Louis semblait préférer mener la révolution de façon violente, plutôt que constructive. C'est pourquoi, étant le seul à être parvenu à modérer sa passion, Pascal m'invita à seconder mon ami dès que j'en aurais l'occasion. D'après lui, si le talent de Louis pouvait être uni à la droiture de mes idées, nous formerions les deux faces d'une pièce qui deviendrait maîtresse, au cœur des bouleversements sociaux qu'il prévoyait. Appréciant sa sincérité, je lui réitérais toutefois mon besoin d'indépendance et de neutralité. Sans me pousser d'avantage à prendre parti pour sa cause, il prit tout de même soin de préciser qu'une révolution n'avait pas uniquement besoin d'hommes d'actions pour aboutir.

UNE PIÈCE DU PUZZLE

Mon entretien désormais clos, je retrouvais Louis près de l'entrée de la résidence de Pascal, alors que le jour disparaissait derrière la cime des toits Parisiens. Etant donné que mon ami avait manifestement décidé de ne pas se changer, j'en conclus qu'il s'était ressaisi et qu'il avait retrouvé de son naturel provocateur. Bien que l'odeur nauséabonde qu'il dégagait entachait le plaisir de retrouver sa compagnie, j'étais toutefois rassuré de voir qu'il avait retrouvé le moral. Je n'arrivais toujours pas à comprendre pourquoi il avait eu une telle réaction devant Pascal. On aurait dit que la peur de son courroux lui avait été si insupportable, qu'il en avait perdu tout contrôle. Pourtant, Pascal semblait être un homme sympathique. Un peu étrange certes, mais d'une correction et d'une éducation à faire pâlir la plupart des nobles que j'avais croisés au long de mon existence.

Au moment où nous nous apprêtions à déboucher sur la rue Saint Denis, j'aperçus soudainement la silhouette d'un homme qui nous épiait depuis l'angle d'une ruelle adjacente. D'ordinaire, j'aurais certainement eu la patience d'ignorer, une fois de plus, cet incessant espionnage, mais la fatigue que j'avais accumulée tout au long de cette harassante journée, avait à tel point aiguïté mes nerfs, que je me lançais aussitôt à la rencontre de l'espion. Louis, comprenant vite la raison qui me faisait traverser l'avenue à vive allure, ne tarda pas à être sur mes talons. Évidemment, l'homme ne fut pas tenté d'avoir un « petit entretien » en notre compagnie, et prit immédiatement ses jambes à son coup. S'ensuivit alors une course poursuite, dans les ruelles du quartier du Châtelet. Quartier que le bougre semblait d'ailleurs connaître sur le bout des doigts, ce qui lui procurait une indéniable avance. Mais c'était sans compter sur mes nombreuses heures d'entraînements qui m'avaient doté d'une endurance à toute épreuve.

Je finis par me retrouver bientôt à sa hauteur et, profitant qu'il ralentissait pour tourner à un carrefour, je me jetais sur lui pour le plaquer au sol. Le choc fut rude, d'autant que nous avions tous deux atteint une bonne vitesse. J'eus toutefois le réflexe de me servir du corps de mon adversaire pour amortir ma chute. Cependant, qu'elle ne fut pas ma surprise lorsque ce dernier se releva instantanément. Constatant que l'impact semblait ne l'avoir aucunement blessé, je bondis à mon tour sur mes pieds tout en tirant mon épée de son fourreau. Lui faisant désormais face, j'entrepris de le menacer de mon arme afin de l'empêcher de fuir à nouveau. Toutefois, malgré ma convaincante admonestation, il se rua tête baissée dans ma direction. De deux choses l'une soit, il voulait tester ma détermination à me servir de mon arme soit, il était complètement inconscient. Quoi qu'il en soit, sans hésiter un seul instant, je lui portais un violent coup au niveau de son bras droit afin de stopper son élan. Ma

lame pénétra profondément toute la longueur de son avant-bras et un important filet de sang commença à s'écouler de la plaie. Pourtant, il ne stoppa aucunement sa charge, et il vint me percuter de plein fouet. Déstabilisé, je perdis alors l'équilibre et me retrouvais allonger sur le dos. M'apprêtant à engager un combat de lutte, je fus alors témoin d'un étrange phénomène. Malgré sa chute, mon adversaire effectua une sorte de pirouette arrière qui le fit retomber miraculeusement debout, solidement appuyé sur ses deux jambes. L'étrangeté de son mouvement donnait une impression de surnaturel. Mais le plus étonnant, était que sa blessure semblait s'être subitement refermée. Si une fine cicatrice ne l'avait pas remplacée, j'aurais même pu douter que mon coup ait véritablement fait mouche.

Je me retrouvais donc dans une posture fort fâcheuse. Pourtant mon adversaire ne semblait pas vouloir en profiter. Au contraire, il s'apprêtait même à reprendre sa fuite lorsqu'une forte détonation figea son élan. Me retournant, je tombais nez à nez avec un filet de fumée qui s'échappait du canon d'un revolver que pointait Louis. Rassuré, mon regard se porta de nouveau sur l'homme que j'avais poursuivi, et l'aperçut étendu à même le sol dans une mare de sang. À bout de souffle, il semblait gravement blessé. Ce qui ne manqua d'ailleurs pas de me surprendre puisque jusqu'à présent, il n'avait montré aucun signe de fatigue. Après le passage de la balle qu'avait tiré Louis, sa poitrine n'était plus qu'une plaie anormalement sanguinolente. De plus, le coup que je lui avais porté était à nouveau visible et saignait abondamment. Étrangement, cela donnait l'impression que ses blessures n'étaient apparues que lorsqu'il s'était retrouvé dans un état critique.

Toutefois, il ne semblait ressentir aucune peur. Il affichait même un sourire aussi dédaigneux que narquois, à notre rencontre. Ignorant sa provocation, je m'apprêtais à lui prodiguer quelques soins rudimentaires afin d'essayer d'arrêter son hémorragie. Mais subitement, une voix autoritaire m'intimant de ne pas le toucher, résonna dans la sombre ruelle. L'atypique silhouette de Jules Riou se détacha alors de la pénombre. D'un regard, il me fit comprendre qu'il prenait les choses en main. Il se pencha alors vers l'inconnu qui perdit d'un seul coup toute assurance. Son masque confiant désormais tombé, il semblait autant terrorisé que désespéré, face à la soudaine présence de notre supérieur. Nous remerciant, Jules nous demanda de quitter instamment les lieux. Louis obéit sur-le-champ mais pour ma part, je ne fus pas aussi résigné que mon ami. Je n'avais quand même pas couru tous ces risques pour repartir sans en apprendre un peu plus sur ces comploteurs qui ne cessaient de m'espionner. Compréhensif, Jules me lança alors le portefeuille de l'individu en me déclarant que j'y trouverais toutes les informations que je cherchais. Devinant que ce serait le seul geste qu'il daignerait m'accorder, j'emboîtai le pas de mon ami sur le chemin du retour.

Après avoir rejoint la rue Saint Martin, nous continuâmes notre route jusqu'à un petit parc où nous pûmes nous installer, loin des regards indiscrets. En étudiant les

papiers de notre adversaire, nous découvrîmes qu'il appartenait à la garde nationale. A ma grande surprise, il semblait que son supérieur hiérarchique n'était autre que Richard de Saint-Denis. J'expliquais alors à Louis les circonstances qui m'avaient amené à rencontrer ce dernier, tout en prenant soin de préciser qu'il était, à n'en pas douter, un fervent ennemi de notre cause. Nous commençâmes à nous interroger sur les tenants et les aboutissants de cette découverte, lorsque nous entendîmes la voix d'un enfant nous appeler. Il s'agissait du jeune Renaud qui, à bout de souffle, nous déclara qu'il nous cherchait depuis des heures. Il nous apprit alors qu'un terrible malheur avait eut lieu au « Café du pont ». Apparemment, un groupe de soldats de la garde nationale avait perquisitionné les lieux, et avait commencé à interroger les habitués au sujet de « L'international ». Ayant facilement réussi à s'enfuir, Renaud était donc directement parti à notre recherche. Toutefois, le temps avait joué en notre défaveur, et il nous avoua que des rumeurs couraient déjà sur le saecage du bar. Notre réaction fut unanime. En un échange de regard, nous nous lançions en direction de ce lieu si cher à nos cœurs.

RETOUR A LA REALITE

Nous arrivâmes au café, peu de temps après. Seulement, avant de pouvoir nous rendre compte de la pleine étendue des dégâts, il nous fallut tout d'abord forcer un passage à travers la vingtaine de curieux qui s'était amassée autour de la scène. La vision qui s'offrit alors à nos yeux, brisa littéralement tous nos espoirs. Il ne restait plus du « Café du pont » qu'un immense tas de cendres. Les lieux étaient si méconnaissables qu'on aurait pu douter qu'une brasserie y ait un jour tenu enseigne. Les pompiers ayant fini leur travail, il ne nous restait plus qu'à nous résigner à accepter notre impuissance. Parvenant à nous rapprocher, nous réalisâmes que cinq corps avaient été retrouvés parmi les décombres. L'un d'eux était, à n'en point douter, celui de Horace. Il semblait avoir été épargné par les flammes, mais il ne faisait aucun doute que les auteurs du crime en avaient voulu ainsi, afin que l'on puisse l'identifier facilement.

Le corps couvert de cicatrices et de lacérations, désignait clairement que ce n'était pas l'incendie qui avait eut raison du tenancier. Louis était dépité. Il prit le corps de l'homme qu'il considérait comme son père, et le serra fermement entre ses bras. Tout en se laissant aller aux larmes, il ne manqua pas de psalmodier une infinité de juron à l'encontre de ceux qui avaient commis cette atrocité. Les quatre autres corps étaient à tel point calcinés, qu'ils devinrent impossible à identifier. Toutefois, il était clair qu'ils avaient été affreusement mutilés avant d'être brûlés vifs. A l'idée que ma chère Berthe puisse faire partie de l'un d'eux, je sentis mes nerfs tressaillir. Parfaitement conscient que si je ne me reprenais pas rapidement, je n'allais pas tarder à perdre totalement la raison, je me ressaisis en me raccrochant à l'idée qu'elle devait certainement avoir réussie à s'en sortir. Parvenant à me convaincre qu'il ne pouvait en être autrement, je partis donc inspecter les environs à la recherche d'un des habitués du bar, afin d'obtenir le plus amples informations.

Ne tardant pas à reconnaître quelques têtes familières, je conviais discrètement l'un d'eux de me suivre dans une petite rue adjacente. Malheureusement, ce dernier ne put m'en apprendre beaucoup plus, et ses propos ne firent que confirmer mes pires craintes au sujet de la survie de ma bien aimée. C'est à ce moment qu'une femme d'une trentaine d'années vint subitement à ma rencontre. Je reconnus aussitôt Candice, une des prostituées qui travaillait au « Café du pont », qui s'était liée d'amitié avec Berthe. Visiblement soulagée de me voir arriver, elle me déclara m'attendre depuis plus de deux heures. Puis, avant même de me laisser le temps de la questionner, elle me demanda de la suivre sans perdre un instant. Ce n'est qu'après avoir jeter un coup d'œil nerveux aux alentours, qu'elle ajouta qu'une amie de connaissance commune avait un grand besoin de ma présence. Autant dire que je ne me fis pas prier et qu'aussitôt, je me mis en marche vers ce que je croyais alors être une chance inespérée.

Après quelques minutes d'un trajet compliqué à travers les divers bâtiments du quartier, nous arrivâmes aux abords d'un immeuble qui devait abriter les appartements de familles ouvrières. Candice me confia que nous étions rendus, en me désignant une porte d'où s'éleva aussitôt un contingent de voies féminines qui semblaient particulièrement mécontentes. La porte s'ouvrit brusquement, et la femme qui avait volé mon cœur apparut dans son embrasure. Je m'étais jusqu'alors tellement agrippé à l'idée que Berthe était vivante, que j'en avais oublié toute rationalité. Seulement cela n'avait été que chimère, et mon retour à notre bonne vieille réalité fut le choc le plus violent que j'eus à encaisser de toute ma vie.

Berthe avait voulu se présenter à moi le plus dignement possible mais, d'un simple coup d'œil, je compris que cela avait été pure folie de sa part. Son état était à la frontière du supportable. Elle avait le visage complètement contusionné et elle semblait si affaiblie, que le simple fait de se tenir debout devait lui demander un effort extraordinaire. Ma première pensée fut qu'on avait dû la rouer de coups pendant des heures pour qu'elle se retrouve dans un tel état. La simple couverture de laine qu'elle portait masquant difficilement sa nudité, je remarquai que son corps était également couvert d'ecchymoses. A en juger par l'aspect de certaine d'entre elles, j'en conclus qu'elle avait dû être littéralement piétiné par ses assaillants. Je pris alors conscience que ses marques révélaient une abominable vérité ; il était évident qu'elle avait été victime d'une abjecte souillure. Malgré toute la terreur que cela m'inspira sur l'instant, je me rendis rapidement compte que ça ne devait être que l'une des nombreuses facettes, de la torture qu'elle avait dû endurer. Toutefois, le pire restait que son si beau visage avait été marqué à vie par la main de ses bourreaux. Car malgré le fait qu'elle prenait soin de garder ses lèvres boursoufflées bien serrées, je finis par m'apercevoir que ses tortionnaires avaient pris soin de lui briser toutes les dents.

Dans l'espoir de me rassurer, elle essaya d'esquisser l'ébauche d'un sourire, mais la douleur que cela lui causa la fit immédiatement changer d'avis. J'étais tellement abattu que, lorsque je m'approchai d'elle pour la prendre dans mes bras, mes jambes refusèrent de me porter et je vins m'effondrer à ses pieds. Ne pouvant contenir ma détresse plus longtemps, j'éclatais alors en sanglots. Ses amies revinrent alors à la charge en la suppliant de se recoucher afin qu'elle reprenne des forces. Parvenant tant bien que mal à me ressaisir, je me relevai afin de les accompagner jusqu'à son chevet. Je demandai alors à l'une d'entre elle, d'aller à la rencontre de Louis afin qu'il organise le rapatriement de Berthe auprès d'un médecin affilié à « L'international ». Tout en me fixant d'un regard qui se passait de commentaire, Berthe demanda alors à ses amies de nous laisser seuls. Elle m'intima ensuite de me rapprocher et m'offrit un long baiser révélateur de la passion qui nous unissait. A travers ce dernier, elle me fit comprendre à quel point elle avait besoin de mon soutien, et que seul notre amour pourrait l'aider à se sortir de cette tragédie.

J'essayais alors de l'installer le plus confortablement possible, mais son corps semblait n'être devenu que douleur. Dans sa fierté, elle ne s'en plaignit pas une seule fois, mais je sentais bien que sa souffrance devait lui être insupportable et qu'elle était au bord de l'épuisement. Malgré cela, elle me prit tendrement la main et commença à me décrire ce qui s'était passé. Je l'entai de l'interrompre afin qu'elle ne gaspille pas ses forces, mais elle me déclara qu'il me fallait absolument savoir. Elle m'expliqua alors que, tôt dans la soirée, une troupe d'une dizaine d'homme avait subitement fait irruption au « Café du pont ». La plupart étaient des soldats nationaux, mais quelques-uns d'entre eux semblaient également être des civils. Ils commencèrent par interroger rapidement chacun des habitués. Mais, lorsque ce petit examen de routine fut terminé, ils en vinrent bien vite au véritable but de leur intrusion. Ils se mirent alors à tout saccager puis, tandis que les soldats faisaient fuir les clients, les civils saisirent quelques-uns des habitués et commencèrent à les passer à tabac. Horace essaya de s'interposer mais, celui qui semblait être leur chef, lui barra la route en lui assenant de violents coups d'épée. La description de ce dernier finit de m'anéantir. Avec la précision du portait que me dressa Berthe, il ne souffrait aucun doute qu'il s'agissait de Jules de la Rozière. Ce monstre était certainement envoyé par Richard de Saint-Denis et il ne devait pas en être à sa première incursion de ce genre, pour que l'affaire ait été aussi bien menée. Berthe me confirma qu'il agissait avec une parfaite confiance en lui, et qu'il ne semblait aucunement dérangé par l'atrocité des actes qu'il accomplissait.

Puis, alors que je croyais être au comble de l'horreur, elle me décrit ce qu'elle avait à son tour dû subir. Une fois qu'ils eurent sauvagement assassiné le pauvre Horace et massacré la plupart des habitués, De la Rozière ordonna qu'on administre à mon aimée un « traitement spécial ». Le véritable cauchemar commença alors. Tandis que ses hommes la battaient sauvagement, Jules se contenta de l'observer visiblement au comble du plaisir. Puis, désirant pousser le vice à son paroxysme, il ordonna à ses hommes de la violer, et ce à plusieurs reprises. Elle me confia que près de cinq hommes la souillèrent, réduisant ainsi ses derniers espoirs de pouvoir un jour oublier cette journée de terreur. Je pense n'avoir jamais réellement réussi à m'imaginer les souffrances que mon aimée ait eu à endurer en ces instants. Sans compter qu'avec les blessures qu'ils lui avaient préalablement infligées, cet enfer dut lui paraître d'autant plus insupportable.

Décidément Jules semblait être un tortionnaire né et le simple fait qu'un homme comme lui puisse exister sur cette terre, était une véritable injure à l'espèce humaine. Berthe m'expliqua ensuite que l'un d'eux avait décidé d'abrégé ses souffrances mais que De la Rozière ordonna qu'on la laisse en vie. Puis, alors que ses hommes quittaient la brasserie, Jules lui glissa dans le creux de l'oreille des paroles qui resteront à jamais gravées dans ma mémoire. Il lui déclara que sa survie allait causer bien plus de mal que sa dérisoire mort de martyr. Alors, à l'aide de la crosse

de son fusil, il la frappa violemment au visage jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus aucunes dents.

Elle termina ainsi sa douloureuse description et sombra dans un demi-sommeil tourmenté. Peu de temps après, un fiacre s'arrêta devant la bâtisse et Louis en descendit. Il m'apprit alors que tout avait été organisé afin qu'elle reçoive les soins nécessaires, mais qu'il nous fallait partir au plus tôt. Il m'aida donc à la transporter jusque dans la voiture, et nous prîmes aussitôt la route en direction de l'hôpital Ville Dieu. A notre arrivée, le même médecin qui avait soigné ma jambe, vint nous accueillir en nous guidant vers une salle de soins. Cette dernière, installée dans les sous-sols, semblait avoir été spécialement préparé pour ce type d'intervention d'urgence. Après avoir déposé Berthe sur la table d'opération, le médecin nous demanda de sortir et commença son office.

Il ne en fin de la salle d'opération que trois heures plus tard. Il nous déclara avoir fait tout ce qui lui était possible, mais qu'elle aurait besoin de plusieurs semaines de convalescence pour que ses blessures cessent de la tourmenter. Il nous guida alors jusqu'à une chambre de l'hôpital où je pus déposer le corps de Berthe dans un lit confortable. Sachant mon aimée en sécurité, je demandais à Louis de veiller un moment sur elle. Je lui expliquais qu'il me fallait me rendre au plus tôt chez Pascal, afin de tirer toute cette histoire au clair. Mon ami comprit tout de suite mon besoin d'exorciser mes démons, ainsi que mon désir de reprendre le contrôle de mes émotions. C'est pourquoi il s'exécuta sans concession et ce, malgré la profonde peine qui l'affligeait. Je sortis alors de l'hospice tout en fulminant des idées de vengeancees toutes plus cruelles les unes que les autres. Jamais, de ma vie, je n'avais voulu la mort d'un homme. Mais ce soir-là, j'étais comme un prédateur sur la trace de sa proie. Et rien n'aurait pu ébranler ma détermination.

RAGE AU CŒUR

Je sortis de l'hôpital alors que l'aube n'avait pas encore pointé ses rayons dorés sur la capitale. Il me fallut une bonne demi-heure de marche pour rejoindre le quartier de la résidence Guyodt, mais le temps n'avait déjà plus de prise sur moi. J'étais totalement perdu dans les abîmes de ma conscience. Ma haine qui me brûlait les entrailles, finis bientôt par se transformer en une rage bestiale qui m'obstruait toute pensée rationnelle. Je dus sans cesse lutter contre l'irrésistible envie d'aller directement trouver Jules de la Rozière pour l'exécuter sans plus attendre. Mais je ne devais pas flancher. J'étais bien trop conscient que nos ennemies n'attendaient qu'un faux pas de ma part pour nous tomber dessus. Il me fallait absolument comprendre toutes les implications de cette attaque, avant de pouvoir venger l'affront qu'avait dû subir celle qui était si chère à mon cœur. Je ne pouvais toutefois détacher mon attention des sordides images que m'avait décrites Berthe et, chaque fois qu'elles me revenaient en tête, ma colère ravivait ce brasier que je tentais de contenir. Ce ne fut qu'au moment où j'arrivais devant la demeure de Pascal, que je parvins enfin à refouler ces instincts primitifs.

Ce fut à l'énigmatique Séraph que j'eus une fois de plus affaire, lorsque je me présentais devant la porte de la résidence Guyodt. Lorsque je lui déclarai qu'il me fallait obtenir un entretien avec Pascal au plus tôt, le jeune homme ne montra, comme à son habitude, aucune émotion. Je crus toutefois déceler une certaine curiosité dans le fond de son regard, ce qui ne manqua pas de me surprendre. Malgré l'heure, Pascal m'accueillit immédiatement. A sa mine dépitée, je compris qu'il n'avait également pas fermé l'œil de la nuit. Il me sembla alors terriblement bouleversé par la perte du « Café du pont ». Il m'avoua que, sans compter les terribles pertes qu'ils avaient subit, la destruction de son principal lieu de propagande portait un terrible coup à l'ensemble de son organisation.

D'après lui, les ennemis de la République avaient soigneusement préparé leur attaque. Ils avaient profité de la confusion de notre révolte, pour lancer leur assaut au moment où personne ne s'y était attendu. Je lui demandais alors pourquoi un homme tel que Richard de Saint-Denis était mouillé dans une telle affaire, et il me rétorqua qu'il était justement l'un des protagonistes principaux de l'ordre qui le combattait avec acharnement. Il m'expliqua que cet ordre était composé uniquement d'hommes de pouvoir, et que leur but semblait être d'obtenir un parfait contrôle sur les masses populaires. Il m'engagea donc à redoubler de vigilance, s'il me prenait l'envie de faire face à une telle puissance. Marquant ensuite une courte pause, il ajouta que son plus grand ennemi était justement l'homme qui dirigeait cet ordre. Il m'avoua que ce mystérieux personnage était d'un rang égal au sien et que leur

combat durait depuis très longtemps. L'étrangeté de ses propos ne manqua pas d'éveiller mon attention, mais mes priorités me dictaient de ne pas y prêter attention.

Ainsi donc Pascal et moi avions bien des ennemis en commun. Sachant que je pouvais compter sur son appui et sa protection, il ne me restait plus qu'une chose à accomplir avant de pouvoir me laisser définitivement envahir par la haine. Je m'approchais du bureau de Pascal et tirais mon épée de son anodin fourreau. J'empoignais alors mes cheveux et, d'un geste assuré, les sectionnais à la hauteur de ma nuque. Déposant le symbole de ma force sur son bureau, j'appuyais mon fer sur le creux de ma paume et, en un éclair, fis jaillir une importante quantité de sang qui vint élabousser le parquet de la pièce. Tout en tendant vers lui ma main ensanglantée, je lui déclarais être désormais prêt à rejoindre son organisation et à me battre à ses côtés. Pascal me toisa un instant de son regard perçant, et finit par imiter mon geste en se saignant à l'aide d'un coupe-papier. Joignant nos paumes, je jurais alors fidélité et dévotion à la lutte qu'il menait. Malgré la singularité de cet acte, Pascal ne détourna pas une seule fois son regard du mien, tandis que nos sangs se mêlèrent. Puis, sans prendre la peine de panser ma blessure, je sortis de son bureau du pas décidé de celui qu'aucun obstacle ne peut arrêter.

Puisque nos affaires étaient réglées, je quittai précipitamment le bureau de Pascal, non sans lui avoir précédemment présenté mes respects. Puis, alors que je m'apprêtais à quitter la résidence Guyodt, Séraph me retient en posant l'une de ses mains délicates sur mon épaule. Perplexe, je stoppais mon élan et il en profita pour me chuchoter une phrase dont je ne compris le sens que bien plus tard. En un mot, il m'intima à la patience en ajoutant que mon heure viendrait bientôt. Puis, sans autres explications, il m'indiqua la direction de la porte d'un geste du menton. Je m'exécutais tout en essayant de comprendre les motivations de son geste mais déjà, la lourde porte de chêne se refermait sur moi. Emportant par la même occasion la chance d'obtenir une réponse aux questions qui m'assaillaient. La singularité de son intervention n'interrompit toutefois pas bien longtemps la toile destructrice qui commençait à se tisser dans mon esprit.

Les idées désormais recentrées, je pris quelques instants pour faire le point sur les possibilités qu'il me restait afin d'accomplir ma vengeance. Grâce aux informations de Pascal, je savais désormais qu'il me fallait un solide plan d'action si je voulais arriver à mes fins sans me jeter dans la gueule du loup. Pour atteindre Jules de la Rozière, il me fallait tout d'abord passer à travers les mailles protectrices du mystérieux ordre auquel il appartenait. Je devais donc exploiter la moindre faille de son comportement. La plus évidente restant la stupide manie qu'il avait de mettre sa vie en péril lors des duels sans honneur auxquels il se livrait, je me résignais à devoir le confronter sur ce terrain que je respectais tant. Ainsi donc, Jules aura finalement eut le dernier mot dans cette histoire. Il obtiendrait donc son « si précieux » combat, et allait pouvoir juger lequel de nos deux fers serait le plus déterminé. Cependant, je

comptais bien sur mes aptitudes pour lui faire endurer mille fois les souffrances qu'il avait causées à mon aimée. Seulement pour cela, il me fallait encore obtenir un solide appui au sein de la noblesse afin d'assurer mes arrières dans cette subtile mascarade. J'avais justement une idée très précise de la personne qui pourrait le mieux m'aider dans cette entreprise.

C'est ainsi que je me dirigeais vers la résidence De Philippet en comptant bien me servir de l'opportunisme de Jacques Henri pour m'aider dans ma tâche. Cependant, le jeune nobliau n'étant pas des plus matinal, l'un de ses domestiques me pria de revenir à une heure plus avancée. Résigné, je pris rendez-vous dans l'après-midi et repartis en direction de mon appartement. J'aurais tout aussi bien pu retourner à l'hôpital Ville-dieu afin de veiller Berthe, mais je me doutais qu'une fois auprès d'elle, je ne trouverais certainement pas la force de l'abandonner une nouvelle fois. Arrivé à l'hôtel Grandier, je tentais de prendre un peu de repos après avoir fait un brin de toilette. Toutefois la tentative fut vaine, et lorsque je me levai quelques heures plus tard, mes nerfs étaient toujours autant à vifs.

MASCARADE

L'après-midi venue, je partis de mon appartement après m'être changé pour la circonstance. Une fois arrivé chez les De Philippet, je fus accueilli par Jacques-Henri en personne. Il m'invita alors à rejoindre ses convives dans ce qui semblait être un salon de thé. Je ne manquai alors pas d'être surpris de constater que la pièce était occupée par une bonne vingtaine de personnes. A croire que le quotidien de Jacques-Henri se résumait à se parfaire inlassablement dans ce genre de mondanité superflue. Balayant du regard cette assemblée de bourgeois obséquieux s'accrochant éperdument à une époque révolue, je constatais une fois de plus que je ne pourrais décidément jamais appartenir à ce monde.

Mon regard tomba soudainement sur un visage familier, et un frisson courut aussitôt le long de mon échine. Lise de Rochefort me fixa un instant puis, lorsque je lui adressai un sourire amical, détourna son regard afin de refaire face à son interlocuteur. Ne m'étant pas vraiment attendu à la voir ici, je dois avouer que cela me coupa tous mes effets. Après avoir pris quelques instants pour retrouver mon calme, je demandais discrètement à Jacques-Henri un entretien un peu plus privé. Il feignit de s'offusquer, mais mon air grave sembla éveiller sa curiosité. Il se lança alors dans l'une de ses proses théâtrales où il s'excusait auprès de ses invités de devoir les délaisser quelques instants, afin de régler une affaire de la plus haute importance. Il me prit ensuite par le bras et me guida dans une pièce voisine. Jacques-Henri semblait déborder d'un plaisir exacerbé qui le consumait d'impatience.

Profitant de son l'état de surexcitation, je lui proférais ce qui restera comme le plus gros mensonge que j'eus à inventer au cours de ma vie. Je lui expliquais que mon père avait eut vent de la provocation que m'avait lancé Jules de la Rozière, lors de la soirée qu'avait organisé Richard de Saint Denis. Je lui avouais qu'il n'avait pas du tout apprécié mon attitude, alors que l'opportuniste avait sali le nom des Delladrières. Mon père réclamant désormais réparation, je feignis de me présenter à lui dans l'espoir d'obtenir son soutien. Désormais au paroxysme de la curiosité, Jacques-Henri me demanda hâtivement de quelle manière il pouvait me secourir, je lui répondit alors que j'avais escompté sur ses talents de négociateur. Que lui seul était à même d'organiser un duel d'honneur avec Jules de la Rozière.

A ces mots, Jacques-Henri jubila de plus bel. A juste compte d'ailleurs, puisqu'il avait tout à gagner dans cette histoire. Car après tout, si la victoire me revenait, ce serait une véritable aubaine de pouvoir se vanter d'avoir secondé le premier homme à avoir vaincu Jules de la Rozière en combat singulier. Et puis, si Jules ressortait vainqueur de l'affrontement, cela lui ferait tout de même une occasion de se faire le fanfaron auprès de Richard de Saint-Denis. Comme je l'avais espéré, il n'hésita

done pas un seul instant à me donner son aval. Toutefois, il ne manqua pas de me mettre en garde. D'après lui, Jules était passé maître dans cette pratique et il montrait rarement de la pitié envers ses adversaires. Refoulant le dégoût que m'inspirait cette soudaine condescendance, je lui affirmais que j'avais toute confiance en mes propres capacités. J'ajoutais que, de toute façon, c'était la seule alternative que me laissait mon père.

Jacques-Henri acquiesça pensivement et fit mine d'être profondément désolé pour moi. Las de son médiocre jeu d'acteur, j'entrepris de prendre congé mais il me retint en me déclarant qu'il restait à régler les modalités d'usage. C'est alors que me revint soudainement en mémoire de quoi il était question. Je dois avouer que ce délicat détail m'avait malencontreusement échappé. En demandant un duel d'honneur, je m'étais naturellement imaginé une confrontation à l'épée, mais il était vrai que Jules semblait tout aussi habile avec une arme à feu. Grimaçant intérieurement à l'idée d'un combat hasardeux équipé d'une de ces armes de lâche, je précisais alors à Jacques-Henri ma préférence pour un duel au fer. Le nobliau conclut que, puisque j'avais choisi les armes, le choix des conditions du duel revenait à Jules de la Rozière. Mon sang se glaça alors subitement dans mes veines. Car venait de s'évaporer, l'unique chance que j'avais d'obtenir un duel à mort. Il était à parier que, dans sa perversité, Jules n'hésiterait pas à réclamer un duel au premier sang. Ce qui réduirait considérablement mes chances de le voir périr de mon fer.

Je pris alors quelques temps pour méditer sur ce sujet tandis que Jacques-Henri s'empressait de prendre quelques notes. Je finis par conclure que, de toute façon, la balle était désormais dans le camp de cette ordure de Jules. Me me restant désormais plus qu'à attendre patiemment le jour du duel, je pris alors congé auprès de mon hôte, non sans l'avoir préalablement remercié pour sa participation. Décidé à retourner au plus vite auprès de ma bien aimée, il me fallait tout d'abord m'entretenir quelques instants avec Lise. Je ne cacherais pas que, sur l'instant, cela m'en coûtait énormément. Non pas que je désirai la fuir après la singularité de notre dernier entretien, mais en ces temps de barbarie, j'avais peur de lui paraître sous un jour qu'il m'aurait déplu de dévoiler.

Lise m'accueillit avec l'un de ses doux et chaleureux sourires dont elle avait le secret. Je fus alors surpris de constater qu'elle ne semblait pas me tenir rigueur, de l'étrange requête que je lui avais faite quelques jours plus tôt. Elle m'en fit évidemment la remarque mais à travers ses mots, je compris qu'elle avait fait le lien entre mon désir de la voir loin de la capitale, et la soudaine émeute qui avait éclaté. Elle ne s'attarda donc pas sur le sujet, et notre discussion prit un ton plus mondain. Cependant, elle ne manqua pas de remarquer que je m'étais coupé les cheveux, et ne se priva pas de vivement me questionner à ce sujet. Restant bien entendu assez nébuleux, je prenais toutefois soin de lui faire comprendre la symbolique de ce geste. Visiblement troublée, elle me prit soudainement la main et me confia qu'elle aurait aimé être à

l'origine d'une telle dévotion. Un clignement de paupière plus tard et déjà, elle avait détourné son regard pour masquer la rougeur qui lui montait au visage. Bien que cette candeur me soit habituelle, je ne manquai cependant pas d'être surpris de la perspicacité de ses conclusions.

Nous restâmes ainsi quelques instants. Puis, se levant subitement, elle me souhaita une bonne après-midi. Elle repartit alors promptement, sans que je n'aie rien trouvé à lui répondre. Je dois tout de même avouer que pour la première fois depuis notre rencontre, j'étais tout aussi gêné qu'elle. C'est donc sans plus de cérémonie que je quittais à mon tour, la demeure des Philippet. Ce ne fut que bien plus tard, lorsque je parvins enfin à retrouver tous mes esprits, que je me fis le serment de ne plus croiser le chemin de cette jeune fille à la troublante innocence. Je ne savais que trop bien les souffrances que je pouvais désormais lui causer, et ne souhaitais cela pour rien au monde.

UNE VENGEANCE AMÈRE

Près de deux semaines s'écoulèrent. Le jour du duel était enfin arrivé et j'étais plus qu' impatient d'en découdre avec celui qui avait monopolisé mes pensées pendant tout ce temps. Le rendez-vous avait lieu à l'aube, au cœur de la forêt de Boulogne. Étant secondé de Jacques-Henri de Philippet, tout frétilant de joie en vue de remplir cet office, Jules avait pour sa part désigné Richard de Saint-Denis comme témoin. Je me tenais assis sur une souche récemment coupée et attendais patiemment l'arrivée de ceux qui avaient manifestement juré ma perte. Profitant de la fraîcheur matinale, je m'efforçais de faire le vide dans mon esprit. Cet exercice, que m'avait inculqué mon maître d'arme, m'aidait à me concentrer en vue de l'épreuve qui m'attendait. Car d'après ses enseignements, la maîtrise de soi était essentielle à celui qui voulait obtenir la victoire. Seulement, chaque fois que je tentais de refouler mes sentiments les plus négatifs, des images de ces dernières semaines s'imposèrent inlassablement à mon esprit. Des images de mon aimée dans sa douloureuse convalescence. Des images d'une Berthe qui n'avait accepté que mon unique présence pour la soutenir. Des images qui la montrait dans un état tellement insupportable, que mes nerfs faillirent lâcher des dizaines de fois, lorsque je tentais de partager sa souffrance. Des images qui me prouvaient un peu plus chaque jour qu'elle resterait à jamais meurtrie.

L'exercice devenant désormais impossible, je me résignais à abandonner l'idée de me maîtriser et laissait ainsi toute ma haine m'envahir. Au même moment, le carrosse de Richard de Saint-Denis pénétrait dans la petite clairière où la rencontre avait été convenue. Tandis que j'observais les deux hommes en descendre, je sentais monter en moi de soudaines et dévastatrices pulsions meurtrières. Jacques-Henri s'empressa d'aller les accueillir, en se mettant à débâter tout un tas de futilités mondaines à l'attention de Richard de Saint-Denis. Bien que ce dernier lui répondit sèchement, il semblait en falloir plus pour refroidir les ardeurs du jeune nobliau. Quant à Jules, il m'ignorait totalement. Il semblait prendre un soin tout particulier à choisir, parmi tout un arsenal d'épées, l'arme avec laquelle il allait me combattre. Mais, tout aussi arrogant qu'il était, il allait bientôt connaître la froideur de la défaite.

Tandis que je l'observais avec attention, un étrange phénomène se produisit. À l'instar des tortueuses images qui s'étaient précédemment imposées à mon esprit, le visage souriant de Berthe m'apparut soudainement. Cette vision se superposant à la silhouette de Jules, je commençais alors à sentir mes instincts dévastateurs s'évaporer peu à peu. Je reprenais doucement le contrôle de mes émotions en même temps que ce visage rassurant s'évanouissait. Et, après qu'il eut totalement disparu, j'étais redevenu l'homme calme et réfléchi que j'avais toujours été. Je me sentais de nouveau en accord avec moi-même et surtout, j'étais désormais prêt à rendre la

monnaie de sa pièce à ce criminel. Il le fallait. Pour Berthe. Pour qu'elle puisse me sourire à nouveau comme elle le faisait jadis.

Jacques-Henri revint à mes côtés et me déclara que le duel serait au premier sang. Cette nouvelle aurait dû m'attrister, car elle signifiait que mon ennemi ne mourrait pas aujourd'hui, mais étrangement je n'en avais cure. Ses mots glissèrent sur moi comme s'il n'avait été qu'une légère brise matinale. En fait, j'étais à peine conscient de ce qui se passait autour de moi. Je me contentais simplement de fixer le regard de mon adversaire. Je le regardais s'approcher de moi, alors qu'il affichait une attitude hautaine de dégoût. Il fit quelques moulinets avec son arme, qui se voulaient probablement d'être impressionnants puis, se posta à quelques centimètres en face de moi. Tentant de me déstabiliser, il fit gonfler les muscles de son imposante stature. Puis me déclara que ce lever de soleil allait être le dernier qu'il me serait donné de contempler. Cependant l'effet qu'il avait escompté se retourna bien vite contre lui. Loin de me sentir en infériorité, je continuais de le toiser calmement du regard. Puis, à travers mon regard, je laissais un instant apparaître les instincts meurtriers qui m'animaient. Jules, comprenant ce langage aussi bien que moi, se mit subitement à reculer d'un pas, l'air complètement effrayé. Sans changer d'attitude, je tirais l'épée de ma canne et attendit patiemment que l'on déclare le début du duel. Quant à Jules, il semblait tenter de reprendre ses esprits, mais son amour propre semblait avoir sérieusement été touché. Il ne se débarrassa pas si facilement de la peur que je lui avais inspiré.

Tout à coup, Jacques Henri déclara le duel ouvert en tirant un coup de feu qui perça le silence matinal. Ma réponse fut immédiate. D'une célérité qui me surpris moi-même, je fonçais sans crier gare vers mon ennemi. Mon attaque fut fulgurante. Jules, encore sous le choc de notre joute spirituelle, ne réussit que superficiellement à parer le coup. Je sentis alors ma lame pénétrer profondément sa chair au niveau de son épaule, à quelques centimètres seulement du cœur. Sous l'impact, Jules perdit son arme et bascula en arrière. Mais avant que je pus en tirer une quelconque opportunité, la voix de Richard de Saint-Denis retentit en déclarant le duel terminé. Il y eut alors un moment de flottement. Un moment où je fixais mon adversaire sans défense qui tentait difficilement de se relever tout en pressant sa blessure qui saignait abondamment. Durant ce laps de temps, je m'imaginais m'approchant de Jules pour lui porter un coup fatal. Je voyais ma lame fendre son cou pour lui trancher la tête. J'entendais Jacques-Henri hurler de terreur. J'apercevais Richard s'enfuir à toute jambe et je me sentais le poursuivre, épée brandie, afin d'en finir avec cet odieux complot. Je m'imaginais le rattraper, lui assener de violents coups d'épée, et ne m'arrêter que lorsque sa chair eut été entièrement dispersée sur le sol de la clairière.

En cet instant, je me sentais être capable d'accomplir une telle atrocité sans en éprouver le moindre remord. Mais tout à coup, le visage de Berthe me réapparut, et

elle ne me souriait plus du tout. Cette vision était peut-être le reflet de ma conscience qui n'acceptait pas que je m'abaisse à un tel niveau de sauvagerie. Ou bien encore, était-ce l'amour que j'éprouvais pour Berthe qui m'obligeait à préserver un semblant d'humanité. Quoi qu'il en soit, je décidais de ne rien faire. Je laissais Jules se relever. Je le regardais repartir vers le carrosse de Richard, si rabaissé qu'il n'eut même pas le courage de me regarder. J'observais ce meurtrier qui, en fin de compte, était d'une bien piteuse lâcheté, tout en me faisant le serment de lui trouver une mort bien plus douloureuse que celle qu'il venait d'éviter. Richard de Saint-Denis me fit soudainement face. Il me déclara qu'il me comptait désormais parmi ses ennemis, et je ne savais que trop bien ce que ses mots révélaient. Je n'y prêta toutefois aucune attention. Sentant que ses menaces ne m'impressionnaient pas, il me tourna alors le dos et repartit rejoindre son compagnon.

Après leurs départs, Jacques-Henri accouru pour me féliciter pour ma victoire. Il me garantit de faire l'éloge de ma performance, et m'avoua être très fier d'avoir pu être à mes côtés en ces heures de gloire. Je l'entendais, mais je ne l'écoutais pas. Toujours concentré, j'essuyais calmement le sang qui souillait la lame de mon épée puis, la rangeais dans son fourreau. Sans un mot, je partis alors en direction du cœur de la forêt. Jacques-Henri, qui n'avait pas terminé de me congratuler, s'interrogea sur ma soudaine attitude. Il m'invita à le rejoindre dans sa voiture afin que l'on aille fêter dignement cette victoire, mais il n'existait déjà plus pour moi. Sans me retourner, je m'enfonçais donc un peu plus profondément dans les bois. J'avais fait ce choix bien plus tôt déjà, et j'étais désormais plus résigné que jamais. Je partais. Et ce n'était pas seulement ce petit nobliau dépité que je laissais derrière moi. Car c'est à ce moment précis que j'abandonnais définitivement le nom de Delladrière. A chaque pas qui m'éloignait de la clairière, tout ce qui me rattachait à ce nom disparaissait peu à peu.

AU CŒUR DES ÉVÉNEMENTS

Ayant abandonné mon titre de noblesse, je rentrais de pleins pieds dans la clandestinité. Je passais ainsi mes journées entre le « Café du pont », avec ses tumultueuses discussions politiques, et la résidence Guyodt. C'est ainsi que j'en appris un peu plus sur le mystérieux Pascal qui avait émis le vœu de me transmettre une partie de son insondable savoir. Je ne le connaissais jusqu'à présent que dans sa qualité d'érudit, mais je pus me rendre alors compte à quel point ma vision du concept était béotienne. Ses connaissances s'étendaient des confins obscurs de l'histoire jusqu'aux domaines éthérés de la philosophie, le tout en passant curieusement par le mysticisme et l'ésotérisme. Pascal semblait tout savoir sur tout. Il était d'ailleurs régulièrement consulté en tant que conseiller par les plus grands intellectuels et les politiques les plus actifs de cette période vouée au changement. C'est ainsi que je pus rencontrer d'éminentes personnalités comme Lamartine, Pierre Paul Proudhon ou bien encore Victor Hugo. Rencontres qui me permirent d'affiner mes idées libérales tout en me faisant connaître du haut Paris.

Outre la diffusion de son savoir, Pascal m'en apprit également plus sur sa vie passée. C'est ainsi je découvris qu'il avait été prêtre avant la révolution de 1789. A l'époque, il menait un combat pour défendre la cause des paysans surexploités. Toutefois, les autorités du clergé ayant décidé de ne pas le soutenir, sa dévotion se noya rapidement face à l'immensité des remparts hiérarchiques qui se dressaient sur sa route. C'est pourquoi il abandonna sa foi en même temps que son titre religieux. Il me parla aussi d'un homme qu'il considérait comme son mentor. Cet homme nommé Henri lui avait enseigné la base de tout son savoir théologique, historique, mais aussi philosophique. Fier de cette sagesse, mais toujours aussi envieux d'améliorer le quotidien du tiers état, Pascal m'avoua se considérer comme étant un élu qui devait mener les hommes à la révolution.

Au fur et à mesure de nos nombreuses discussions, je commençais à me rendre compte que Pascal me cachait quelque chose. Tout d'abord son attitude était parfois curieuse, notamment lorsqu'il décrivait les événements qui marquèrent son passé. Un jour, il me parla d'amis qui, en 1794, avaient été tués par un certain Léonide. Seulement il utilisa le mot destruction à la place d'assassinat, et prit un soin tout particulier à préciser que la scène avait eut lieu en plein jour, ce qui ne manqua pas de me paraître hors propos. Sans compter, d'après lui, que ce Léonide avait été à l'origine du régime de terreur mené par Robespierre mais, après vérification, je n'en trouvais mention dans aucun livre d'histoire. Le plus déroutant restait qu'il me parlait souvent de la révolution française comme s'il y avait lui-même participé. Alors qu'il ne devait être âgé que d'une dizaine d'année tout au plus. Tous ces

détails éveillèrent vivement ma curiosité d'autant que de prime abord, Pascal ne semblait souffrir d'aucun trouble de la mémoire.

Le temps s'écoula et mon dévouement au sein de « L'international » se fit de plus en plus important. Pas un jour ne passa sans qu'on vienne me voir pour me demander d'exprimer mes idées aux gens du peuple, toujours plus désireux qu'on leur rende justice. C'est pourquoi Pascal ne tarda pas à mettre en branle une séance de sensibilisation publique, pour que je puisse transmettre mes convictions au plus grand nombre. Cette réunion avait également pour but d'obtenir le soutien d'un maximum de personne en vue d'une révolution désormais éminente. Secondé par mon ami Louis, je fus alors en charge d'organiser cette manifestation. Je dois avouer que je ne me suis jamais senti aussi vivant que pendant les jours qui précédèrent cette petite révolte. Et, bien qu'inexpérimenté dans ce domaine, je me donnais corps et âme à l'édification de ce mouvement dont j'étais, semblait-il, la principale amorce.

C'est pourquoi, au matin du 19 Décembre 1847, je traversais fièrement la rue des Innocents le cœur gonflé d'espoir en vue d'une hypothétique victoire sur notre si puissant ennemi. Accompagné de Louis et des membres les plus actifs de « L'international », nous marchâmes en direction de la place du marché tout en portant bien haut l'étendard rouge vif de la liberté. Les rabatteurs nous ayant déjà constitué un public de plusieurs centaines de personnes, nous arrivâmes sur la place acclamé par une foule d'ouvriers et de miséreux plus que jamais désireuse de voir ces temps d'indigence prendre fin. Encouragé par mon fidèle ami, j'escaladai la symbolique fontaine des Innocents tandis que mes amis s'organisaient autour de la foule afin de la motiver. Une fois mon ascension terminée, je me tournais vers ces gens pour qui j'avais tout abandonné et commençais mon discours. Je leur parlais avec des mots simples mais emplis d'émotion. Je les sensibilisais sur le pouvoir qu'ils détenaient lorsqu'ils étaient tous unis pour une même cause, et sur le fait que le changement ne viendrait que par leurs seules volontés. Tandis que mes mots se répandaient à travers ces esprits échauffés par des années d'injustice, je remarquais un visage familier parmi la foule. Ce visage était celui de mon aimée qui avait bravé ses appréhensions à reparaître à la lumière du jour, dans le seul but de me soutenir. Malgré ses souffrances, Berthe m'esquissa alors un faible sourire rendu tragique par les blessures qu'elle avait reçues. Devant le courage dont elle faisait preuve, mon cœur se galvanisa de plus bel.

Mon discours, bien que très peu éloquent, marqua la foule et mes propos furent bientôt accueillis par un rugissement d'approbation. Clameur qui fut de courte durée puisque la garde nationale arrivait déjà sur les lieux et commençait à disperser les malheureux. Aussitôt, la flamme passionnelle disparut des yeux des mes auditeurs, pour être remplacé par une indicible terreur. La panique embrasa alors d'un coup la foule entassée, et ce fut bientôt le chaos. Les pauvres gens couraient dans tous les sens. Ceux qui ne voulaient pas se faire piétiner, n'avaient d'autre choix que de se

jeter sous les bâtons des soldats qui s'abattaient inlassablement, tel le marteau d'un forgeron sur son enclume. Je fus alors moi-même en prise d'un profond effroi en imaginant ce qui pouvait arriver à Berthe, ou bien encore à ce téméraire de Louis. C'est pourquoi j'ordonnais prestement à deux hommes de « L'international » de veiller à la sécurité de mes proches, tandis que je me munissais d'une de leurs armes. Les coups de feu que je tirais alors, calquèrent comme des fouets à travers les cris de panique. Cela eut pour effet immédiat de me faire instantanément mettre en joue par les soldats. Leurs attentions désormais focalisées sur ma personne, nombre d'entre nous allaient pouvoir s'enfuir en toute sécurité.

*S*ans plus de cérémonie, je posais alors mon arme et tendis mes mains en signe de soumission. Après avoir descendu la fontaine, quatre soldats vinrent m'alpaguer et me conduisirent vers leur capitaine. J'eus alors la surprise de constater qu'il s'agissait de mon frère Isidor. Me reconnaissant aussitôt, je sentis alors tout le poids de son jugement peser sur mes épaules, tandis que ses soldats me traînaient jusqu'à un fourgon où était déjà entassés près d'une vingtaine de misérables. Ils fermèrent ensuite la double porte de bois ferrée, et les ténèbres nous envahirent. La journée avait pourtant si bien commencée.



Chapitre Cinqüieme

Les prémisses de la liberté

La marche du vertueux est semée d'obstacles qui sont les entreprises égoïstes que fait sans fin surgir l'œuvre du Malin.

Béni soit-il l'homme de bonne volonté qui, au nom de la charité, se fait le berger des faibles qu'il guide dans la vallée d'ombre, de la mort et des larmes.

Car il est le gardien et la providence des enfants qui se sont égarés.

J'abattrais alors le bras d'une terrible colère, d'une vengeance furieuse et effrayante sur les impies qui pourchassent et anéantissent les brebis de Dieu.

Et tu connaîtras pourquoi mon nom est l'Éternel, quand s'abattra sur toi la vengeance du tout puissant.

Ézéchiel 25 - Verset 10

Quentin Tarentino - Pulp Fiction



DE BIEN SOMBRES JOURS

Cela faisait maintenant dix jours que l'on me retenait prisonnier dans l'un des cachots d'une geôle de la garde nationale. Dix longues journées de solitude dans cette cellule glauque et puante aux dimensions grotesquement grande pour un seul homme. Le froid et l'humidité régnaient en maître en ces lieux maudits. J'étais non seulement frigorifié, mais j'avais également l'impression que ma chair se flétrissait comme celle d'un cadavre. Je ne parvenais que très difficilement à dormir, et les réguliers cris qui résonnaient à travers les couloirs ne m'aidaient que très peu à trouver le sommeil. Sans compter que la nourriture était si infecte, que même les rats n'en voulaient pas. Chaque jour qui passait me faisait un peu plus perdre espoir quant à en finir avec ce calvaire.

Je passais donc le plus clair de mon temps à méditer sur mon sort. Je réfléchissais principalement sur les choix et les actions que j'avais entreprises au sein de « L'international ». Pas un jour ne s'écoulait sans que je m'interroge sur le chemin qui m'avait conduit jusqu'à cette prison. Il m'arrivait même parfois de douter. De me demander qu'elle serait ma vie, si j'avais choisi d'ignorer les maux qui meurtrissaient ce pays. Peut-être mes études m'auraient offert un métier qui m'aurait plu. Sans doute aurais-je épousé la douce Lise et coulé des jours heureux en fondant une famille loin de la misère et de la souffrance. Peut-être, serais-je finalement devenu l'un de ses nobles à l'obscur discernement, que j'exérais tant.

En fin de compte, même au bout de ce long supplice, ma détermination était toujours aussi solide. La solitude et la peur m'avaient néanmoins plus d'une fois étreint, mais chaque fois, j'arrivais à trouver la force de relever la tête. Cette véhémence me venait immanquablement de la certitude de mener un combat juste, au service d'un peuple épris de liberté. Pourtant, cette hardiesse était indéniablement nouvelle. Et il est vrai qu'il n'y avait encore ne serait-ce que trois mois, j'étais le premier à critiquer les méthodes qu'utilisait l'organisation. Mais, avec tout ce qui m'étais arrivé depuis, tous ces obstacles qui m'avaient fallu surmonter, toutes ces rencontres qui n'avaient eu de cesse de raffermir mes idées, je ne pouvais plus me voiler la face. Je me devais d'accepter ce combat comme une évidence. C'est d'ailleurs sans aucun doute ce qui me permis de tenir bon, tout au long de cette incarcération.

Ma claustration n'était interrompue que par la visite quotidienne des soldats venant me porter ma maigre pitance. On ne peut pas vraiment dire que leurs conversations étaient des plus enrichissantes, mais leurs sarcasmes m'ouvrirent au moins les yeux sur une chose. Cette épreuve avait été bien en deçà de ce qu'elle aurait du normalement être. Après tout, on ne m'avait jamais fait passer d'interrogatoire. Ma nourriture, bien qu'exécration, m'avait été servie tous les jours. Les soldats ne m'avaient à aucun moment maltraité. Même ma solitude avait un arrière goût de

bénédiction, quand on pense au belliqueux voisinage que j'aurais pu avoir à supporter. Tous ces traditionnels moyens de pressions semblaient m'avoir été soigneusement évités. Mais je ne me faisais aucune illusion. J'étais désormais conscient que j'avais une dette envers mon frère Isidore. Une dette que je ne pourrais sans doute jamais rembourser, ou ma situation et la lutte qui nous opposait. Cependant, j'appréciais son geste qui me prouvait que, malgré ses convictions, mon frère était resté fidèle à ses respectables principes.

Au bout du dixième jour, on fit entrer dans ma cellule deux autres personnes. La première était un homme d'une trentaine d'année dont il me semblait avoir déjà vu le visage lors de nos manifestations. Quant à l'autre, je reconnus tout de suite la sympathique bouille de mon jeune ami Renaud, et ce malgré l'épaisse couche de crasse dont il était maculé. Ce dernier m'apprit que la rafle de la garde nationale avait été assez importante. Nombre de nos membres importants avaient été faits prisonniers et peu d'entre eux avaient survécu à leurs interrogatoires. D'après lui, l'organisation traversait une crise dont elle aurait du mal à se dépêtrer. L'autre homme s'appelait Fernand, et semblait littéralement terrorisé. La douleur qu'il m'inspirait était telle que je me retrouvais dans l'incapacité de trouver les mots justes pour le reconforter. D'autant que malgré mes efforts, le malheureux se refermait de plus en plus sur lui-même.

Quelques heures plus tard, deux soldats pénétrèrent dans notre cellule et emmenèrent brutalement Fernand. L'expression qui figea alors son visage restera à jamais graver dans ma mémoire, tant on pouvait y lire toute la détresse qui l'envahissait. Ils le ramenèrent dans la geôle, que trois longues heures plus tard. L'état dans lequel ils le laissèrent me glaça littéralement le cœur. Son corps tout entier n'était plus qu'un énorme hématome. Je n'arrivais qu'avec peine à deviner les traitements qu'il avait subis, tant il était meurtri. Mais ce n'était pas ses terribles blessures qui me terrorisèrent le plus, mais plutôt son regard. Je ne pouvais désormais plus y lire qu'une profonde détresse qui trahissait son désir d'en finir au plus vite avec toute cette souffrance. Non seulement cet homme avait perdu tout espoir, mais je devinais que jamais plus, il ne serait capable d'avoir foi en quoi que ce soit.

Sachant qu'il était perdu et que sa survie n'était plus qu'une question de quelques douloureuses heures, je me décidais à abrégier ses souffrances. Je pris alors une poignée du foin qui tapissait notre cellule, et la glissait dans la plaie béante qu'était devenue sa bouche. Le malheureux, bien que sachant pertinemment ce que je m'appêtais à faire, n'esquissa pas le moindre mouvement pour m'en empêcher. Peut être était-ce le signe de son approbation ou bien, n'avait-il déjà plus la force de résister. En tous cas le doute était permis, et il tarauda longtemps ma conscience. Résigné malgré tout, je maintenais la pression tandis que la vie quittait peu à peu le regard du malheureux. Son calvaire ne prit fin qu'après de longues minutes d'agonie où mon bras faillit plus d'une fois fléchir. Mais je tins bon, et l'infortuné put enfin

en finir avec cette pitoyable existence qui n'aura sans doute été qu'une interminable géhenne.

Ma discutable besogne terminée, j'entrepris de lui donner un suaire décent, que je confectionnais avec le peu de moyen à ma disposition. Puis, dans le respect des traditions catholiques que l'on m'avait enseigné, je décidais de lui donner les derniers sacrements. Peut-être était-ce la culpabilité qui guida alors mes actes, mais la situation était telle que je me refusais à ne pas utiliser le savoir que j'avais acquis, même si je n'en possédais pas le droit. Me détournant ensuite de ce déplorable spectacle, je retournais auprès de Renaud qui m'avait observé avec une effrayante impassibilité. Le jeune Parisien semblait alors s'être réfugié dans un état second quasi-catatonique. Ce n'est que lorsque les soldats l'emmenèrent plusieurs heures plus tard, qu'il sortit enfin de sa léthargie en poussant d'horribles hurlements. Ce fut à cet instant précis que mes nerfs me lâchèrent et qu'à mon tour, je sombrais dans une inconscience apathique. Tout ne fut alors plus que chaos et dérision.

RETOUR A LA SURFACE

Lors de ce coma dépressif, les heures me semblaient être aussi longues que des journées entières. Mon esprit semblait avoir trouvé refuge dans une dimension abstraite où aucun sentiment ne venait obstruer ma raison. Cela dura un temps que je n'aie jamais réussi à m'avouer totalement. Même lorsque les rayons du soleil vinrent à nouveau filtrer à travers la petite lucarne de ma cellule, marquant une nouvelle journée passée au cœur de cet enfer. Ce ne fut bien plus tard, que cette protection naturelle à la folie céda enfin la place à mon naturel positif. Je n'en retire toutefois aucune gloire, car je ne pus réellement sortir de ma léthargie que lorsque trois soldats à l'attitude farouche, pénétrèrent brusquement dans ma cellule.

Je crus tout d'abord qu'ils étaient venus pour finalement me faire subir un de leur terrifiant interrogatoire. Mon sang se figea et le souvenir du visage meurtri du pauvre Fernand s'imposa soudainement à mon esprit, tel l'effigie de la faucheuse me fixant de son regard glacé. Un flot d'émotions contradictoires me submergèrent alors. D'un côté, mes instincts combattifs me dictaient de me battre bec et ongles afin de vendre chèrement ma peau mais d'un autre, mon regard cherchait désespérément un coin où me réfugier en attendant que les geôliers finissent leur basse besogne. Heureusement, je n'eus jamais à prendre cette déchirante décision. En effet, il s'avéra que les soldats n'étaient uniquement venus que pour me pour conduire à la Sorbonne afin d'y être jugé.

Cette nouvelle me fit l'effet d'une douche froide, et je sentais à nouveau les rouages de mon esprit fonctionner à plein régime. Ma subite torpeur céda rapidement le pas à mon habituel esprit pragmatique, je pus alors commencer à analyser cette révélation sous tous ses angles. C'est ainsi que j'en convins que Pascal allait sans aucun doute tirer profit de ce transfert, en organisant mon évasion. Et, bien que le doute soit toujours permis, je parvins à me convaincre que la confiance qu'il m'avait jusqu'alors accordé était toujours aussi vive. Une autre destinée, que celui de moisir dans cette geôle puante, devait donc sûrement se cacher derrière cet anodin transfert.

Durant les minutes qui s'écoulèrent ensuite, je me contentais d'être docile tout en essayant de deviner comment mes amis allaient s'y prendre pour me sortir de là. Les soldats m'amènèrent devant un officier du grade de lieutenant, qui se présenta sous le nom de Ducasse. Ce dernier m'informa alors qu'il avait la responsabilité du bon déroulement de mon transport, et qu'il ne tolérerait aucune insubordination de ma part. L'individu semblait autant hautain que sûr de lui, mais ce qui me choqua le plus était son incroyable jeunesse apparente. Le bourge ne semblait pas être beaucoup plus âgé que moi, et son inexpérience transpirait de tous les pores de sa peau. C'était à croire que même la providence avait décidé de me donner un petit coup de main.

Ou bien, étaient-ce mes récentes amitiés qui jouaient en ma faveur. Quoi qu'il en soit, je me retrouvais bien vite transbahuter dans un fourgon milicien, puis jeté au milieu d'innombrables visages marqués par la peur et l'incompréhension.

Nous roulâmes ainsi pendant plusieurs minutes, pendant lesquelles je ne parvins pas à détacher mon attention des pauvres malheureux qui m'entouraient. D'après leurs regards, je devinais qu'ils ne me connaissaient pas, et je ne pus refouler bien longtemps mes sentiments de culpabilité à leurs égards. Après tout, s'il y avait un responsable à leurs arrestations et aux tourments qu'ils avaient dû endurer, c'était bien moi. Même si j'avais agi pour préserver ceux qui m'étaient chers, j'avais également été la source de bien des souffrances. C'était une bien amère leçon que je reçus ce jour là. Une leçon qui me dictait de prendre conscience de l'importance de la vigilance, lorsqu'on oeuvrait pour le changement. Car après tout, c'était toujours les mêmes qui payaient l'addition.

Mon introspection mélancolique n'eut malheureusement qu'un temps car bientôt, plusieurs coups de feu déchirèrent le silence matinal. S'ensuivirent alors de nombreux bruits de pas et quelques cris éparpillés. Puis d'un seul coup, les armes à feu crachèrent leurs haines meurtrières, et je ne pus plus rien deviner de ce qui se passait à l'extérieur, tant la cacophonie qui nous enveloppait était chaotique. Devinant toutefois ce qui nous attendait, j'entrepris de veiller à ce que mes compagnons de misère se réfugient loin de la porte de bois ferrée. Quelques secondes plus tard, cette dernière vola en éclats dans un tonnerre assourdissant de flammes et d'éclat de bois. Le fourgon fut aussitôt rempli d'une épaisse fumée aveuglante, et un sentiment panique ne tarda pas à se faufiler parmi ses occupants.

La vingtaine de malheureux se mirent aussitôt en branle. Pour ma part, je dus rapidement me réfugier dans un coin de la remorque pour ne pas être emporté dans le flot destructeur qu'ils propageaient. Je fus alors aux premières loges pour observer, avec le plus grand désarroi, la folie les empoigner un par un. Je vis les plus forts d'entre eux bousculer leurs semblables pour se frayer un chemin à travers l'épaisse fumée, s'en soucier de ce qui pouvait les attendre une fois dehors. J'en vis d'autres se jeter à leurs trousses s'en même prendre garde d'épargner ceux qui étaient tomber au sol. Mais surtout, je vis dans leurs regards la peur, qu'ils avaient jusqu'alors manifestée, se transformer en une haine farouche et incontrôlée. Je ne pus alors m'empêcher de trembler devant ce sinistre spectacle qui illustrait parfaitement l'avidité et l'égoïsme sans bornes de l'être humain.

Puis, alors que je m'étais résigné à attendre patiemment mon tour pour m'échapper, je fus surpris par l'un d'entre eux qui me bouscula subitement. Feus à peine le temps de me rétablir qu'à mon tour, je fus pris dans la cohue. La chute devenait désormais inévitable mais, malgré toute l'horreur que cela imposait, je ne pus me résigner à en découdre avec ces malheureux. Je décidais donc de me

recroqueviller au sol en espérant ne pas subir trop de dégâts. Mais rapidement, je sentis des pointes de sabots s'enfoncer douloureusement dans ma chair. Étant désormais dans une impasse, je me maudissais de ne pas avoir réagi lorsque j'en avais l'opportunité. Je dois bien avouer qu'en cet instant, j'ai bien cru que cette erreur me serait fatale. Heureusement, le vide se fit miraculeusement autour de moi, et lorsque je pus enfin sortir de ma position fœtale, je découvris qu'une main était tendue vers moi.

Sur le coup, je ne reconnus pas tout de suite à qui appartenait cette silhouette qui se dessinait à travers le manteau de fumée. Ce n'est qu'une fois sorti du fourgon que je m'aperçus qu'il s'agissait de mon ami Louis. J'eus à peine le temps de le remercier qu'il coupa court à mes propos en déclarant que le moment n'était vraiment pas aux réjouissances. Jetant un rapide coup d'œil autour de moi, je découvris alors que les forces qu'il avait mobilisées pour cette embuscade, étaient sur le point de se faire submerger par les assauts des soldats qui semblaient s'être déjà regroupés. Je compris ainsi pourquoi mon ami semblait si pressé d'en finir, et je commençais également à sentir monter en moi une pointe d'impatience. M'informant qu'une réunion aurait lieu ce soir rue Galande, il me conseilla alors de me cacher parmi la population pendant que ses hommes et lui se repliaient. Puis, après m'avoir lancé un dernier regard compatissant, il s'en retourna vers ses responsabilités.

C'est donc sans plus me faire prier, que je m'enfonçais dans les sombres ruelles de la capitale. Il ne me fallut que quelques minutes pour rejoindre la dite rue, pourtant il me restait plus d'une demi-journée à attendre avant l'heure du rendez-vous. Suivant les conseils de mon ami, je pris alors place parmi les miséreux qui avait élu domicile sur les pavés crasseux. J'eus à peine le temps de remarquer à quel point ma noblesse natale était déprécié, qu'une profonde fatigue m'assailit. C'est donc sans plus me soucier de mon confort, que je me laissais aller à un sommeil réparateur en compagnie de la soi-disant « lie de la société ».

LE USAGE DE «L'INTERNATIONAL»

A mon réveil, plusieurs heures plus tard, la nuit était déjà tombée. Le froid hivernal s'annonçant, le nombre de miséreux avait quelque peu augmenté. Je pus alors admirer la fraternité et la détermination dont pouvait faire preuve le peuple, lorsque les conditions l'imposaient. Je voyais tous ces pauvres gens se serrer les uns contre les autres dans ce formidable exemple d'union contre la fatalité. Et c'est ainsi, parmi la décrépitude et la misère, que je pris véritablement conscience de l'importance de la cause que nous défendions. J'avais bien sûr compris depuis longtemps la nécessité de changer les choses, mais ce soir là une autre vérité me frappa de plein fouet. Notre combat était plus qu'une idéologie ; c'était un devoir. Ne pas faire profiter au plus démunis, des avantages que nous avaient accordés nos positions aisées, était un véritable crime. En ces instants de clairvoyance, je compris donc qu'échouer était impardonnable.

Cette soudaine réflexion fut alors interrompue par un détail qui attira mon attention. M'étant positionné près du point de rendez-vous, je pus constater qu'une discrète animation semblait s'y dérouler. N'ayant aucune idée de l'heure qu'il pouvait être, j'en conclus que la réunion n'allait donc pas tarder à commencer. Tout en m'approchant, je constatais qu'un homme, posté devant l'entrée d'un petit immeuble, semblait filtré les entrées. Une fois arrivé à sa hauteur, j'eus la surprise de constater qu'il s'agissait de jeune Séraph. Toujours aussi peu convivial, ce dernier m'indiqua alors froidement que j'étais attendu au deuxième étage. Puis, sans plus de cérémonie, il reporta son attention sur les mouvements aux alentours.

M'exécutant, je gravis les marches d'un escalier délabré dont les planches usées craquaient à chacun de mes pas. L'endroit était si mal entretenu, qu'il donnait presque l'impression d'être abandonné. Ce qui ne pouvait être qu'inexact, sinon l'immeuble aurait aussitôt été envahi par tous les malheureux transis de froid qui occupaient actuellement les rues. Les lieux semblaient toutefois défier les lois de la logique, car les appartements que je croisais demeuraient bel et bien inoccupés. En fait, cet immeuble donnait tout simplement l'impression d'avoir échappé au temps. Une omniprésente odeur de renfermé et de poussière régnait en maître, et je me surpris à constater qu'elle me semblait familière. Elle me rappelait incontestablement celle de l'appartement de Pascal. Seulement le rapprochement s'arrêtait là, car je voyais mal ce dernier vivre dans un lieu aussi dépité. Sans plus y prêter attention, je me présentais devant la porte du rendez-vous, puis y frappais prestement.

Ce fut Jules Riou qui m'ouvrit. La peur qu'il m'inspira alors me fit reculer brusquement d'un pas. Son visage était tailladé de multiples et profondes cicatrices qui, de surcroît, paraissaient tout à fait récentes. Mais ce fut surtout le feu de son regard qui m'effraya, d'autant que ses yeux divergeaient continuellement comme

ceux d'un fou. Jules m'ordonna alors d'entrer avec une autorité qui ne souffrait d'aucun compromis. La pièce était à l'exemple du reste de la bâtisse, fatiguée et défraîchie. Les quelques bougies qui avaient été dispersées de-ci de-là, n'éclairaient que maladroitement ses dimensions pourtant modestes. Seule la grande table de chêne qui avait été disposée en son centre, semblait être convenablement illuminée. Sur cette dernière était justement attablée une dizaine de personnes, aux mines plus sévères les unes que les autres.

Ce ne fut qu'au moment où je pris à mon tour place, que je distinguai une silhouette assise à l'écart de la pièce. Je dus alors forcer mon regard à percer l'obscurité pour pouvoir reconnaître Édouard, l'éternel second de Jules. Bâillonné et solidement attaché sur une chaise, ce dernier me renvoya un regard qui trahissait sa profonde terreur. Inquiété, je balayais l'assemblée d'un regard interrogateur, mais n'obtint aucune réponse. Même lorsque mes yeux croisèrent ceux de mon ami Louis, qui détourna la tête visiblement contrarié. Voyant la plupart de ces hommes pour la première fois, et ne sachant à quoi tout ceci devait aboutir, je décidais alors d'adopter un profil bas.

Jules se rassit brusquement et prit la parole. Il félicita tout d'abord Louis pour la réussite de la mission d'évasion qu'il lui avait confié. Puis, se tournant vers moi, il déclara avoir été particulièrement déçu d'apprendre mon arrestation. Il critiqua surtout ma décision de m'être fait enfermer volontairement. D'après lui, je tenais un rôle important au sein de « L'international » donc, mon potentiel ne devait pas être gâcher futilement. En d'autres circonstances j'aurais essayé de faire valoir mon point de vue, mais la gravité du ton qu'il employa coupa court à toute argumentation. Ce détail semblant être réglé, il demanda ensuite à Louis de faire son exposé.

Ce dernier se leva alors, et commença son discours en tournant autour de la table, les mains jointes dans son dos. Il expliqua que l'organisation traversait une indubitable période de crise. Apparemment, nombre de meneurs étaient tombés sous le couperet de nos adversaires lors de la rafle qui avait suivi mon discours sur la place des Innocents. Ce fut donc dans le but d'en renouveler une partie qu'il demanda l'accord du petit groupe d'intégrer une nouvelle tête dirigeante en leur sein. Comme personne ne semblait s'opposer à cette soudaine requête, il se posta fièrement en face de moi et déclara que j'étais ainsi accepté parmi les responsables de « L'international ». Il ajouta toutefois qu'il me faudrait tout d'abord prouver ma détermination aux membres qui ne me connaissaient pas encore. Me faisant signe de me lever, il m'intima sévèrement de le suivre.

Nous contournâmes ainsi la grande table pour aller directement rejoindre le pauvre Édouard toujours ligoté. Louis m'expliqua alors que ce dernier recevait depuis plusieurs mois, des pots de vin de la part de Jules de la Rozière en échange d'informations nous concernant. C'est, en outre, ainsi que ce dernier avait pu

organiser l'attaque du « Café du pont » avec autant de précision. Cette révélation me secoua terriblement. Édouard était donc le traître qui était à l'origine de toutes les révoltes avortées de ces derniers temps, et donc des souffrances qui s'en étaient suivies. Mais surtout, il faisait ainsi parti des responsables du calvaire qu'avait dû endurer mon aimée. Peu importait les raisons qui avaient pu le pousser à agir de la sorte, cette perfidie était tout simplement impardonnable.

Louis, qui observait attentivement mes réactions, me tendit soudainement un fer et m'ordonna de l'exécuter sur-le-champ. Cependant, malgré la profonde colère qui m'envahissait, je ne pouvais me résigner à tuer un homme sans défense. Vouloir respecter les valeurs martiales que l'on m'avait inculqué, je réclamaïis qu'on le libère et qu'on lui donne également une arme. Louis, bien moins magnanime, me rappela alors à l'ordre en déclarant qu'il ne s'agissait pas d'une question d'honneur, mais d'une exécution. Il ajouta que cette épreuve me revenait, afin que chacun des dirigeants de « L'international » puisse témoigner de ma volonté d'agir pour le seul bien de l'organisation.

Résolu mais, toujours fidèle à mes principes, je coupais tout de même les liens qui maintenaient Édouard assujétti à sa chaise. Ce dernier se jeta aussitôt au sol, et commença à ramper vers l'un des angles de la pièce. Dépité devant ce sinistre spectacle, je ravalais mon orgueil et suivais calmement ma victime dans sa fuite éperdue. Arrivé à destination, Édouard se recroquevilla sur lui-même et implora ma pitié tout en éclatant en sanglots. Malheureusement pour lui, les événements de ces dernières semaines m'avait dépouillé de toute miséricorde. J'abattis alors mon bras vengeur, tout en me remémorant les souffrances qu'avait éprouvée ma tendre Berthe. Il me fallut alors répéter ce geste plusieurs fois encore, avant que le félon ne succombe à ses blessures.

Ma vile besogne achevée, je me tournais vers l'assemblée de dirigeants et jetais mon épée ensanglantée dans leurs directions, en signe de mécontentement. Aucun d'eux ne sembla s'en offusquer. Au contraire, je pus même lire une certaine satisfaction dans leurs yeux. Comme si l'esprit de rébellion était une valeur indispensable pour rejoindre leurs rangs. Jules se leva alors et déclara la réunion terminée. Suivant son exemple, les responsables commencèrent à se saluer avant de quitter la pièce. Sentant alors un profond dégoût m'envahir, je me dirigeais sans plus attendre vers la sortie. Louis tenta de s'interposer mais d'un regard, je lui fis comprendre que je ne lui pardonnais pas son attitude. Compréhensif, il s'écarta alors de ma route et je pus ainsi passer l'embrasure de la porte sans avoir à causer plus de troubles.

MYSTÉRIEUSE LEHARGTE

Passablement énéroé, je sortis en trombe de l'immeuble délabré et me mis à marcher sans but précis. Il me fallut alors de longues minutes avant de pouvoir retrouver mon calme. Soudain, je réalisai que, ayant abandonné toute attache avec mon ancienne vie, je n'avais plus aucun endroit où dormir ni d'abri pour réchauffer mon corps frigorifié. Bien sûr, je pouvais toujours aller retrouver Louis et lui demander si, parmi les contacts qu'il avait au sein de « L'international », quelqu'un serait prêt à m'héberger. Seulement, le fait qu'il m'ait forcé à aller à l'encontre de mes principes m'avait trop profondément déçu pour que je lui pardonne si vite. De toute façon, il fallait bien que je me débarrasse de ma dépendance envers les autres, et que je commence à tracer ma propre route seul.

Toutefois, malgré toutes mes bonnes intentions, je réalisai bien vite que j'avais surestimé mes ressources. Je finis par me rendre à l'évidence que le froid hivernal aurait bientôt raison de moi, si je ne trouvais pas bientôt un asile où me réfugier. Soudain, je remarquais la silhouette de Séraph se dessiner à l'angle d'une rue parallèle. Supposant qu'il m'avait suivi depuis mon départ du vieil immeuble, je ne m'inquiétai pas de sa présence. Au contraire, j'accédais volontiers à sa requête lorsqu'il me fit signe de le suivre. Il me mena alors jusqu'à une ruelle sombre où étaient entassés une cinquantaine de malheureux transis de froid. Un long souffle rauque résonna subitement, et les pauvres gens s'animèrent comme si on leurs avait subitement redonné vie. S'écartant vers les murs de l'artère, ils formèrent deux colonnes distinctes qui semblèrent m'ouvrir un chemin. Interloqué, j'interrogeais Seraph du regard, mais ce dernier se contenta de m'indiquer le passage en tendant l'un de ses petits doigts d'enfant.

Alors, pour une raison obscure qui échappe à tout raisonnement censé, je me lançais dans la traversée de ce couloir humain, sans prendre plus en avant garde à l'étrangeté de la situation. Je déambulais ainsi, dans une espèce de transe apathique, jusqu'au bout du passage. Je découvris alors qu'un trône, entièrement fait d'ossements manifestement humains, y avait été placé. Le macabre siège semblait avoir été sculpté par la main même du malin, tant il outrepassait la raison. Y était assis un homme à l'allure paisible et aux sublimes atours. Coiffé d'un chapeau tricorne et vêtu de velours rouge aux reflets noir, il semblait tout droit venu d'un autre temps. L'homme leva les yeux vers moi, et j'eus la surprise de constater qu'il s'agissait de Pascal Guydot. Contrairement au paisible vieillard que j'avais jusqu'alors rencontré, il se dégageait de sa personne une étrange aura charismatique qui le rendait curieusement attirant.

La voix de Pascal résonna alors dans ma tête, m'invitant à approcher, et je ne parvins pas à trouver la force de résister à son appel. Il me prit alors dans ses bras

et je sentis une surprenante chaleur m'envahir. Son contact était rassurant et avait quelque chose de paternel. Peut-être était-ce parce que je n'avais jamais vraiment connu une telle démonstration de sentiments, mais je me sentis complètement envoûté par le vieil homme. Pascal me déclara m'aimer profondément pour mon humanité, et m'avoua qu'il ferait tout pour me protéger. Il m'informa alors que la révolution aurait lieu dans trois mois et, qu'en attendant ce jour, il allait subvenir à mes besoins. Véritablement subjugué par sa prestance, je n'arrivais pas à détacher mon attention des traits de son visage. Mes sensations devinrent alors étrangement confuses. Tout commença alors à tourbillonner autour de moi et, je me sentis soudainement défaillir.

La période qui suivit alors cet instant, fut des plus étrange. Cela en devient presque trop difficile de la décrire avec de simples mots, tant les souvenirs de ces quelques semaines demeurèrent longtemps nébuleux. Tout ce que je peux en dire, c'est que j'ai passé tout ce temps sous la protection de familles bourgeoises, certainement affiliés à « L'international », dont je ne connaissais rien. Il me semblait aussi que, tous les trois jours, je me retrouvais entouré de nouveaux visages. De plus, parmi toutes ces personnes qui avaient croisé ma route, je ne parvins jamais à me remémorer le moindre nom. En résumé, je dirais que mon esprit s'était subitement mit à vagabonder dans une réalité confuse où le temps était une notion abstraite. Il m'arrivait parfois d'avoir conscience de l'étrangeté de ma situation mais, la seconde d'après, mes pensées repartaient pour un voyage vers cet univers bien saumâtre.

Ce n'est finalement que le matin du 7 février, que ma léthargie s'acheva. Je logeais alors dans les greniers d'une énième famille parisienne, lorsque Louis vint me rendre visite. Mon ami était étrangement froid, mais j'en conclus que cela devait certainement être dû aux circonstances dans lesquelles nous nous étions précédemment quittés. Il m'apprit que le mouvement commençait à renaître de ses cendres. La sévérité du nouveau gouvernement qui venait d'être instauré, y était apparemment pour beaucoup. Le peuple de Paris, qui s'en retrouvait d'autant plus exploité, était sur le point d'exploser. D'après Louis, une révolution n'était désormais qu'une question de jours. Comme à son habitude, mon ami semblait jubiler à l'idée d'en découdre une nouvelle fois avec l'autorité en place.

Nous passâmes ainsi les quelques heures qui suivirent à étoffer notre vision d'une société parfaite. Puis, ayant tout de même d'autres responsabilités que de distraire son ami, Louis déclara qu'il se devait de partir. Avant de me quitter, il tint toutefois à m'informer qu'il avait appris où travaillait Berthe. C'est alors que, malgré mes doutes sur la responsabilité de ma mystérieuse torpeur, je ne pus m'empêcher de ressentir une profonde culpabilité. Je m'en voulais terriblement d'avoir laissé passer autant de temps sans avoir retrouvé la femme que j'aimais. Sans compter que, sans nouvelles de moi, elle devait certainement se ronger les sangs. C'est pourquoi, je le suppliai aussitôt de m'indiquer où je pourrais la trouver.

Je me rendais donc le soir même près de la tour St Jacques, afin de retrouver la femme qui avait tant compté à mes yeux. Cependant, la joie de la revoir fut rapidement éclipsée par l'insalubrité de la rue dans laquelle je m'enfonçais. Tout au long des murs, étaient affalées des femmes dont la laideur n'avait d'égal que la petitesse de leurs vertus. Certaines m'invitaient à les suivre en me jetant des regards langoureux, mais la seule réaction qu'elles provoquaient en moi était une nausée grandissante. Le plus dépravé n'était toutefois pas ces femmes, qui n'avaient sans doute d'autre ressource que de vendre leurs corps, mais les regards pervers que leurs lançaient les clients qui rôdaient au cœur de ce sordide couloir. Je finis par convenir qu'en ce lieu maudit, la luxure se confondait à n'en point douter avec le vice dans sa forme la plus brute.

Poursuivant au hasard mon expédition, je finis par demander à l'une des péripatéticiennes si elle connaissait Berthe. Ce ne fut toutefois qu'après lui avoir affirmé que je ne voulais avoir affaire qu'à cette dernière, que la catin me désigna un recoin sombre de la ruelle. M'approchant avec répugnance, je croisais le chemin d'un quinquagénaire bedonnant qui racrochait les bretelles de son pantalon en affichant un primitif rictus de satisfaction. Quelques secondes plus tard, apparut dans son sillage la femme qui avait volé mon cœur. Distante et visiblement fatiguée, Berthe croisa mon regard alors qu'elle s'afférait à reboutonner son chemisier. Ses yeux s'éclairèrent tout d'abord de joie mais, l'instant d'après, son visage se voila de honte. Me voulant rassurant, je la pris dans mes bras et la sentis aussitôt se détendre. Ce ne fut qu'après l'avoir longuement embrassé, que je parvins à l'éloigner de ce lieu dégradant.

Nous parlâmes très peu. Elle ne me fit aucun reproche sur ma récente disparition, et j'évitais soigneusement d'évoquer l'insalubrité de son environnement de travail. Je ne pouvais toutefois pas me résoudre à la laisser vivre dans une telle pestilence. C'est pourquoi, je lui donnais tout l'argent qui me restait et lui demandais de l'utiliser pour fuir au plus vite la capitale. Prétendant que la révolution était sur le point d'aboutir, je lui avouais avoir peur pour sa survie. Pour appuyer ma requête, je lui donnais l'adresse du comté d'Olivet et entamais l'écriture d'une lettre explicative à l'attention de Maxime Delaroche. Comptant ainsi sur l'amitié qui nous unissait, je m'en remettais à son sens de la justice pour veiller sur mon aimée. Berthe, me faisant aveuglément confiance, n'hésita pas un seul instant et accepta mon offre. Je pus ainsi soulager quelque peu ma conscience en sachant mon amour loin de ce quotidien malsain.

Le reste de la soirée s'écoula tranquillement tandis que nous savourions nos dernières heures passées ensemble. Encore une fois, les mots furent inutiles. Nous marchâmes enlacés l'un l'autre à travers les avenues désertes de la capitale, sans destination particulière. Puis, après lui avoir trouvé une voiture convenable pour

son voyage, vint le temps des adieux. Ce fut donc le cœur mélancolique, mais également gonflé d'espoir, que je quittais la femme de ma vie après un douloureux baiser. Tout en la regardant s'éloigner, je me pris alors à penser que je n'avais désormais plus rien à perdre.

REVOLUTION

Mon étrange torpeur léthargique perturbant encore mes sens, je n'ai gardé que très peu de souvenirs des jours qui s'écoulèrent ensuite. Ce ne fut qu'au soir du 16 février, que je pus enfin reprendre pleinement possession de mes moyens. C'était à l'occasion d'un concert organisé par Frédéric Chopin à la salle Pleyel. Le compositeur et interprète, transcendait avec talent son public en apportant une mélancolie romantique à ses sublimes compositions. Touche tout à fait novatrice dans ce genre musicale, pourtant réputé pour être conservateur. Peut-être était-ce dû aux événements qui m'avaient récemment affecté, mais je fus profondément touché par la nostalgie qui se dégageait de sa musique. Ce fut sans doute la raison pour laquelle ce ne fut qu'à l'entracte, que je remarquais la présence de Pascal Guyodt à quelques sièges du mien.

Ce dernier semblait s'amuser de voir à quel point la délicate symphonie me submergeait. Il vint alors s'asseoir à côté de moi en déclarant qu'il désirait justement me parler. Après s'être une nouvelle fois assuré de la vivacité de mon dévouement à sa cause, il m'informa que la révolution tant attendue débiterait dans exactement sept jours. Il m'expliqua que, pour contourner la récente loi sur l'interdiction des réunions politiques, les étudiants s'organisaient désormais autour de banquets. Sous couvert de discussions anodines, ils pouvaient ainsi propager en toute légalité leurs idées visant à élargir le droit de vote à tout détenteur d'un diplôme. Seulement, le parlement du roi Louis-Philippe n'était pas aveugle. Mais empêcher ses buffets donnerait trop d'importance au mouvement des érudits ainsi, par crainte de provoquer le soulèvement d'une nouvelle catégorie de mécontents, le roi demeurait pieds et poings liés.

Mais contre toute attente, Pascal m'affirmait que la garde nationale allait finalement recevoir l'ordre de s'opposer aux étudiants de la Sorbonne. Devant un tel parjure, l'ensemble des étudiants de la capitale n'aurait alors d'autre alternative que de se révolter à son tour, contre ce gouvernement despotique. Pascal me fit alors comprendre que « L'international » devait saisir cette opportunité pour mobiliser ses troupes afin de convaincre la population de s'unir aux intellectuels. Il me prévint cependant que cette révolte n'aurait rien à voir avec les précédentes. Il faudrait cette fois-ci s'opposer directement à la garde nationale afin de monopoliser leurs forces pendant que les politiques, affiliés à son mouvement, se chargeront de faire chuter la monarchie et son dévoué parlement.

C'est pourquoi il nous chargea, Louis et moi, d'organiser l'édification de barricades autour du « petit Châtelet ». Notre rôle devrait alors se limiter à contenir les soldats armés, tout en limitant au maximum le nombre de pertes. Après m'être assuré qu'il se chargerait de nous fournir toutes les ressources nécessaires pour mener à bien ce

soulèvement, je commençais d'ors et déjà à établir les prémisses d'une stratégie. Alors, m'expliquant qu'il avait encore beaucoup de travail à achever avant l'heure dite, Pascal s'excusa promptement, et prit congé. Je restais donc seul, perdu dans mes pensées révolutionnaires. Même la complainte de Chopin ne parvint alors pas à me ramener les pieds sur terre.

Une semaine plus tard, les événements commencèrent précipitamment à se bousculer. Étrangement, chaque détail coïncidait avec le récit que Pascal m'avait dévoilé. La garde nationale avait effectivement interdit un banquet d'étudiants de la Sorbonne, et ses derniers s'étaient bel et bien aussitôt révoltés. Nous n'étions que le soir de l'incident mais déjà, circulaient de sérieuses rumeurs sur le soulèvement des universitaires. La monarchie parlementaire de Louis-Philippe semblait avoir frappé une fois de trop. Désormais, même la classe aisée dénonçait la dictature des puissants. Paris était donc prêt à frapper une nouvelle fois et, à l'instar des précédentes révolutions, le peuple allait faire parler de lui dans les livres d'histoire.

Aux côtés de mon ami Louis, et de quelques meneurs de « L'international », nous commençâmes à ériger des barricades à travers les rues du quartier du « petit Châtelet ». Pour le moment, tout semblait se passer pour le mieux. Nous étions rejoints par une foule qui s'amplifiait à chaque minute et déjà, fusils et munitions circulaient parmi les hommes les plus aguerris. Chacun apportait sa pierre à l'édifice. Les femmes et les enfants amoncelaient tout ce qu'ils pouvaient trouver sur les talus grandissants, tandis que les hommes barriadaient toutes les portes et fenêtres qui donnaient sur les grandes avenues. Nos meneurs enseignaient le maniement des fusils aux intrépides novices, et leurs décrivait l'attitude qu'ils devraient adopter face à l'avancée des soldats nationaux. Chaque nouvelle heure qui passait, démontrait à quel point Paris était prêt à en découdre. Je fus moi-même l'un des premiers surpris de constater qu'elle était la puissance du peuple lorsqu'il était uni dans un effort commun.

Au matin, les barricades étaient toutes érigées, et la population sur le pied de guerre. Bien peu d'entre nous n'avaient trouvé le temps de dormir, mais cela n'importait que peu. La soif de vengeance de ces assouvis, avait allumé une flamme justicière que rien ne pourrait faire vaciller. Louis, bien sûr, était à l'apogée de son talent. Il avait réuni une trentaine de volontaires armés, et s'était posté sur le barrage du pont Saint-michel. Leurs expliquant que cet axe stratégique ne devrait tomber à aucun prix, il s'enorgueillissait déjà d'être à la tête du groupe qui gagnerait la révolution. Ses mots furent alors accompagnés d'innombrables hurlements de joie qui prouvèrent, encore une fois, son incroyable adresse de meneur.

Ceci dit, Louis avait raison, les ponts étaient des accès à défendre absolument. Je réunis donc à mon tour une vingtaine d'homme, et me postais sur les remparts du pont voisin. Suivant fidèlement les instructions qu'on leurs avait données, les

guerriers de fortune se mirent immédiatement en position. Chacun s'organisa alors pour désigner qui feraient front, et qui rechargeraient les fusils. Une fois nos préparatifs terminés, un jeune garçon vint nous avertir que les étudiants nous avaient enfin rejoints. Il ne manquait donc plus que l'arrivée de la garde nationale pour que les hostilités puissent commencer. C'est ainsi qu'en cette matinée du 28 février 1848, des centaines d'homme et de femmes se préparèrent à jouer leurs avènements dans une ultime épreuve de bravoure.

Une longue attente s'installa alors. Chacun restait dans l'expectative de savoir de quels côtés les soldats du gouvernement allaient attaquer. Au bout d'une heure cela devint quasiment insoutenable. Seuls ceux qui ont déjà vécu pareil événement, peuvent savoir ce que sous-entend véritablement l'expression « le calme avant la tempête ». Pour ma part, je commençais sérieusement à me poser des questions sur le sort que nous avait réservé le destin. Pour me changer les idées, je scrutais l'horizon dans l'espoir de déceler quelques mouvements, mais mon regard n'arriva pas à percer l'épais manteau de brume qui s'était levé. Jetant alors un coup d'œil autour de moi, je pus lire dans les yeux de mes camarades que l'euphorie des préparatifs avait laissé place au doute.

Remarquant que Louis s'était levé pour entamer l'un de ses fameux discours, je conclus que le moral de ses troupes ne devait pas non plus être au beau fixe. Je m'apprêtais alors à suivre l'exemple de mon ami, lorsque qu'un grondement se fit soudainement entendre. Tous les regards convergèrent dans sa direction, mais le son était encore trop distant pour que nous puissions en définir l'origine. Le bruit se transforma bientôt en un long martèlement qui semblait se rapprocher à vive allure. Il nous fallut encore quelques minutes de patience pour apercevoir les innombrables silhouettes coiffées de tricornes bleus trancher le brouillard matinal. L'inquiétante cacophonie avait en réalité été provoquée par l'incessant piétinement de leurs innombrables bottes sur le pavé des rues.

Malgré le peu de distance qui séparait les deux rives, je rencontrais le plus grand mal à discerner nos adversaires. Toutefois, d'après leurs mouvements, je pus deviner qu'ils positionnaient leurs forces afin de nous créer une ligne de front. J'eus alors à peine le temps de donner l'ordre de rester à couvert, que des coups de feu déchirèrent nos tympanes tel les foudres d'un orage apocalyptique. Les fusils semèrent ainsi la mort parmi nos rangs, et des dizaines de parisiens tombèrent sous l'assaut de cette première salve dévastatrice. Seulement, le peuple de Paris voulait hurler sa colère, et il en fallait plus pour entraver son appétit de liberté. La réponse fut donc immédiate et, à notre tour, nous fîmes parler la poudre. Un déluge de plomb que rien ne semblait pouvoir arrêter, s'abattit alors sur nos têtes.

En un rien de temps, l'avenue Saint-michel était devenue le théâtre d'une véritable hécatombe. Les corps de ceux qui tombaient sur les barricades ne pouvant être

évacués, les cadavres venaient grossir les barrières qu'avaient dressés les Parisiens contre leurs oppresseurs. La Seine ayant prit la couleur du sang, emportait inlassablement son lot de macchabées, rappelant les eaux du Styx qui menaient les âmes des défunts en enfer. Quant aux blessés, les femmes les rapatriaient au cœur du quartier, mais la plupart mourraient avant d'avoir pu recevoir le moindre soin. Seulement, pour une fois, les pertes se comptaient dans les deux camps. Et nous comptions bien profiter de cette occasion, pour venger tous ceux qui avaient dû endurer la férocité de ces tirants, durant toutes ces années de sévices.

Cela sembla durer une éternité. Chaque minute qui passait, me faisait sentir l'inexorable avancée des soldats empiéter sur le moral de mes hommes. Ainsi, au moment où je les sentis près à défaillir, je me risquais à tenter le tout pour le tout. Laisant tomber mon fusil, j'empoignais mon épée et la dressais vers le ciel en signe de défi. Je lançais alors un long hurlement d'encouragement à l'attention des hommes qui m'accompagnaient, et pointais mon arme en direction de nos adversaires. Ma fougue fut alors suffisamment communicative, pour qu'une vingtaine de volontaires vint se regrouper à mes côtés. Revigorés, mes guerriers de fortune firent alors feu d'un seul bloc. L'effet fut alors des plus dévastateur. Les soldats nationaux, ayant adoptés un rythme de tir soutenu mais néanmoins modérés, furent pris de court par cette brutale riposte. Des lignes entières de leurs rangs furent ainsi privées de leurs forces. Les soldats semblaient tomber aussi facilement que des épis de blés brisés par un vent trop violent. Leurs camarades furent alors si décontenancés qu'ils en perdirent toute organisation.

Profitant de cette opportunité, je réitérais mon ordre d'attaquer sans merci. Si bien qu'une quinzaine d'hommes supplémentaires, escacladèrent les barricades pour nous prêter main forte. En quelques secondes, des dizaines de militaires perdirent alors la vie. Face à un aussi soudain retournement de situation, leur général ne tarda pas à ordonner la retraite de ses troupes. En un rien de temps, les militaires se replièrent en laissant derrière eux les corps de leurs compagnons. Nous avions donc tenu. Nous avions réussi à repousser les avancées de la garde nationale, même si ce n'était que pour un court laps de temps. Notre but atteint, l'espoir d'une victoire sur notre si puissant ennemi était donc désormais permis. Le peuple de Paris rugit alors sa joie à la face de ses despotes demeurés si longtemps invincibles.

RENCONTRE INATTENDUE

Une trêve s'instaura d'elle-même après notre victoire sur les avancées des troupes ennemies. Cette manche de la bataille étant désormais acquise, nos hommes reprirent rapidement confiance en eux. Certains se chargèrent d'évacuer les blessés et déjà, de nouvelles munitions nous parvenaient. De leur côté, Les soldats de la garde nationale s'étaient également regroupés toutefois, grâce au brouillard qui commençait à se lever, suivre distinctement leurs mouvements n'était plus une difficulté. Cette faveur nous permis d'ailleurs de constater qu'ils avaient opté pour stratégie défensive. Renforçant leurs positions autour des axes menant au quartier, ils nous enfermaient ainsi derrière les barrières que nous avions nous-même érigées. Mais, le temps jouant en notre faveur, cela n'avait que très peu d'importance.

Tandis que j'observais les déplacements de nos ennemis, je constatais soudainement que la silhouette de leur général ne m'était pas inconnue. Le brouillard désormais complètement dissipé, ne m'offrait aucun doute ; l'homme qui avait dirigé l'assaut contre ma barricade n'était autre que mon frère Isidore. Ainsi donc, j'avais combattu mon propre sang. Étrange ironie qui nous dressait tous l'un contre l'autre, alors que nous nous ressemblions tant. Toutefois, cela signifiait aussi que je lui devais le sage repli des troupes gouvernementales. Ce qui prouvait bien que, malgré sa fidélité à un régime dictatorial, mon frère restait un homme juste et respectueux de la valeur d'une vie. Malgré ces instants glorieux, je me pris sincèrement à espérer que cette confrontation allait bientôt prendre fin, afin que je n'eusse pas à affronter une nouvelle fois la science militaire de mon génie de frère.

Après mettre assuré que les hommes qui m'accompagnaient restaient vigilants, je me permis une petite pause. Je me dirigeais donc à la rencontre de Louis, afin de connaître l'étendue des forces qu'ils restaient. Mais en chemin, je fus soudainement hélé par une voix familière. Interloqué, je me tournais dans sa direction et tombais face à face avec la jeune Lise de Rochefort. Cette dernière était coiffée d'un foulard qui lui retenait les cheveux en arrière et portait un tablier maculé de sang. Furieux de la croiser dans un endroit aussi dangereux, je la réprimandais vivement sur sa présence en pareil moment. Faisant fi de mon accès de colère, elle me rétorqua qu'à son tour elle voulait contribuer à l'aboutissement de cette révolution. Elle m'avoua alors que, suivant mon exemple, elle avait délaissé son confort bourgeois pour venir soutenir le peuple de Paris dans cette juste cause.

Ayant des notions en médecine, elle s'était donc retrouvée parmi les rebouteux et les aidait tant bien que mal à soigner les blessés les plus gravement touchés. Lise me parla alors des difficultés qu'ils rencontraient à cause de leur manque de moyen. Du malheur de ces pauvres gens dont la plupart luttait à mains nues. Elle ne cessait de dénoncer l'injuste différence qui régnait entre ces rues et les quartiers qu'elle

connaissait. Alors, tandis que je l'observais discourir avec passion, je pris soudainement conscience qu'à son tour, elle avait trouvé sa voie. Que ses sentiments étaient sincères, et qu'elle donnait le meilleur d'elle-même pour construire un avenir prospère aux côtés de ceux qui en avaient le plus besoin. La peur que j'avais jusqu'alors ressentie me quitta subitement, me faisant par la même oublier ma colère. Regrettant mes précédentes réprimandes sur sa présence en ces lieux, je décidais de me faire pardonner. C'est pourquoi, sans plus de cérémonie, je l'enlaçai subitement tout en lui déposant un tendre baiser sur le front. Et, bien qu'ayant agi alors qu'elle n'avait pas encore fini de parler, Lise accepta tout de même mon amicale étreinte. La rassurant, je lui affirmais qu'elle avait bien agi et qu'il ne lui fallait pas regretter sa courageuse décision. Je lui assurai que le peuple avait précisément besoin de gens comme nous et que seule une dévotion désintéressée faisait vraiment avancer les changements.

Puis, sentant que je ne parviendrais plus très longtemps à masquer la gêne que cette situation me faisait ressentir, je m'excusais auprès d'elle en prétextant que nos responsabilités nous attendaient tous deux. Toutefois, alors que je m'apprêtais à rejoindre mes frères d'armes, Lise me retint subitement par le bras le temps de me remettre un bien curieux pli. Elle m'expliqua alors que son père en était l'auteur et qu'il le lui avait remis, dans l'espoir que nos chemins se croiseraient au cœur de ce chaos. Vivement surpris par cette révélation, je restais un instant interloqué par cette enveloppe en m'interrogeant sur ce qu'elle pouvait contenir. Lise profita alors de mon introspection pour me voler un véloce baiser. Puis, avec toute la fraîcheur de son innocence, elle partit en gambadant telle une enfant à qui on aurait donné un sac rempli de bonbons. Alors, malgré la gravité de ces dernières heures et toutes les tensions qui s'en étaient suivies, je réussis tout de même à trouver la force de sourire devant tant de candeur et de désinvolture.

M'installant dans un endroit reculé afin d'y trouver un peu de calme, j'ouvris sans plus attendre la mystérieuse lettre. Le mot qu'elle renfermait était des plus concis ; Henry de Rochefort souhaitait que nous nous rencontrions à midi, aux abords des quais de Notre-dame. Le général précisait que, quoi qu'il advienne durant les heures qui précéderaient cet instant, il se présenterait seul et sans arme. Surpris par cette subite requête, je décidais de prendre quelques instants pour méditer sur les aboutissants que pouvait provoquer ce rendez-vous. Il était vrai que le père de Lise m'avait donné l'impression d'être un homme juste et bon, mais après tout ce qui m'était arrivé depuis notre rencontre, j'étais en droit de me demander s'il ne s'agissait pas d'une autre malversation de la part de mes ennemis.

Il s'écoula bien une dizaine de minutes avant que je finisse par prendre ma décision. Mais finalement, j'avais choisi de faire confiance à l'intégrité de Henry de Rochefort. De toute façon même s'il s'agissait d'un piège, je serais le seul à m'y précipiter. Tandis que, dans le cas plus probable où le général voulait me faire une

proposition plus honorable, le mouvement aurait certainement tout à gagner. Concluant qu'il me faudrait courir le risque, je partis retrouver Louis pour solliciter au plus tôt son avis. Alors, bien que ce dernier semblait convaincu qu'il ne pouvait s'agir que d'un piège, mon ami arriva à la même conclusion que moi ; il nous fallait tenter le coup. C'est pourquoi, après avoir donné quelques directives aux hommes qui protégeaient ma barricade, je me dirigeais d'un pas décidé vers le lieu du rendez-vous.

ACHEVEMENT

*M*on trajet se passa sans encombre. J'avais bien sûr emprunté quelques détours que je savais sécurisés mais, même lorsqu'il me fallu traverser de larges avenues, je ne trouvais aucune trace d'une présence militaire. La preuve en était donc faite que le général veillait à ce que notre entretien se passe dans le plus grand secret. En descendant une échelle rouillée qui menait aux quais, je finis donc par arriver au point nommé avec un peu d'avance. Il ne me fallut alors que quelques minutes d'attente pour voir descendre le vieil homme par le même accès. Ce dernier se montra fort courtois. Nous prîmes quelques instants pour échanger quelques politesses d'usage, puis le générale en vint au sujet qui nous avait réuni en ce bien étrange moment.

A brûle point, il m'affirma que l'issue de notre combat ne tenait plus qu'à un fil. Il avait tantôt reçu l'ordre de faire feu avec toute la puissance dont il disposait. Il ajouta que pour appuyer cette injonction, on lui faisait d'ors et déjà parvenir de nouveaux renforts. D'après ses propres mots, nous n'avions que très peu de temps avant qu'il ne se décide à exécuter cet ordre. M'attendant qu'il exigeasse que nous rendions les armes dans le but d'économiser le maximum de vies humaines, je commençais à préparer ma rhétorique. J'avoue toutefois n'avoir trouver en ces instants que bien peu d'arguments convaincants. Cependant, et contre toute attente, il plongea ses yeux dans les miens et me demanda subitement si j'avais une totale confiance en l'homme qui dirigeait cette révolte. Je crus tout d'abord qu'il me parlait de Pascal Guyodt, mais je finis par deviner qu'il devait plutôt s'agir du politique Lamartine. Ce dernier n'étant qu'un vassal du premier, je déclarais sans remord que ma détermination avait justement été forgée dans les idées que son mouvement défendait. Ce qui, après tout, n'était pas si éloigné de la vérité.

*T*out en acquiesçant à mes propos, Henry de Rochefort ajouta qu'il pensait également qu'un régime républicain pouvait être une solution d'enrayement à toutes ces années de misère. Visiblement déterminé, il m'affirma alors que la garde nationale rejoindrait les rangs des révolutionnaires avant la fin de cette journée. Cette révélation me pris de court, mais ne me surpris pas vraiment. A la vue de son soudain intérêt pour le dirigeant de notre cause, j'avais deviné qu'à son tour, son cœur penchait pour un changement de gouvernement. Cependant, le choix de faire passer son devoir civique avant ses responsabilités militaires, avait dû lui être une décision particulièrement coûteuse à prendre. Et, bien que je me doutais qu'il l'avait prise depuis longtemps, je n'en appréciais pas moins le fait qu'il me demande mon ressenti à propos de la valeur des hommes qui reprendraient les rênes du pays. Ce fut donc ainsi que, l'un des rares hommes à réellement posséder le pouvoir de faire évoluer la situation, avait finalement décidé de faire basculer la balance en faveur d'une avancée sociale.

La victoire n'étant plus qu'une question d'heures, je commençais à sentir monter en moi une vive excitation qui balaya toute les appréhension qui m'avaient jusqu'alors assaillies. Ne pouvant plus attendre, je m'excusais auprès de mon nouvel allié et m'empressais de rejoindre mes frères d'armes pour leurs annoncer cette extraordinaire nouvelle. Certain qu'il ne pouvait désormais plus s'agir d'un piège, je me permis le luxe de me déplacer plus rapidement. Tout en évitant, une fois de plus, les axes principaux, je me retrouvais en rien de temps sur les barricades du quartier Saint-michel. Accourant directement vers mon ami Louis, je fus alors témoin d'un étrange spectacle. Les troupes des deux camps s'étant chacune regroupées derrière leurs fortifications, une sorte d'accord de paix taciturne avait fait place à la fureur des assauts meurtriers. Chacun leur tour, les opposants venaient ainsi récupérer leurs morts tombés sur le champ de bataille, sans avoir à craindre le courroux de l'autre. Comme quoi malgré leurs différents, des adversaires pouvaient tout de même avoir la sagesse de se respecter.

Alors que nos derniers hommes regagnaient la protection des barricades, les soldats nationaux se relevèrent subitement et pointèrent leurs fusils dans notre direction. J'eus à peine le temps de me faire la remarque qu'un ordre d'attaque avait dû précéder celui, plus pacifique, du père de Lise, que je remarquais la silhouette du jeune Renaud au milieu des cadavres qui n'avaient pu être évacués. Ce dernier, trop occupé dans ses pitreries à l'encontre des militaires, ne remarqua pas le soudain empressement de nos guerriers à se mettre à couvert. Mon regard se tourna aussitôt vers le camp adverse, et s'arrêta sur mon frère Isidore qui escaladait un piédestal afin que ses ordres soient vus et entendus de tous. Je lançai alors vivement un avertissement au jeune garçon, mais mon frère levait déjà son sabre pour donner l'ordre d'attaquer.

Tout se déroula alors comme si le temps s'était ralenti pour souligner la tragédie de cette scène. Dans un fol espoir, je me précipitais vers le garçon pour tenter de réfréner l'attaque de mon frère, seulement ce dernier était trop occupé à vociférer ses ordres aux troupes nationales pour s'occuper de ce qui se passait de notre côté. Ne pouvant laisser le garçon se faire ainsi massacrer, je m'élançais aussi vite que les obstacles me le permettaient. Mais déjà, le sabre de mon frère décrivait un arc de cercle dans notre direction. Il ne me restait plus que quelques mètres à parcourir lorsque brusquement, ses hommes firent impitoyablement feu. En un violent éclair de fer et de feu, le corps du jeune garçon fut littéralement déchiqueté. Les balles furent si nombreuses qu'en un instant, il ne fut plus que charpie. Je terminais alors ma course effrénée en me jetant au sol pour enlacer le corps meurtri du pauvre enfant.

Des voix s'élevèrent alors dans ma tête, entonnant un long chant religieux. Parmi elles, je reconnus immédiatement celle de la sainte qui avait accaparé mes pensées durant mon enfance. Sentant la mélodie biblique m'envahir, je fus soudainement

rappeler sur la terre ferme lorsque de nombreux morceaux d'acier brûlant vinrent me transpercer. Cependant, à chaque nouvel impact le chant divin augmentait en intensité, m'arrachant ainsi à la douleur de la réalité. Malgré cela, je me sentis tombé à la renverse et pus ainsi remarquer la présence de Lise de Rochefort sur les barricades. Elle semblait crier quelque chose mais sa voix se perdit dans la symphonie qui emplissait mon crâne. Les tirs semblèrent alors stopper, et mon corps fut subitement tiré en arrière. Je sentais la vie s'enfuir à travers les flots de sang que je perdais, et mon souffle ne tarda pas à devenir glacé. Le visage de Lise apparut alors devant mes yeux mais déjà, la sensation des ses larmes tombant sur mes joues commençait à disparaître. La dernière vision que j'eus de ce monde, fut celle de son insondable chagrin tandis que dans son dos, des dizaines d'hommes levaient leurs drapeaux rouges pour charger nos ennemis. Le chant religieux monta alors crescendo et finit par atteindre son paroxysme au moment où je rendais mon dernier souffle de vie.

JE SUIS UN MONSTRE

Il n'y eut tout d'abord que le néant. Le chant religieux s'était tut et avait cédé sa place à un silence de mort. Étrangement, j'avais à peine conscience d'avoir gardé un semblant de raison. La seule sensation précise qu'il me restait, était celle d'un fluide chaud qui s'échappait de mon corps, effaçant par la même les dernières parcelles de vie qui demeuraient en moi. Soudain, une voix grave et profonde résonna dans le vide qui emplissait mon esprit. Elle me demanda si je voulais vivre, si j'étais prêt à sacrifier mon existence pour la révolution. A ma plus grande surprise, je m'entendis lui répondre. Je m'écoutais prononcer les mots d'un serment dont je ne pouvais estimer le véritable poids. Puis, restant dans l'expectative d'une réponse, je finis par me résoudre à accepter ma complète solitude au cœur de cet abîme sans fond.

Mon esprit fut alors attiré par un son. Quasiment inaudible, ce dernier montait crescendo au fur et à mesure que je me concentrais sur son écoute. Cela ressemblait à un battement de tambour particulièrement régulier. Son rythme était si hypnotisant qu'il finit par obnubiler totalement le peu de sens qu'il me restait. Enveloppé par sa monotonie, je ne tardais pas à remarquer un deuxième martèlement. Ce dernier était si faible et si irrégulier, qu'il me fallut un terrible effort pour le démarquer du premier. Au comble de ma concentration, je mis un certain temps avant de prendre conscience qu'un lourd et encombrant objet, reposait entre mes bras. Cette chose dégageait une odeur subtile située à la frontière des mets les plus délicats et des parfums les plus enivants. Cette fragrance était si attirante que je ne pus résister à l'envie de me l'approprier totalement. Me laissant envelopper par ce désir, je ne remarquai pas tout de suite garde que le premier rythme avait tendance à ralentir. Finissant pas m'en apercevoir, je constatais qu'à l'inverse, le second gagnait indéniablement en puissance. Si bien que je ne parvins bientôt plus à percevoir le premier battement de tambour.

Le deuxième rythme désormais régulier, résonnait d'une nouvelle et vigoureuse puissance. Regagnant un peu mes esprits, je me rendis alors compte qu'il s'agissait du son de mon propre cœur. Sentant que la vie emplissait à nouveau mon corps, je pris subitement conscience que mes sensations n'étaient plus les mêmes. Ne percevant plus la température de ma peau, et sentant mes mains engourdies, je dus me résoudre à conclure que mon sens du toucher était altéré. Malgré cela mon odorat était toujours aussi vif. Qui plus est, il me semblait également qu'il avait gagné en précision et en finesse. Interloqué par ses changements soudain, je me questionnais sur ce qui avait bien pu m'arriver. Vouant vainement mes efforts à essayer de retracer les derniers événements de ma vie, je réalisais subitement que je ne ressentais plus le besoin de respirer. Le choc de cette révélation me fit immédiatement sortir de ma rêverie, et j'ouvris brusquement les yeux. De toute ma vie, rien n'aurait pu me préparer au traumatisme que je subis alors.

Le monde avait complètement changé. Le contraste de la lumière et les nuances des couleurs avaient fait place à une palette monogame située entre le gris et le noir. L'obscurité avait-elle gagné son éternel combat sur la lumière pour répandre ainsi sa noirceur en toute liberté ? Effrayé, je balayais du regard la pièce dans laquelle je me trouvais, et m'arrêtais sur le visage serein de Pascal Guyodt. Malgré la soudaine opacité qui voilait ma vision, ce dernier me paraissait resplendir. Assis sur son trône d'os, il posait sur moi un regard si compatissant que j'en oubliais la frayeur qui m'avait submergé. À sa droite se tenait avec droiture le jeune Séraph, dont le visage ne laissait toujours transparaître aucune émotion, et à sa gauche était reeroquevillé Jules Riou, dont le corps nu était couvert de cicatrices purulentes. Ce dernier fixait Pascal avec une telle dévotion que cela en devenait presque attendrissant.

Pascal, quant à lui, affichait un sourire satisfait. Il déclara subitement que nous avions enfin réussi. La garde nationale avait finalement rejoint nos rangs et, ainsi privé de son armure protectrice, le monarque Louis-Philippe n'avait eu d'autre choix que d'abdiquer. Le poète Lamartine prenait en ce moment même ses fonctions de président du gouvernement, en attendant que le peuple élise son dirigeant. Pascal jubilait presque en décrivant cette soudaine, et tant attendue, victoire du peuple sur ses despotes. Puis, laissant retomber son excitation, il s'approcha de moi et m'avoua être content de me voir si promptement rétabli. Il m'expliqua qu'il avait eu peur de ne pas avoir agi assez vite. Que mes blessures étaient si graves, qu'il avait craint de me perdre à tout jamais. Heureusement, d'après lui, que dans la fureur qui avait suivi mon exécution, il avait pu s'emparer de cette jeune fille en même temps qu'il avait subtilisé mon corps.

Ne comprenant pas de quoi il voulait parler, je me rappelais brusquement qu'un objet volumineux reposait toujours entre mes bras. Baissant les yeux, je constatais avec effroi qu'il s'agissait du corps de Lise de Rochefort. Sa peau semblait anormalement blanchâtre et les veines qui sillonnaient son cou avaient pris une macabre couleur violette. Je n'étais pas expert en médecine, mais tout laissait croire qu'on l'avait vidé de son sang, jusqu'à ce que mort s'en suive. Terrifié, je ne pus m'empêcher de lâcher son corps sans vie, qui vint aussitôt rouler le long de mes jambes agenouillées pour finir sa course au sol, quelques dizaines de centimètres plus loin. Ne pouvant maîtriser l'accès de frénésie qui s'empara alors de ma raison, je me jetais en arrière pour mettre le plus de distance possible entre son cadavre et moi. Je tentais alors de me relever mais, mes pieds n'ayant cessé de glisser sans pouvoir trouver prise, je réalisais que le sol était couvert de sang. S'en était trop pour mes pauvres nerfs déjà bien acérés et je fus pris d'un subit accès de panique.

Mon esprit se retrancha alors dans les recoins les plus primitifs de ma conscience. Perdant totalement le contrôle de mon corps, de long et incontrôlés cris d'agonie s'échappèrent de ma gorge. N'étant finalement pas arrivé à me relever, je me

débattais nerveusement dans la mare de sang qui m'encerclait, si bien que je finis par en être totalement recouvert. Soudain, sans que je ne m'en aperçoive, Pascal apposa ses mains sur mon visage et m'intima l'ordre de me calmer. Obnubilé par la puissance qui se dégagea de sa voix, mon corps se figea avant même que je n'arrive à retrouver mes esprits. Me prenant dans ses bras, il me pria alors de ne pas avoir peur. Qu'il fallait que je m'habitue à ce genre de spectacle, car il allait prendre une place importante dans ma nouvelle existence. Tout en me caressant les cheveux, il me fit comprendre que c'était le prix à payer pour ma résurrection. Mais qu'en échange, j'avais également reçu de nombreux pouvoirs qui me permettraient de me vouer corps et âme à cette cause qui nous avait réunis. Seulement en attendant, il me faudrait réapprendre à vivre selon les codes stricts de ceux de notre rang. Il ajouta qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, qu'il serait toujours là pour me guider et me soutenir.

Ne parvenant pas à comprendre le sens de ses mots, je me risquai à lui demander à quoi il faisait allusion. Pascal me fixa un long moment droit dans les yeux, et finit par me déclarer que je n'étais tout simplement plus humain. Il m'expliqua qu'à l'instar de sa propre destinée, j'étais devenu une créature reconnue dans les folklores populaires du monde entier. Il ajouta que, bien qu'entre semblables nous nous désignons sous le nom de « Caïnites », les mythes et légendes avaient choisi l'appellation de Vampire. Alors, bien que cette réflexion aurait plutôt dû m'éclairer sur la stabilité de la santé mentale de Pascal, je fus soudainement foudroyé par un éclair de clairvoyance. En un instant, tous les événements extraordinaires dont j'avais été victime ces derniers temps, me revinrent à la mémoire. La curieuse léthargie qui avait obstrué mes sens pendant de nombreuses semaines. L'homme de main aux incroyables facultés, que j'avais poursuivi après la destruction du « Café du pont ». Même la sanglante scène dont nous avions été victime dans les catacombes, après la pittoresque mission d'évasion de Berthe, semblait coïncider avec cette rocambolesque, mais malheureusement unique, explication.

Pascal serait donc l'une de ces créatures mythologiques qui se nourrissent de sang humain pour pouvoir survivre. Et, pour me sauver de mes mortelles blessures, il m'avait ainsi fait don de sa malédiction. Ces surprenantes vérités grisant mes facultés de raisonnement, mes yeux se posèrent aussitôt sur le corps sans vie de Lise de Rochefort. Réalisant qu'elle avait été la source de ma renaissance, je ne pus m'empêcher de constater qu'elle cynique farce nous avait joué le destin. J'avais rendu mon dernier soupir dans la protection de ses bras, et c'était sous mes croes qu'elle avait laissé échappé le sien. Peut-être finalement était-ce le prix qu'il me fallait payer pour le manque de sérieux dont j'avais fait preuve à son égard. A plusieurs reprises je m'étais joué d'elle et aujourd'hui, j'étais devenu le responsable de sa mort. Finalement, la pauvre aura été la victime de mon égoïsme jusqu'à sa mort.

Me libérant de l'étreinte de Pascal, je rampai à genoux vers le corps de Lise et pris son visage entre mes bras. Je fus alors submergé par un flot de souvenirs qui

appesantirent lourdement ma culpabilité. Ne pouvant plus résister à toute la souffrance qui m'envahit alors, je finis par me laisser aller aux larmes, qui abandonnèrent bien vite leur place aux sanglots. Pascal, réalisant que la victime qu'il avait choisit m'était proche, ordonna subitement qu'on me laisse seul. Avant de partir à son tour, il reposa affectueusement ma veste sur mes épaules. Un objet tomba alors d'une des poches. Léger comme l'air, il sembla mettre un certain temps à tomber au sol, mais cela n'en soulignait que d'autant plus la symbolique de ce qu'il représentait. Finissant sa course dans la mare de sang de sa propriétaire, le mouchoir que m'avait confié Lise, s'imbiba aussitôt du liquide rougeâtre.



Épilogue

Crépuscule éternel

J'ai le don de voir les âmes, de pénétrer les ténèbres du cœur et de l'esprit de l'homme.

Je sais ce qu'est le mal. Je l'ai vu en face, je l'ai ressenti, je l'ai écouté.

J'ai respiré de près l'haleine du démon, l'odeur fétide de ses poumons.

Les mêmes pouvoirs prophétisés à travers l'histoire, et que l'on a ignoré.

Pourquoi tant de négligence ?

Pourquoi avons-nous cessé d'écouter les prophètes, les devins et les sages ?

J'ai mal jugé mon don.

Si mon regard transperce les ténèbres, c'est que la lumière existe et qu'aujourd'hui, c'est elle qui me guide.

Cette lumière ne s'éteindra pas.

C'est elle qui me sortira de cette nuit épaisse, parce que j'y crois, et que je sens sa chaleur.

Elle me protégera, comme elle protégera ceux que j'aime.

Même lorsque le démon viendra voler notre dernier souffle.

(Frank Spotnitz - Millennium (Seven and one))



SERENADE AU CLAIR DE LUNE

Quatre ans se sont écoulés depuis que j'ai posé pour la dernière fois ma plume, après avoir achevé ce manuscrit. Quatre longues années de solitude, d'incertitude et de désillusion. Quatre interminables hivers se succédant les uns aux autres sans voir pointer l'once d'une autre variation de saison. Malgré tout ce temps, je ne commence qu'avec peine à mesurer toute l'étendue de la malédiction qui m'accable, et regrette amèrement la naïveté qui guida ma raison lorsque j'ai accepté ce pacte démoniaque. Bien que jamais auparavant, je n'aie possédé une aussi grande connaissance des mystères de notre monde, chaque jour qui passe me rappelle le prix qu'il me faudra éternellement payer pour avoir obtenu cette grâce.

Ces quatre années auraient peut-être pu me paraître plus supportables, si elles ne désignaient également pas mon complet isolement. Sous prétexte qu'il me fallait tout d'abord me préparer à affronter ce nouveau monde qui m'était inconnu, Pascal m'avait privé de ma liberté en me condamnant à rester enfermer dans une des chambres exigües de son manoir. D'après ses dires, seule la protection de son « Territoire » pouvait garantir ma survie dans une ville aussi dangereuse que Paris. Particulièrement dans une période aussi troublée. Car, au plus grand désespoir de mon nouveau père, la république que nous nous étions évertués à ériger, ne résolu pas tous les maux du peuple. Au contraire, elle s'effritait un peu plus chaque jour sous les plaies qui ne cessaient de l'accabler. Sans compter qu'un opposant de taille était venu s'imposer aux yeux du peuple, qui lui accordait toute sa confiance de part l'héritage qu'il portait. Cet homme n'était autre que Louis Napoléon Bonaparte, le neveu de l'empereur le plus célèbre de l'histoire de France.

Profitant de la notoriété publique de son oncle, Napoléon III se fit élire d'une façon écrasante le 10 décembre 1848 et devint ainsi le premier Président de la seconde République. Mais contrairement à ce qu'avait alors pensé Pascal, il fut loin d'être aussi idiot et manipulable qu'il ne l'avait laissé paraître. En réalité, ce fut bien trop tard qu'il réalisa que ce nouveau Napoléon avait non seulement hérité du génie diplomatique de son aïeul, mais aussi de son ambition démesurée. Après seulement trois ans de règne tacite à la tête de notre république, la perspective d'un coup d'état se faisait déjà vivement sentir. Bien que Pascal remuait ciel et terre pour maintenir son gouvernement debout, j'étais moi-même intimement persuadé que ce n'était plus qu'une question de temps pour que le fruit de nos efforts pourrisse et ne tombe de lui-même de sa branche.

Mais pour tout avouer, je n'en avais pas vraiment cure. Ma vie se résumant désormais à rester caché de mes congénères autant que des simples mortels, je ne me sentais plus autant concerné, par les événements qui secouaient le peuple, que du temps de mon vivant. De toute façon, Pascal ne me laissant aucunement la

possibilité de lui porter mon soutien, je le laissais se démener seul contre cette fatalité qui avait manifestement décidé sa perte. J'occupais alors passivement mes nuits en puisant inlassablement dans l'insondable bibliothèque de mon hôte, tout en attendant qu'il vienne me rendre visite. Car, malgré toute la charge qui l'accablait, Pascal venait ainsi chaque soir m'accorder un peu de son si précieux temps, afin de m'initier aux subtils sophismes de cette vie qu'il m'avait offerte.

J'appris ainsi que, tout comme les mythes et les légendes ont dépeint notre existence à travers l'histoire, les tares qu'ils nous accablent semblent également bien réelles. En fait, ces faiblesses me semblent aujourd'hui bien plus démesurées que notre puissance peut l'être. Bien que j'ai reçu de don d'immortalité, la lumière et le feu sont devenus mes plus grands ennemis, me condamnant par la même à n'avoir que les ténèbres comme unique sanctuaire. Je ne ressens plus ni lassitude, ni fatigue, mais une soudaine et mystérieuse torpeur vient chaque matin m'annihiler toute vigueur, proscrivant ainsi toute possibilité d'agir alors que le soleil use de son temps de règne. Me ressentant non seulement plus le besoin de me nourrir mais n'arrivant de toute façon pas à avaler le moindre aliment sans le régurgiter aussitôt, je n'arrive encore qu'avec peine à appréhender à quoi ressemblera mon quotidien si je venais à le passer parmi les mortels. De toute façon, la simple vue de ma peau exsangue ou de mon teint blafard, ferait fuir n'importe quel individu doué, ne serait-ce, que d'un semblant de raison. Par contre, mes perceptions se sont indéniablement accrues, je peux également soulever des poids considérables et me déplacer avec une célérité surnaturelle mais, chaque fois que je me regarde dans un miroir, je n'y vois que le reflet d'un cadavre qui bouge, qui parle et qui se maudit.

Cependant, la plus abominable des transformations qu'il me faudra éternellement supporter, reste mon insatiable soif de sang que rien ne semble pouvoir tarir. Plusieurs innocentes victimes doivent ainsi donner tous les soirs leurs vies, dans le seul but de perpétuer ma pittoresque existence. Et, bien que chaque souffle de vie que j'expire de leurs pauvres corps transis, me fait jurer qu'il sera le dernier, la victime suivante qui m'est apportée, réveille en moi de bestiaux instincts qui prennent aussitôt le contrôle de mes actes autant que de mes pensées. Le constat de tout ceci est donc des plus alarmant : Depuis Lise de Rochefort jusqu'à mon dernier « Calice », que j'ai fini de vider, il y a peine quelques minutes, je suis ainsi devenu en quatre années l'unique responsable de plusieurs milliers de morts. Tous ses sacrifices pour une seule vie. Mais qu'elle intolérable logique se cache derrière cette macabre fatalité ? Sommes-nous donc à ce point en marge de la création, pour nous jouer ainsi de lois naturelles ? Et puis, que sommes-nous vraiment ? Des démons ? Des dieux ? Malgré tous les précieux enseignements que me prodigue Pascal depuis ma résurrection, cette question demeure toujours en suspend. Dis encore, d'après sa propre expérience, il se pourrait bien que je passe mon éternité à la creuser, sans que je puisse trouver le moindre élément de réponse.

Mais, l'instruction de celui qu'il me faut désormais désigner sous le nom de « Sir », ne se limita pas à prendre connaissance de mes faiblesses. Pascal m'enseigna également l'usage de ce que nous nommons « Les disciplines ». Véritables armes des vampires, ces capacités extraordinaires diffèrent selon la nature de notre sang. Nous en héritons lors de notre naissance vampirique, mais elles se limitent à celles que notre légataire contrôle. Toutefois, en rapinant du sang maudit sur l'un de nos congénères, il est également possible d'acquérir, temporairement, une partie de ses pouvoirs. Ce fut donc en m'inculquant le maniement la plus puissante des disciplines propres à notre sang commun, que mon Sir éclaira, volontairement ou non, certains points demeurés obscurs de mon parcours. En effet, cette faculté permettant d'altérer le jugement d'autrui en imposant une aura de confiance autour de soi, certains mystères devenaient désormais compréhensibles. La prodigieuse bienveillance du téméraire Louis à l'égard de Pascal, l'indisposition dont il avait été victime lorsque ce dernier l'avait subitement rabroué, la soudaine confiance qui avait guidé mes propres pas dans cette ruelle ténébreuse lorsqu'il se présenta à moi assis sur son sépulcral trône d'os et enfin, la mystérieuse léthargie qui m'a rendu si apathique durant les semaines qui précédèrent la révolution. Tout cela n'était le fait que de la seule volonté de Pascal à contrôler nos actions, et peut-être même nos pensées.

Ces révélations n'étant pas pour affiner la confiance que je lui vouais, je décidais toutefois de continuer à croire en la foi qui l'animait et qui l'avait guidé à me transmettre son obscur héritage. La troisième partie de son enseignement visant à m'inculquer les dogmes de la société vampirique, je la suivis avec une attention toute particulière. Car, j'étais persuadé que si je ne voulais pas sombrer sous la complexité des impartiales lois qui la régissait, il me fallait les maîtriser au plus tôt. Ainsi, bien que la première de ces « Traditions » m'incite au plus grand silence, je m'en vais révéler quelques secrets que se partagent ceux de notre sang. Car après tout, ce manuscrit ne sera sans doute jamais lu, où alors par des yeux initiés aux us et coutumes de notre « Famille ». De toute façon, dans le cas contraire, l'opportun emportera ces révélations dans sa tombe, bien avant qu'il ait le temps de les divulguer à qui que ce soit.

Ma première découverte fut que, contrairement à ce que prétendent les folklores traditionnels, devenir vampire n'est pas chose aussi aisée que de simplement se faire mordre par l'un d'entre eux. Ce n'est en réalité que l'aboutissement d'un rituel complexe qui prend source au moment où le « Prince », puissant vampire qui dirige ses confrères sur un territoire prédéfini, juge bon d'accorder le droit à la descendance. Pour ma part, je n'aurais jamais pu être « Enfanté » si Pascal n'avait pas gagné la révolution de 1848, car elle permit également à notre Prince de voir fuir ses ennemis loin de son royaume. J'appris par la même que chaque pays du monde était ainsi sous le contrôle d'un Prince, qui désignait à son tour ceux qui seraient en charge de répandre son autorité dans les diverses villes de ces mêmes pays. Paris, à

l'instar des autres capitales d'Europe, était donc sous la juridiction d'un unique vampire qui régnait non seulement sur sa ville, mais aussi sur l'ensemble du territoire national.

Je découvris également qu'afin de pallier leurs faiblesses diurnes, mais aussi pour accomplir leurs plus basses besognes, les vampires avaient pris pour habitude de s'entourer de serviles compagnons. Pour cela, ils font don de leur sang maudit à des êtres mortels mais sans pratiquer le complexe rituel dont je parlais précédemment. Ces semi-vampires, nommés « Goules », reçoivent ainsi une partie des pouvoirs de leur maître, mais sans hériter de leurs terribles désavantages. De plus, le sang damné semblant également créer chez eux un lien très étroit avec leur souverain, ils deviennent ainsi totalement esclaves de la volonté de ces derniers. Ce qui parfois, n'est pas sans quelques effets secondaires. Jules Riou, par exemple, ainsi que le jeune Séraph sont en réalité les Goules protectrices au service de Pascal. Ce qui explique non seulement le talent de meneur et les habitudes masochistes du premier, mais aussi l'étrange charisme et l'apparente jeunesse du second. Il semblerait également que l'incessante sensation que j'avais d'être observé, soit en réalité dut à la continuelle présence des Goules des autres vampires, qui passent leurs journées à sillonner la ville afin de tenir leurs maîtres informés des faits et gestes de leurs ennemis.

Désormais bien trop conscient de la véritable nature de ce que je suis devenu, j'avoue me sentir aussi perdu qu'un puceron prisonnier au cœur d'une fourmilière. En réalité, j'ai terriblement peur de ne pas pouvoir trouver mes marques dans ce nouveau monde qui s'ouvre devant moi. Malgré toute la science que m'a inculquée mon Sir, je me sens comme un aveugle qui devait traversait seul, une rue bondée de monde. Mais pis que tout, sans aucun but, sans aucune cause à défendre, sans même savoir ce que pourrais faire de cette éternité, je crois avoir perdu la plus grande de mes qualités; ma brûlante volonté de vivre. Peut-être, était-ce la résultante des transformations qu'il m'avait fallu subir. Ou bien était-ce tout simplement la mort qui m'avait privé de la flamme ardente qui couvait en moi. Quoi qu'il en soit, je ne me suis jamais senti aussi impuissant et inutile qu'en ces jours voilés de ténèbres.

Pourtant, ce soir ma vie est sur le point de prendre un nouveau départ. Pascal m'a avoué, il y a peu, qu'il me fallait désormais gagner mon indépendance et que pour cela, je devais être présenté à la cour vampirique de François Oillon, l'actuel Prince de Paris. Car, comme le veulent nos traditions ; un « Nouveau-né » doit tout d'abord être présenté à son souverain s'il désire se déplacer librement sur son territoire. Ce subtil stratagème permet non seulement de témoigner clairement son allégeance à l'autorité en vigueur, mais aussi d'être jauger de tous les autres vampires qui sillonnent sa ville. Ainsi, ce qui pouvait tout d'abord paraître pour une simple formalité, se révélait être une véritable épreuve qui pouvait vous porter un éternel diseredit en cas d'échee. Insidieux destin donc, qui avait guidé mes actions

afin de faire tomber une monarchie, pour finalement me faire plier sous le dictat d'une autre, d'autant plus inébranlable.

Mais trêve de sarcasme, il est désormais plus que temps que je retrouve mon positivisme d'autrefois. Toutes ces années à ruminer mes échecs et mes décisions auraient-elles donc suffi à me faire définitivement baisser les bras. Non. Et malgré toute ma peine, je reste persuadé qu'il est de mon devoir de relever la tête. Après tout, mon indépendance me permettra au moins de prendre réellement pied dans ma nouvelle existence. Et qui sait, peut-être parviendrais-je à trouver une nouvelle raison d'exister. Une cause dans laquelle me vouer corps et âme, afin de faire pénitence de mes péchés et de tous les sacrifices qui parsèment mon parcours. Je dois avouer que, malgré toutes les admonestations dont m'a accablé Pascal au sujet de nos semblables, je m'incite à espérer couler des jours plus heureux après avoir quitté cette maudite prison et tous les regrettables souvenirs qui s'y rattachent.

Victor Delladrière